BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION LAVAL

N. 606 B

CONFÉRENCES ET DISCOURS

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS

PAR

A. B. ROUTHIER



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, rue St-Jacques
1913



CONFÉRENCES ET DISCOURS

> Ce que nous appelons l'éloquence ne se distinguait pas originairement de la poésie... Et même après que l'éloquence se fut, à quelques égards, séparée de la poésie, elle conserva comme elle le rythme, la mesure, l'harmonie.
>
> ... Le discours oratoire cherche à convaincre par le raisonnement : voilà ce qu'il a de propre. Mais il doit encore persuader, émouvoir, entraîner, c'est sa partie poétique, et la poésie est un des éléments de l'éloquence. Sans cela, l'éloquence n'appartiendrait pas à l'art, elle ne serait pas l'expression du Beau...
>
> LAMENNAIS

> La croyance donne le besoin de parler, la parole satisfait le besoin de la croyance... Parler n'est pas remuer les lèvres et faire du bruit. Parler, c'est se manifester.
>
> HELLO

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FÊTES CÉLÉBRÉES EN L'HONNEUR DE CHRISTOPHE COLOMB, A QUÉBEC, LE 12 OCTOBRE 1892

I

MESDAMES, MESSIEURS,

L'HOMME est un grain de poussière sur lequel Dieu a soufflé, et que ce souffle emporte vers la lumière, à travers les espaces sans bornes et les siècles sans nombre. Grâce à ce souffle qui l'anime, il est mouvement et vie, et il s'agite dans la plénitude de sa liberté ; mais Dieu le mène dans la plénitude de son autorité.

Entre cette poussière libre et ce souffle dominateur, il semble qu'il doive y avoir un antagonisme tel que ces deux forces ne puissent pas exister en même temps ? Mais non, ce dualisme n'exclut pas l'harmonie, et la résultante de ces deux forces actives est l'accomplissement des décrets providentiels.

L'humanité ressemble à l'Océan et les vagues humaines sont aussi libres que celles de la mer, mais, comme celles-ci, elles concourent dans la liberté de leurs mouvements à la réalisation du plan divin.

Voyez-les ces grandes vagues de l'Atlantique, que vous avez un jour traversé. Au gré des vents et des courants elles vont, elles viennent, elles s'en retournent ; elles courent à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud ; elles se soulèvent, elles se creusent, elles s'apaisent, elles s'endorment, elles chantent, elles se plaignent, elles mugissent, elles s'ameutent, elles se révoltent contre les navires qui les sillonnent, elles les secouent violemment, quelquefois elles les engloutissent ; enfin, elles usent et abusent de leur liberté ! Et cependant, elles n'en remplissent pas moins en définitive la fin que le Créateur leur a assignée.

Elles ne franchissent pas leurs rivages. Sous les rayons du soleil elles se vaporisent et remontent vers le ciel, d'où elles sont descendues, pour former les arrosoirs de la terre ; elles fécondent le sol et les germes qui y sont déposés ; elles alimentent les fleuves et les rivières ; elles pavent les grandes voies de communication des peuples.

Eh ! bien, Mesdames et Messieurs, il en est de même des flots humains. Ils sont rarement stationnaires, et le spectacle de leurs mouvements est plus intéressant encore à contempler que celui des grandes commotions de l'Océan ; mais ils n'échappent pas à l'empire du Dieu qui les a animés de son souffle, et, consciemment ou inconsciemment, ils concourent à l'exécution de ses desseins.

Dans cet équilibre harmonique des forces divines et humai-

nes, les grands hommes sont comme des pouvoirs moteurs entre les mains de la Providence ; mais il en est qui sont prédestinés à des missions spéciales, qu'elle appelle à son heure, qu'elle assiste visiblement, dont elle assure le succès, et dont elle consacre définitivement la gloire.

C'est à ces élus de Dieu que le monde doit ses progrès et ses grandeurs. Mais c'est au prix de luttes et de souffrances infinies qu'ils arrivent au succès, et la gloire est tellement lente à venir que c'est presque toujours sur leurs tombeaux qu'elle vient déposer ses couronnes.

Quand au-dessus du niveau commun, un homme de génie se lève et adresse à la foule des paroles qu'elle n'a pas l'habitude d'entendre, la grande majorité des hommes, qui est la médiocrité, s'insurge.

« C'est un rêveur, dit-elle ; c'est un utopiste orgueilleux ; comment peut-il prétendre avoir découvert ce que tant de grands hommes n'ont pu trouver avant lui » ?

Alors, si ce génie, dont la sensibilité excessive est à la fois la force et la faiblesse, la souffrance et la félicité, si ce génie n'a pas une énergie blindée d'un triple airain, il tombe victime de l'envie, et le monde ne connaîtra pas les œuvres admirables qu'il aurait pu produire.

Mais si ce génie a la volonté patiente et opiniâtre nécessaire aux grandes œuvres, s'il croit à la mission que Dieu lui a confiée, et s'il est docile à la voix de sa conscience qui lui crie « en avant », il finit par triompher.

L'heure de la récompense va-t-elle enfin sonner ? — Pas encore ; car le vulgaire change alors de langage, et dit : « cette œuvre n'est vraiment pas nouvelle, et son auteur a profité des découvertes de ses devanciers ; il n'a fait que tirer les conséquences de prémisses posées avant lui, que poursuivre des routes déjà ouvertes par d'autres »...

Et le génie poursuit péniblement son labeur, contre l'ignorance de certains savants diplômés et décorés, contre le terre-à-terre des médiocrités triomphantes, contre la mesqui-

nerie et l'ingratitude de ceux mêmes qu'il grandit et enrichit, et bien souvent il meurt à la peine, sans avoir été à l'honneur, en poussant un dernier cri que ses contemporains n'entendent pas !

Mais la postérité l'entendra sans doute ? Maintenant qu'il n'est plus de ce monde, maintenant qu'il n'excitera plus l'envie ni la jalousie des rivaux, et qu'il ne portera plus ombrage à ceux qui veulent accaparer tous les rayons de soleil, sans doute le siècle va s'écrier : c'est un dieu ! *Sit divus dum non sit vivus !* Q'on le divinise maintenant qu'il est bien mort !

Hélas ! Messieurs, non seulement les lauriers de la gloire ne fleurissent le plus souvent que sur les tombes ; mais les tombes elles-mêmes gisent quelquefois ignorées et solitaires pendant des siècles, tant la terre qui les a reçues est ingrate !

Messieurs, il est un homme qui a traversé toutes les phases douloureuses que je viens de décrire, qui a passé sur terre comme un prodige, il y a 400 ans, qui a doublé le monde et que le monde a oublié, mais que le soleil de la gloire inonde aujourd'hui de ses rayons les plus éclatants ! Son nom retentit d'un bout du monde à l'autre au milieu des fêtes civiles et religieuses les plus grandioses, et des millions de voix acclament à l'envi le grand découvreur de l'Amérique, l'immortel Christophe Colomb !

II

Le 3 août dernier, il se passait à Huelva, sur la côte d'Espagne, un événement bien extraordinaire.

Quarante navires de guerre appartenant aux diverses puissances de l'Europe et de l'Amérique, et portant les pavillons de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, de Hollande, de Grèce, du Portugal, des États-Unis, et de plusieurs républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, s'étaient groupés en face du petit port de Palos.

Qu'attendaient-ils donc dans ces parages ignorés ? Quel

personnage extraordinaire allait donc sortir de ce petit port désert ?

Tout à coup, une humble caravelle de forme étrange et antique, ne jaugeant que 240 tonneaux, s'avança lentement sous ses voiles blanches.

A son approche, tous les grands vaisseaux de guerre se rangèrent sur deux lignes et la saluèrent de 21 coups de canon ; en même temps, les officiers, l'épée nue, se découvraient en signe de respect, et les équipages poussaient d'immenses acclamations.

Quand l'humble nef eut défilé devant eux, tous ces formidables cuirassés et croiseurs se formèrent en demi-cercle derrière elle pour lui faire cortège pendant qu'elle se dirigeait vers la haute mer. Mais bientôt elle rebroussa chemin et son imposante escorte ouvrit ses rangs et lui fit une double haie d'honneur ; les saluts, les acclamations recommencèrent pendant que sur les rivages de l'Odiel et de Huelva flottaient des milliers d'oriflammes éclatantes, et retentissaient les enthousiastes bravos de la multitude.

Qu'était-ce donc, Messieurs, que ce petit navire à voiles ? Quel souverain, quel demi-dieu portait-il donc à son bord pour mériter pareil honneur ?

Ah ! Messieurs, ce n'était pas un souverain mais un souvenir. Sa forme antique, sa voilure, ses agrès, ses pavillons, les uniformes de ses marins rappelaient la marine du XVe siècle ; son nom était le plus illustre qui soit consigné dans les archives de la marine ; et si tous ces Léviathans de la mer qui inclinaient leurs proues devant elle avaient pu parler, ils lui auraient crié :

« Salut à toi, *Santa Maria,* parce que tu es la reproduction exacte de la glorieuse caravelle qui, la première, a traversé la *Mer Ténébreuse,* il y a 400 ans ! Salut à toi, *Santa Maria,* qui nous rappelles le plus merveilleux des voyages, et qui fais revivre le souvenir du grand Amiral de l'Océan, de l'incomparable Christophe Colomb » !

C'était le commencement de l'apothéose du grand homme, — la première grande fête du monde civilisé pour célébrer le quatrième centenaire de sa merveilleuse découverte, — le premier chœur de l'universel concert d'éloges qui s'élève aujourd'hui en son honneur, et auquel nous, Canadiens-Français, fils de Jacques Cartier et de Champlain, venons ce soir mêler nos voix.

Ce n'est pas seulement un droit mais un devoir pour nous de prendre part à ces fêtes du monde chrétien ; car bien des liens nous attachent à Colomb. Nous appartenons comme lui à la race latine et à la foi catholique ; comme lui nous croyons avoir une mission providentielle à remplir sur ce continent ; comme lui nous sommes des voyageurs, des découvreurs, des colonisateurs, des évangélisateurs, des porteurs du Christ dans l'Amérique du Nord !

D'ailleurs, Colomb est un de ces géants devant lesquels l'humanité toute entière doit s'incliner.

Il n'appartient exclusivement ni à l'Italie qui a refusé de s'associer à son œuvre, ni au Portugal qui l'a trahi, ni à l'Espagne, où il a semé la gloire et moissonné l'oubli, ni à l'Amérique espagnole qui ne peut pas se dire sa fille puisqu'elle ne porte pas le nom de son père, ni aux États-Unis qui n'ont pas sa foi, ni sa race, ni sa langue ; il appartient à l'humanité. Toutes les races doivent saluer en lui l'un des plus grands des enfants des hommes, une gloire éclatante qui n'est ni italienne, ni espagnole, ni américaine, mais qui est essentiellement humaine !

Colomb est un trait d'union entre l'ancien monde et le nouveau, comme entre le moyen âge et les temps modernes. Comme le Janus antique, il semble avoir deux faces dont l'une regarde l'Orient et l'autre l'Occident, les siècles écoulés et les siècles futurs. Il a derrière lui toutes les clartés du passé qui lui viennent du Calvaire, et devant lui, toutes les lueurs de l'avenir qui lui arrivent du ciel, et qui font qu'en traversant l'inconnu il ne marche pas dans les ténèbres !

Pour les peuples du vieux monde, c'est un nouveau Moïse qui commande à la mer de s'ouvrir pour leur livrer passage, et qui les conduit dans une nouvelle terre promise. Pour les races du nouveau continent, c'est un autre Prométhée qui leur apporte le feu du ciel, la lumière divine !

Si nous avions le pinceau d'un Michel-Ange, nous représenterions Colomb sous des formes colossales, planant au-dessus de l'Atlantique, dans les hauteurs du firmament, les pieds étendus parmi les constellations du sud, le front illuminé par l'étoile polaire, tendant une main à l'ancien continent et, de l'autre, lui montrant le Nouveau-Monde en disant : « Tu n'es que la moitié du globe ; voici l'autre moitié que je te présente ».

Tel est l'homme dont je veux vous montrer la grandeur et surtout la mission providentielle.

III

Je vous l'ai dit, Messieurs, je crois au gouvernement de la Providence dans le monde. Je crois que tous les grands événements de l'histoire ont leurs préparation divine, leur époque marquée et leurs acteurs choisis.

A la fin du XVe siècle, l'heure marquée par Dieu était venue d'ouvrir à la civilisation de nouveaux et plus vastes horizons.

L'orbite du monde civilisé était devenu trop étroit. L'activité humaine réclamait un champ plus large. Le Christ lui-même, qui était descendu sur la terre pour sauver tous les hommes, sentait le besoin d'une expansion nouvelle, et souffrait d'être encore inconnu à la moitié du globe.

Au surplus, il avait donné à l'Europe tout ce qu'il pouvait lui donner, et il avait le droit de lui dire en pleurant, comme autrefois à Jérusalem : « Que pouvais-je faire pour toi que je n'ai point fait » ?

Il l'avait tirée des ténèbres et de la corruption du paganisme; il avait brisé le joug des tyrans, et fondé la liberté des peuples ;

il avait rendu l'homme à sa dignité primitive, régénéré la femme, supprimé l'esclavage ; il avait restauré les sciences et les lettres, et il s'était donné lui-même comme idéal aux Beaux-Arts ; il avait fait des races latines l'objet de ses plus chères prédilections, et elles avaient merveilleusement grandi sous sa tutelle.

Et cependant l'Europe chrétienne se désaffectionnait du Christ, et s'engageait dans les chemins qui conduisent à l'apostasie. Bientôt elle allait pousser le cri des Juifs : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous » !

Alors le Christ se tourna vers les nouveaux Gentils, c'est-à-dire vers les peuples qui ne le connaissaient pas encore.

Mais quelle nation aura l'honneur de cette mission apostolique ?

Ce ne sera pas l'Italie, parce qu'elle est en proie aux plus lamentables dissensions intestines — ni la France qui vient d'être cause du grand schisme d'Occident.

Ce sera l'Espagne, qui seule a conservé son unité religieuse, l'Espagne qui est devenue le bras droit de l'Église, et qui, à cette époque, marche fièrement à la tête de la civilisation.

C'est à elle que le Roi éternel des nations veut donner un nouveau continent, dans l'année même qu'elle a chassé définitivement l'islamisme du continent européen.

Mais ce n'est pas tout d'avoir un peuple choisi pour accomplir une œuvre d· ce genre, il faut un homme. Les peuples les plus forts se reconnaissent impuissants quand il leur manque un homme, c'est-à-dire une tête.

Quel sera donc cet élu de la Providence ?

La préparation divine est terminée. L'œuvre merveilleuse attend l'ouvrier. Il y a des siècles que le vaste théâtre de la *Mer Ténébreuse* est ouvert aux plus illustres acteurs des scènes maritimes ; mais un rideau bien plus épais qu'un voile de brume, un rideau tissé d'ignorance,de préjugés et de terreur, en ferme l'horizon. Qui va lever ce rideau et entrer en scène ?

Sur les flots bleus de la Méditerranée le regard de Dieu

voit croiser bien des navires de Venise, de Gênes, de France, d'Espagne, de Portugal : c'est sur un petit navire de Gênes que ce regard s'arrête, et y choisit l'homme qu'il appelle à l'accomplissement de ses desseins.

C'est un robuste marin dont la stature élancée est à la fois élégante et virile. Son front large et méditatif semble chargé de pensées graves et de rêves ambitieux. Ses cheveux châtains commencent à grisonner avant l'âge, à cause de l'incessante activité de son cerveau. Ses yeux sont d'un bleu clair, comme la mer qu'il chérit et comme le ciel qu'il contemple. Toute sa physionomie annonce la distinction, l'intelligence, la bonté, l'énergie et la fermeté sereine.

Il porte un nom prédestiné — Colomb ! Ce nom, en effet, ne rappelle-t-il pas le messager fidèle, choisi par Noé, mis hors de l'Arche, s'envolant sur les eaux et revenant après avoir découvert la terre ? Ce nom ne rappelle-t-il pas la céleste colombe, l'Esprit de Dieu, porté sur l'abîme tumultueux du chaos, et en faisant surgir les continents ?

Ce n'est pas tout, cet homme a reçu au baptême le nom patronymique de *Christophorus, qui porte le Christ ;* or, ce nom exprime exactement la mission qu'il va remplir.

Ce n'est pas tout encore, cet homme appartient à une famille pauvre, mais noble, et ses armes sont trois colombes d'argent, sur champ d'azur, avec cette devise : *Fides, Spes, Caritas.* Comment ne pas voir dans ces armes les trois caravelles sous leurs voiles blanches, sillonnant la mer d'azur, et portant aux Infidèles les trois vertus qu'ils ignorent et qui résument tout le christianisme — la Foi, l'Espérance et la Charité (1) ?

Voyons, Messieurs, la main sur la conscience, peut-on dire qu'il n'y a là que des effets du hasard ?

Enfin, cet homme a un génie illuminé par la foi.

Ses ennemis l'appelleront un *visionnaire !* Eh ! bien oui,

(1) Roselly de Lorgues.

Messieurs, c'est un visionnaire, dans le bons sens du mot : il a la vision d'un monde inconnu de tous ! Et il le voit avec la certitude de l'astronome qui découvre au moyen de son télescope des astres que personne ne voit à l'œil nu.

Son génie qui est très grand, et sa foi qui est plus grande encore, ont fait de lui un Voyant, pour qui notre planète n'est plus un mystère. Le monde est pour lui un grand et sublime poème en trois livres, comme son auteur est en trois personnes, et nul n'a plus que lui étudié ces trois livres — le ciel, la terre et la mer.

La Providence a donc bien choisi son légat. Mais ce légat n'a rien de commun avec l'Espagne, et n'y songe guère en ce moment ; car il commande une caravelle de Gênes et il poursuit un navire vénitien sur les côtes du Portugal.

Par quels mystérieux enchaînements de la destinée Dieu va-t-il faire de ce Génois le commandant d'une expédition espagnole ?

Écoutez, Messieurs, et admirez avec moi les voies de la Providence.

Le commandant Génois a atteint le vaisseau vénitien ; il a mis le grappin dessus, et décidé à vaincre ou à mourir, il a amarré solidement les deux navires. Une lutte corps à corps s'engage, et se poursuit tout le jour entre les courageux marins ; mais, vers le soir, le feu prend aux deux navires et les consume.

Les rares survivants du combat se jettent à la nage, et la nuit les enveloppe de son ombre.

L'élu de Dieu a échappé au fer des ennemis, et aux flammes de l'incendie ; mais qui le sauvera de l'abîme où il est plongé ?

La côte portugaise est bien loin à l'horizon, et le ciel dont les étoiles scintillent, est bien plus loin encore. A l'Océan insondable, qui est toujours effroyable, la nuit est venue ajouter ses horreurs. Chaque vague qui se creuse est comme une tombe qui s'ouvre ; chaque crête écumeuse des flots est un

blanc suaire qui ensevelit le naufragé ; chaque bruit sourd de la houle retentit comme un glas funèbre ; chaque gémissement du nageur exténué ressemble au râle de l'agonie.

Cependant Colomb lutte énergiquement contre les flots qui l'engloutissent. Mais enfin les forces l'abandonnent, et il ne peut plus rien attendre de la terre et des hommes. Alors il regarde le ciel — cet autre abîme où il voit luire des prunelles compatissantes — et il jette un cri vers Dieu.

Tout à coup, sous sa main qui ne fait plus que battre la vague, il sent une rame, une de ces longues rames qui, à cette époque, suppléaient aux voiles dans les jours de calme. C'est la pl nche de salut que Dieu lui envoie ; il s'y appuie, il s'y repose, et il recommence la lutte pour la vie.

Quand le jour parut il abordait aux rives du Portugal. Il avait alors 33 ans, l'âge du Christ, quand il sortit vivant du tombeau !

Grâce au souffle qui l'anime, le grain de poussière avait été plus fort que la mort, et il était sur la route de l'Espagne où la Providence le voulait pour l'accomplissement de ses desseins.

IV

Plus de vingt années s'écoulent, et le XVe siècle touche à sa fin. La plupart des géographes représentent encore la terre sous la forme d'une surface plate, quoique plusieurs savants soutiennent qu'elle est sphérique.

En 1492, un savant géographe allemand — Martin Béhaïm — fabrique un globe de cuivre, et dit à ses contemporains : Voici la terre ! Sur le vélin dont il le revêt il trace les limites plus ou moins connues de l'ancien continent, et lui donne comme dimension environ la moitié de la sphère. Sur l'autre moitié, qui est vide, il écrit : *Mare Tenebrosum.*

Mais dans cette *Mer Ténébreuse* n'y a-t-il pas quelque terre ? Les anciens n'ont-ils pas transmis à la postérité la légende de l'Atlantide ? Les marins du Nord n'ont-ils pas

cru apercevoir au large des Canaries les îles fantastiques de *Saint-Brandan* et des *Sept-Cités ?*

Le savant allemand croit à l'existence de ces terres, et il en fixe au hasard l'emplacement dans la Mer Ténébreuse.

C'est un fait remarquable dans l'histoire de la civilisation, qu'avant de prendre corps et devenir des réalités, les grandes conceptions humaines flottent souvent dans le monde des intelligences, comme les brouillards dans l'atmosphère. Ce sont des mirages, des croyances vagues, des rêves qui émeuvent les esprits et stimulent les études. Puis, un jour ces formes indécises se condensent, dessinent leurs contours, et deviennent des réalités.

En 1492, la science ne connaît encore que des mirages dans la Mer Ténébreuse, et les îles que le géographe allemand y dessine sont imaginaires. Mais dans son erreur il y a un fond de vérité.

Bien au-delà des parages brumeux où il place ces îles légendaires, entre deux mers également ténébreuses, s'étend une terre immense — « vierge au vague profil de femme endormie, la tête appuyée au pôle nord, les pieds sur le pôle sud, la taille ceinte par l'Équateur, un bras étendu vers l'Asie, l'Alaska, l'autre vers l'Europe, le Labrador — (1) ».

Cette vierge attend un époux, un dieu, qui doit la rendre mère de nombreux enfants.

Depuis longtemps, en effet, les peuples civilisés de cette terre inconnue — les Mexicains — croient à la venue prochaine d'un dieu. D'après une vieille tradition, ce dieu les a quittés, plusieurs siècles auparavant, « emporté dans une barque vers les rives lointaines où se lève le soleil ; mais il a promis de revenir (2) », et quelques années seulement avant 1492, l'un des pieux rois du Mexique a dédié un temple *au dieu inconnu* — comme avaient fait les Athéniens, quelques années avant l'arrivée de saint Paul en Grèce.

(1) E.-M. de Voguë, *Souvenirs et Visions*, p. 51.
(2) Idem, p. 54.

La longue attente de cette terre abandonnée par son dieu va-t-elle enfin être comblée ? L'étoile mystérieuse qui a brillé sur Bethléem, qui a franchi la Méditerranée, illuminé Rome et toute l'Europe occidentale, va-t-elle enfin traverser la *Mer Ténébreuse ?*

O Providence ! Dans le temps même où le géographe allemand en dessine les contours, sur sa sphère, cette mer a cessé d'être solitaire et ténébreuse.

Une lumière, vient de s'allumer dans ces ténèbres séculaires et s'avance de l'Orient à l'Occident. Elle est faible, mais elle est vivante et elle marche. A travers les déserts de l'Océan, elle conduit trois navires qui viennent d'Orient, comme l'étoile miraculeuse guidait les trois Mages à travers les sables d'Arabie.

O souffles de l'atmosphère, brises de la mer et du ciel, n'éteignez pas cette flamme sainte dont le monde a besoin, et qui est plus lumineuse que l'étoile des Mages, puisqu'elle porte avec elle non seulement la Révélation, et les prophéties, mais tout l'Évangile, toute la lumière dégagée par quinze siècles de christianisme !

O merveille ! c'est à côté de l'image du Christ suspendue au grand mât, que cette lumière étincelle, et le navire qui les porte a le même nom que la femme bénie qui a porté Jésus dans son sein.

Terre vierge de l'occident, qui sommeilles à l'ombre de la mort, lève-toi : Voici ton époux qui vient ! Voici le Dieu que tu attends depuis des siècles, et qui va faire de toi la mère de nations puissantes et glorieuses !

V

Messieurs, s'il se rencontrait jamais un Virgile chrétien, capable de chanter dignement ce prodigieux voyage de Colomb, auprès duquel celui d'Énée n'est qu'un jeu d'enfant, il n'aurait rien à inventer. L'histoire vraie de cette découverte a tous les éléments d'une épopée, et le merveilleux y abonde.

Dieu et l'homme en sont les héros. Le ciel, la terre, l'Océan, tous les éléments y jouent un rôle. Le surnaturel y coudoie la nature, et de temps en temps soutient contre elle une lutte surhumaine.

Au milieu des spectacles tantôt splendides et tantôt formidables qui se déroulent à ses regards, Colomb est un intermédiaire entre la nature et son Auteur. Son âme vibre comme une lyre au souffle de toutes les harmonies naturelles et surnaturelles. Il entre en communication avec les éléments, et les rattache à l'œuvre divine qu'il accomplit avec leur concours.

Il me semble le voir, le grand homme, debout sur le tillac de son navire, les yeux tournés vers le soleil qui va disparaître à l'horizon, et lui disant : « Astre lumineux que j'ai pris pour guide, il y a bien des jours que je marche à ta suite, mais je veux te suivre encore jusqu'aux pays lointains où tu te couches, et que toi seul connais » !

Il me semble le voir contemplant le ciel, au milieu des nuits étoilées des tropiques, et demandant leurs secrets aux lointains soleils qui illuminent les profondeurs.

Il me semble l'entendre interrogeant la grande nature équatoriale qui l'entoure, avec l'anxiété du génie aux prises avec l'inconnu : « O mer, dont les horizons sans limites se succèdent devant mon navire, dis-moi, quel est ton nom ? Constellations qui brillez sur ma tête et qui éclairez mes nuits, comment donc vous appelez-vous ? Vents impétueux qui soufflez dans mes voiles, où donc m'emportez-vous ? — Vous ne me répondez rien. L'inconnu m'enveloppe ; je nage dans l'ombre et le mystère, comme perdu entre deux infinis. Mais, je ne crains rien parce que je crois à ma destinée et veux la remplir. Je crois aux continents inconnus, je crois à demain qui va me révéler la terre. Je sens que Dieu m'associe à son œuvre, et qu'il m'a chargé d'ouvrir aux nations la route des mondes qu'il a créés pour elles ?

« Gouffres mugissants, ouragans et tempêtes, écueils et

bancs de sables, laissez passer le collaborateur de Dieu. Vous ne me dites pas vos noms, mais je vous dirai le mien : mon pays m'appelle *Christoforo*, porteur du Christ, et je m'en vais porter la nouvelle de sa venue aux nations malheureuses, qui l'ignorent encore. Laissez passer le messager de votre Seigneur et Maître » !

VI

Messieurs, si c'est là de la poésie, c'est en même temps la vérité historique. Colomb est bien le messager du Christ, et c'est bien sa venue qu'il va annoncer aux Infidèles du Nouveau-Monde.

Entendez-vous ce chant solennel et pieux qui retentit à bord des caravelles, un soir, au soleil couchant ? Vous le connaissez ce chant, car vous l'avez entendu dès votre plus tendre enfance, et ce matin encore, il retentissait sous les voûtes de votre vieille cathédrale, dans l'admirable traduction musicale du plus grand compositeur que la France a produit. C'est le cantique des anges dans la nuit de Bethléem : *Gloria in excelsis Deo... Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Que signifie donc ce chant qui s'élève des caravelles, et qui s'étend sur les eaux, mêlé aux acclamations des équipages ? Est-ce pour saluer le soleil qui se couche ? Non, c'est pour saluer la terre qui se lève à l'horizon ! C'est qu'un des marins de la *Pinta* vient enfin de pousser le cri si longtemps attendu : Terre ! Terre !

C'est le moment du triomphe, et dans l'exaltation de sa joie l'immortel découvreur aurait pu s'écrier : « Gloire à nous » ! Mais non, le messager du Christ n'a songé qu'à la gloire de son Chef, et tombant à genoux il s'est écrié : *Gloria in excelsis Deo !...*

Quand le sublime cantique a retenti pour la première fois au-dessus des collines de la Judée, c'était pour annoncer au monde une ère nouvelle.

Eh ! bien, c'est encore une ère nouvelle qui s'ouvre avec la découverte de l'Amérique. C'est là naissance d'un monde, et pour les peuples de ce monde c'est la venue d'un Dieu.

Cependant, Messieurs, les marins de la *Pinta* s'étaient trompés, et ce qu'ils avaient cru être la terre n'était qu'un mirage.

On était alors au 25 septembre et ce ne fut qu'au 12 octobre, quand l'aurore épancha sur les eaux ses lueurs naissantes, que la terre déroula ses riantes perspectives aux yeux ravis des marins.

Ils entonnèrent alors le *Te Deum*, l'hymne incomparable de la reconnaissance, et je vous laisse à deviner quels sentiments soulevaient leurs poitrines quand les échos des rives inconnues répétaient ces versets sacrés :

» *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuœ*, la terre et les cieux sont remplis de la majesté de ta gloire.

» *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia*, l'Église sainte publie tes grandeurs sur toute la surface de la terre » !

Il semble qu'il y avait jusqu'alors dans ces paroles une pieuse exagération, ou une figure de rhétorique, puisque l'Église n'était connue qu'à la moitié du globe ; mais désormais elles seront vraies à la lettre : l'Église publiera les grandeurs de Dieu *dans toute l'étendue des terres, per orbem terrarum !*

Revêtu des insignes de ses nouvelles dignités d'Amiral de l'Océan et de Vice-Roi des Indes, Colomb se fait conduire au rivage. Il s'y prosterne, et baise le sol en pleurant ; puis, déployant son étendard, où brille l'image du Christ à côté des armes de Castille, il tire son épée, et déclare prendre possession au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de cette terre qu'il nomme *San Salvador, Saint-Sauveur !*

Et comme s'il n'avait pas suffisamment affirmé sa mission providentielle, et le triomphe du Christ en sa personne, il fait faire une grande croix, et il aide lui-même à la planter

pendant que les marins chantent l'hymne de victoire du christianisme :

Vexilla Regis prodeunt ;
Fulget Crucis mysterium.

Les étendards du Roi s'avancent
Et le mystère de la croix rayonne !

Oui, certes, il s'avance le glorieux étendard de l'unique Roi de ce monde, et il vient de faire un pas de géant !

Pour aller du calvaire aux colonnes d'Hercule il lui a fallu quinze siècles ! Mais en quelques semaines il vient de franchir la Mer Ténébreuse, et il va maintenant faire son tour du monde.

Messieurs, je ne connais rien de plus grand dans l'histoire, ni même dans la poésie. Les plus belles scènes de l'Iliade et de l'Énéide semblent bien pâles, à côté de celles-ci ; et toutes les conquêtes des Alexandre, des César et des Napoléon ne sont rien, comparées à celles que vient de faire Colomb au nom du Roi des rois !

VII

Tout est extraordinaire dans le héros dont nous célébrons la grandeur. Tantôt il nous apparaît dans un demi-jour comme les personnages légendaires et fantastiques ; tantôt il se profile comme les grandes figures des poèmes bibliques.

En face des phénomènes de la nature, il a l'intuition des choses cachées, et il devine ce que la science n'a pu lui apprendre.

Toute sa vie est un drame étonnant par ses péripéties heureuses et malheureuses. Il a connu toutes les extrémités de l'existence humaine. Il est parti d'en bas, il s'est élevé jusqu'au faîte des honneurs, et il est tombé jusqu'au fond de l'abîme du malheur !

La fin de sa carrière est la plus douloureuse que l'on puisse imaginer, et c'est lui qui écrit un jour à son roi cette parole

aussi profondément triste que les plus sombres accents de Job et de Jérémie : « Que la terre pleure sur moi » !

Ce n'est pas Gênes, ni la Castille, ni même l'Europe qu'il convie à pleurer sur sa malheureuse destinée ; c'est la terre entière, la terre que les hommes ne connaissaient pas et qu'il leur a révélée !

Jamais poète n'a poussé un cri plus sublime de douleur, de hardiesse et de grandeur !

Et maintenant, contemplez le grand Amiral de l'Océan étendu sur un lit de douleurs dans une chambre d'auberge de Valladolid, dont les murs sont nus. Je me trompe, ces murs ont un ornement — les chaînes dont l'insolent Bobadilla, l'envoyé des souverains, a chargé le Révélateur du globe !

Voilà le trophée qu'il a rapporté d'Amérique, et il a ordonné qu'on le suspende aux murs de sa chambre, et qu'on le mette avec lui dans son tombeau.

Ce qui rend particulièrement douloureux le contact du malheur, c'est le souvenir des bonheurs et des espoirs évanouis ; et dans les grands deuils ce sont les beaux jours d'enfance qu'on voit surtout repasser dans un lointain vaporeux et rose.

A Gethsémani, Jésus revoyait sans doute les années de Nazareth, et peut-être entendait-il encore les concerts lointains des anges dans la glorieuse nuit de Bethléem.

Quand, sur son lit de mort, Colomb regardait ses chaînes suspendues aux murs, que de souvenirs touchants et suaves illuminaient la vision de son passé depuis les paisibles années de la boutique du cardeur génois jusqu'à son entrée triomphale à Barcelone au retour de son premier voyage en Amérique !

Maintenant il ne lui restait plus qu'un seul voyage à faire, et qu'un monde à découvrir — le plus grand, le plus ancien et le plus inconnu des mondes.

Mais si ce monde lui était inconnu, Colomb en connaissait

le Roi. Il y avait longtemps qu'il le servait, et il avait confiance que ce roi serait moins ingrat, et plus généreux que le roi d'Espagne. Dans la ferveur de sa foi il pouvait lui dire : « Grand Roi, je vous ai porté à travers la Mer Ténébreuse dans un monde qui ne vous connaissait pas ; emportez-moi maintenant à travers les espaces infinis, dans le monde mystérieux où vous régnez ».

Certes, le Roi du ciel n'a pu rester sourd à cet appel, et le jour fut bien choisi pour faire monter auprès de lui son fidèle serviteur ; car il mourut le jour de l'Ascension — 20 mai 1506.

Sans aucun doute, le monde des âmes s'émut de l'arrivée du grand découvreur ; mais le monde des corps ne s'aperçut guère de son départ.

Autour du grand Amiral de l'Océan le silence de l'oubli avait précédé celui de la tombe, et l'on ne sut même pas, en dehors de son entourage, qu'il était mort dans une chambre d'auberge, et qu'il avait été inhumé sans pompe, sans monument, sans épitaphe, dans les caveaux d'un couvent de moines.

VIII

Est-ce donc là la fin que le monde réserve a ses plus illustres enfants ? Hélas, Messieurs, il faut bien le reconnaître, c'est ainsi que finissent les plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui la rachètent ou qui la sauvent.

Ce n'est pas impunément qu'on devient le collaborateur de Dieu dans la grande œuvre de la Rédemption. Tout sauveur est une victime, et tout apôtre un martyr.

Mais leurs fins ne sont que des commencements. Ces couchers de soleil du passé sont des aurores d'avenir ; et les brouillards du déclin ne sont qu'un contraste de plus avec les rayonnements de l'aube.

Je vous ai montré Colomb obscurément inhumé dans les caveaux d'un monastère ; mais ce n'est pas la fin de son éton-

nante histoire, et le grand découvreur des mondes n'a pas fini de voyager.

Il y avait à peine sept ans qu'il dormait dans son couvent, lorsque le vieux roi de Castille s'avisa un jour de penser qu'il devait peut-être un tombeau à celui qui lui avait donné un monde, et il ordonna la translation de ses cendres de Valladolid à Séville où de pompeuses funérailles lui furent décernées.

Vingt-trois ans s'écoulent et une nouvelle agitation se fait autour de l'illustre mort. On le transporte à bord d'une caravelle, et il part pour ce nouveau monde qu'il a découvert et qu'il a tant désiré revoir. C'est dans la cathédrale de Saint-Domingue, ville qu'il a fondée, que sa dépouille mortelle reposera désormais.

Deux siècles et demi passent, et son sommeil est de nouveau interrompu. Saint-Domingue a été cédée à la France, et l'Espagne revendique son grand homme. Après de grandes solennités religieuses et militaires, il remonte sur un navire de l'État, appelé la *Découverte*, et il va demander asile à la Havane dans cette île de Cuba qu'il a proclamée *« la plus belle que les yeux de l'homme aient jamais vue » !*

Vivant, il avait fait quatre expéditions en Amérique pour y découvrir des terres nouvelles : mort, il fait quatre voyages à la recherche d'un tombeau définitif !

Mais est-il bien sûr que ce tombeau soit pour jamais fermé sur le grand homme ?

Messieurs, si vous allez aujourd'hui demander à le voir dans la cathédrale de la Havane, il me semble que le gardien pourrait bien vous répondre : celui que vous cherchez n'est plus ici ! Il a percé de sa tête la pierre de son tombeau, et il fait son ascension dans les sphères de la gloire humaine !

N'en voyez-vous pas, Messieurs, les étapes glorieuses ?

Il y a deux mois il était à Huelva, et des milliers de marins venus de toutes les parties du monde ont cru le voir à bord de sa caravelle ressuscité, et l'ont acclamé !

Il y a quelques semaines il était à Gênes, et sa ville natale lui a donné des fêtes splendides.

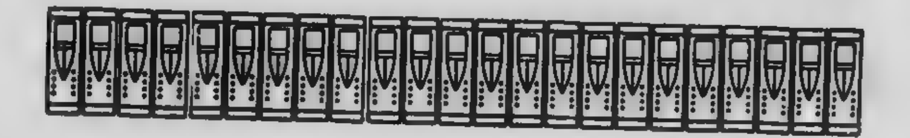
Hier il était à Rome, où l'illustre Léon XIII proclamait sa grandeur et recommandait à l'univers catholique de lui rendre toutes sortes d'honneurs.

Aujourd'hui, il est partout. Son esprit flotte dans cette salle même, et il me semble qu'il nous parle.

Demain, il sera à Chicago où la peinture, la sculpture, l'architecture et tous les arts de toutes les nations éterniseront sa gloire (1) !

Enfin, le jour vient peut-être où l'Église catholique, qui garde mieux que toute autre société le culte des vrais grands hommes, achèvera de lui payer la dette de reconnaissance du monde civilisé ! Le jour vient où cette grande dispensatrice de la vraie gloire, la seule qui traverse les âges sans vieillir, dira au monde : *Sit divus !* Et, ouvrant les portes de son incomparable panthéon, elle le fera monter jusque sur les autels pour le couronner d'un nimbe d'or !

(1) De grandes fêtes furent alors célébrées en l'honneur de Colomb, pendant l'Exposition Universelle de Chicago.



AUTRE DISCOURS

SUR LE MÊME SUJET
PRONONCÉ A L'UNIVERSITÉ LAVAL (1)

EXCELLENCE,

MESDAMES, MESSIEURS,

S'IL m'est permis de juger de vos sentiments par les miens, vous êtes, en ce moment, sous le charme. Les brillants artistes que vous venez d'entendre, et l'œuvre admirable qu'ils interprètent si bien ont remué délicieusement vos cœurs.

Mais aussi quel grand événement ils rappellent ! Et quel artiste, tant soit peu doué de génie, ne se sentirait pas inspiré par ce nom illustre de Christophe Colomb, et par sa merveilleuse découverte ?

Cette épopée où le génie de l'homme, le cœur de la femme, et la Providence des nations jouent chacun son rôle, est pleine d'enseignements sublimes que tout un long discours ne suffirait pas à faire ressortir ; mais je ne veux en tirer, ce soir, qu'une leçon très courte qui me semble convenir aux circonstances.

(1) C'était dans le printemps de 1892. A la demande de S. E. le cardinal Taschereau, les artistes de Québec avaient organisé une grande soirée musicale à l'Université Laval pour venir en aide à l'*Hospice du Sacré-Cœur*. Ils exécutèrent alors avec un grand succès le « *Christophe Colomb* » de Félicien David ; et M. le juge Routhier prononça pendant l'entre-acte le discours de circonstance que nous insérons ici.

Cette leçon, la voici en deux mots : c'est que le glorieux événement dont nous faisons mémoire n'aurait pas été accompli si le génie de Christophe Colomb n'avait pas été servi par une foi inébranlable, et s'il n'avait pas rencontré sur ses pas cette charité inépuisable et féconde qui distingue les grandes âmes, et qui, émanation de la Puissance Créatrice qui se nomme aussi Charité, fait sortir du néant toutes les grandes choses de ce monde.

Reportons-nous, Messieurs, à cette année mémorable de 1492.

Il y avait plus de trente siècles que les marins sillonnaient les mers. Il y en avait quinze que le Christ s'était incarné. Le monde civilisé était devenu chrétien ; et cependant la moitié du globe terrestre lui était encore inconnue.

Les uns croyaient qu'ils habitaient le dessus de la terre, mais qu'il était impossible d'atteindre le dessous, et que si l'on parvenait aux antipodes on serait précipité dans l'espace infini.

Les autres croyaient à la rotondité du globe ; mais alors, disaient-ils, l'océan Atlantique est comme une montagne colossale, et les navires qui en dépasseraient le sommet seraient entraînés vers l'Occident, et ne pourraient jamais remonter.

Quant aux navigateurs, ils ne s'aventuraient pas au-delà d'un certain horizon connu, et tous étaient convaincus que cet océan terrible qu'ils entendaient mugir au loin devait avoir des vagues gigantesques, des gouffres sans fond, et des cataractes infranchissables. Aucun d'eux ne s'était jamais dit : « Au delà de cette *Mer Ténébreuse*, il doit y avoir des continents ignorés ; je veux les découvrir » !

Mais voici qu'un marin génois, le fils d'un cardeur de laines, se met enfin en tête ce projet audacieux.

On se moque de lui, on le traite de fou, une commission de savants réunie à Salamanque, la grande métropole scientifique d'alors, proclame l'expédition projetée un rêve impos-

sible. Mais la foi de Colomb dans l'existence d'un monde à découvrir n'est pas ébranlée.

On l'accuse d'impiété, en prétendant qu'il contredit les Écritures ; on le raille, on le calomnie, on le menace. Mais rien ne l'arrête ; il a la foi, cette foi inébranlable et ardente qui transporte les montagnes. Il croit que Dieu n'a pas fait notre globe pour que la moitié en reste inconnue !

Il croit que le Verbe en descendant parmi les hommes a voulu être connu de toute la terre.

Il croit que les accents divins qui ont rempli la Judée doivent prolonger leurs ondes sonores au delà des mers, et réveiller les peuples endormis dans les ombres de la mort. Il croit en la Providence qui l'inspire, et dont l'heure a sonné pour accomplir ses desseins. Il croit à son génie qui le presse de suivre l'inspiration d'en haut.

Mais, hélas ! la vie terrestre est ainsi faite que le génie de l'homme, pour accomplir de grandes choses a besoin de cet auxiliaire méprisable et vil qu'on appelle l'or. O misère ! Trop souvent, le génie, ce don divin, le génie qui peut tout, ne peut rien sans argent ! Le génie qui a des ailes et qui ne demande qu'à s'envoler vers l'infini, ne peut mouvoir ses ailes sans un mécanisme doré qui lui donne le mouvement !

Puissance mystérieuse de l'or, à la fois vil et grand, tout-puissant pour le bien comme pour le mal, faisant trop de mal pour qu'on s'y attache, faisant trop de bien pour n'être pas précieux !

Qui donc va fournir à Colomb ces ailes dorées qui lui sont nécessaires pour s'envoler vers les terres nouvelles que son œil d'aigle aperçoit au delà des brouillards de la *Mer Ténébreuse ?*

Sera-ce quelque millionnaire de ce temps-là ? Quelque soldat heureux enrichi des dépouilles des ennemis qu'il a vaincus ? Sera-ce quelqu'un de ces marins qui ont remporté de leurs lointains voyages tous les trésors de Golconde ? Ou quelque monarque opulent que ses conquêtes ont porté

au sommet des grandeurs humaines ? Non, ce sera une femme, une de ces femmes dont le cœur tient lieu de génie, dont les vertus font la force, et qui ont l'intuition des grandes choses mêmes qu'elles ne comprennent pas !

Ce sera une reine que les circonstances ont placée sur l'un des plus beaux trônes du monde, mais dont le trésor est vide, parce qu'elle en a dépensé les millions à expulser les fils de Mahomet du sol bien-aimé de sa patrie.

Que va-t-elle donc faire cette femme à l'âme vibrante et au cœur ardent, pour accomplir l'œuvre que le génie a rêvée ?

Ah ! Mesdames, regardez-la bien ; elle arrache les pierres précieuses qui ornent son diadème, elle dépouille son cou des diamants qui l'entourent, elle entasse les uns sur les autres dans son écrin royal tous ces vains hochets de la vanité et elle dit au génie : tiens, prends ces trésors, et cours à la conquête de ton nouveau monde. Tu m'assures qu'il existe ; mes savants le nient, et moi, je n'en sais rien ; mais une voix mystérieuse qui sort de mon cœur me dit que Dieu t'inspire : Va ! et que le ciel te conduise !

O grande reine Isabelle, c'est une des joies de ma vie d'avoir contemplé de mes yeux, dans la cathédrale de Grenade, cet écrin précieux, qui nous a valu la découverte d'un monde. Sois-en bénie.

Et dire, Mesdames, que si cette femme n'avait pas voulu sacrifier un succès de vanité à son prochain bal de cour, l'Amérique ne serait peut-être pas découverte !

Voilà donc à quoi tiennent les plus grandes choses, et les résultats incalculables qu'un simple acte de charité peut produire.

Et maintenant, voyez-le, ce noble et audacieux génie, poursuivant sa course étonnante à travers des mers jusqu'alors inexplorées. Il a triomphé de l'ignorance, des préjugés, de l'envie, de la calomnie, de la pauvreté, de tous les petits hommes qui ont voulu lui barrer le chemin. Il n'a plus en face de lui que les éléments.

Les grandes brises du Levant creusent profondément l'Océan, et il admire ces superbes soulèvements des flots que le roi prophète appelle *mirabiles elationes maris ;* mais il y a quelque chose qu'il admire davantage : c'est le grand livre du firmament ouvert sur sa tête, dans lequel les astronomes de Gênes lui ont appris à lire dès l'âge de douze ans, et qui déroule maintenant des pages nouvelles à ses regards ébahis !

Encore quelques jours de navigation et la moitié du globe terrestre va surgir à l'horizon. Il en a le pressentiment, et il croit entrer en collaboration avec le Créateur, en révélant aux hommes un monde nouveau qui leur est inconnu.

Mesdames et Messieurs,

Il y a parmi nous un vieillard illustre et vénérable qui a voulu être aussi, dans la sphère où s'accomplit sa destinée, un collaborateur de Dieu. Un jour, il a entendu retentir à ses oreilles un concert bien différent de celui qui nous est donné ce soir ; c'étaient les cris de détresse, et les plaintes touchantes de plusieurs centaines d'enfants orphelins et de vieillards infirmes qui montaient jusqu'aux portes de son palais, et qui imploraient sa pitié.

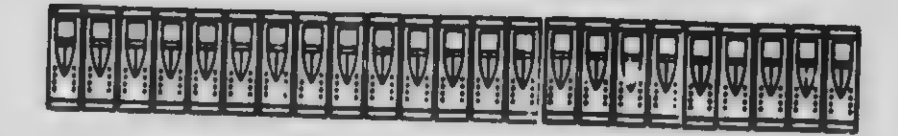
Profondément touché, il se mit à l'œuvre, et bientôt les pauvres déshérités purent trouver dans un hôpital fondé par lui le logement, la nourriture, le vêtement, les soins et l'éducation morale dont ils avaient tant besoin.

Mais voici que son œuvre assaillie par une épreuve douloureuse, est menacée de périr et son trésor est vide.

Sa charité fait donc appel à la vôtre comme le génie de Colomb à celle des souverains d'Espagne. Il ne s'agit pas d'une terre nouvelle à découvrir, ni de quelques rivages lointains à explorer. Il s'agit de donner des mères à de pauvres petits qui n'en ont pas, de vêtir ceux qui sont nus, de donner du pain et des soins à des pauvres vieillards infirmes.

Resterons-nou sourds à cet appel, laisserons-nous périr cette œuvre essentiellement québecquoise ?

Non, certes, nous ne permettrons pas que la postérité puisse dire un jour, qu'en 1892, la vieille cité de Champlain, en même temps qu'elle célébrait le 400e anniversaire de la découverte de l'Amérique, refusait de s'associer à Son Éminentissime archevêque dans sa collaboration aux œuvres divines, et laissait tomber en ruine une institution éminemment patriotique et sociale.



LE CANADA

DISCOURS PATRIOTIQUE PRONONCÉ A OTTAWA, A L'OCCASION DE LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE, EN 1894

I

Mesdames, Messieurs,

Le spectacle que vous avez donné, hier, à la capitale du Canada, et que vous donnez encore ce soir, n'est pas seulement réjouissant pour les yeux ; il est consolant pour le cœur.

Je suis particulièrement charmé de voir Son Excellence le Gouverneur Général du Canada rehausser par sa présence l'éclat de cette démonstration. Le représentant actuel de Sa Majesté Britannique est une de ces âmes d'élite qui se prodigue pour témoigner ses sympathies à toutes les races, et c'est son exemple qui me fait un devoir de répondre aujourd'hui à votre appel.

Si j'avais obéi au besoin de repos que j'éprouve, après mes durs labeurs de ces derniers mois, et si j'avais compté les travaux nombreux et impératifs qui me sollicitent, je ne serais pas ici ce soir. Mais quand votre zélé Président m'a demandé le secours de ma parole au nom de mes sentiments patriotiques, il m'a semblé que j'étais un simple soldat dans la grande armée nationale et que le clairon des batailles m'appelait en avant.

Il m'a été impossible de rester sourd à la voix du patriotisme

que j'ai senti vibrer dans tout mon être, et je suis venu, sans trop savoir ce que j'aurais à vous dire, mais avec l'espoir que l'âme de la patrie entrerait en communication avec la mienne, et me dicterait des accents dignes de vous et de la circonstance.

Qu'est-ce donc, Mesdames et Messieurs, que cette puissance mystérieuse qui nous commande en certaines occasions, et que nous appelons le patriotisme ?

C'est une des forces les plus formidables de la nature morale et psychologique.

Voyez, par exemple, ces milliers d'hommes rangés en bataille, et qui, l'arme au poing, s'élancent à travers la fumée de la poudre et les jets meurtriers de la mitraille, au-devant d'une batterie monstrueuse qui vomit la mort. Est-ce une force brutale, matérielle, qui les pousse ainsi en avant ? — Non, c'est à une force d'attraction qu'ils obéissent ; c'est un aimant qui les attire.

Mais quel est donc cet aimant ?

O mystère de la nature humaine, énergie latente mais irrépressible du sentiment national, ce qui attire invinciblement vers la mort ces masses d'hommes armés, c'est ce chiffon de diverses couleurs que vous voyez flotter au bout d'un long bâton ! — C'est cette loque symbolique et sacrée devant laquelle toutes les races se prosternent et qu'elles appellent un drapeau !

Et, remarquez-le bien, ces milliers d'hommes qui s'élancent à la suite de ce drapeau ne se demandent pas s'il est en soie, ou s'il est en laine, s'il est rouge, ou bleu, ou blanc, s'il se compose de deux ou de trois espèces d'étoffes différentes : C'est le drapeau, cela suffit.

C'est la bannière qui renferme dans ses plis les gloires du passé, et les vivants souvenirs des ancêtres ! C'est l'emblême de la patrie, c'est son image visible ; et pour défendre cette image contre les profanations de l'ennemi, ces milliers d'hommes sont décidés à mourir !

Voilà ce qu'est le patriotisme dans son expression la plus éloquente, et dans son plus glorieux symbole. C'est tout ce qu'il y a de plus idéal parmi les sentiments de la nature humaine. C'est l'amour naturel le plus fort, le plus constant, le plus indestructible qui puisse s'emparer du cœur de l'homme et le posséder.

Mais quel est l'objet de cet amour ? Quel est l'être moral d'où cet amour dérive son nom, et que nous appelons la patrie ?

La patrie ! mot extraordinaire dont on sent toute la douceur, et qu'on se plaît à prononcer sans trop savoir pourquoi. Mot magique qui vient naturellement sur les lèvres de l'homme, comme le nom de la mère sur les lèvres de l'enfant, et qu'il prononce en pleurant sur la terre de l'exil, et avec des cris de joie quand il en revient ! Mot puissant, qui soulève les nations et bouleverse les empires !

La patrie ! c'est le sol béni qu'ont habité les ancêtres, qu'ils ont conquis et colonisé, qu'ils ont fécondé de leurs sueurs et de leur sang ! C'est la terre sacrée où dorment les aïeux, et qui nourrit les descendants ! C'est la ville, ou l'humble village, où vous avez reçu le jour ; c'est le clocher de l'église qui, comme un index mystérieux, vous invite à lever les yeux vers la patrie des patries !

La patrie ! c'est l'ensemble des grandeurs et des gloires du passé ; c'est le trésor des vieux souvenirs et des vieilles croyances ; des inoubliables promesses d'amour et des espérances immortelles !

La patrie ! c'est l'héritage de famille, tantôt modeste et tantôt opulent, mais toujours aimé, conservé précieusement pendant des siècles, et que l'on chérit d'autant plus qu'il a coûté de larmes et plus de sang ! C'est la religion que vous avez sucée avec le lait de vos mères ; c'est la langue que vous avez balbutiée sur leurs genoux ; c'est le sang que vous avez tiré de leurs veines ; c'est le patrimoine d'amour, d'espérance et de foi qu'elles vous ont légué en mourant !

Oui, Mesdames et Messieurs, la patrie; c'est tout cela, et

plus encore. Et tout cela se résume pour nous dans un nom qui nous est cher à tous, et qui, malgré son origine sauvage, nous semble doux comme un rayon de miel — le Canada !

II

Le Canada est un géant, presque aussi grand que l'Europe entière, étendu en travers de l'Amérique du Nord, baignant sa tête dans l'océan Atlantique et ses pieds dans le Pacifique, allongeant son bras droit presque jusqu'au pôle, touchant de son bras gauche les étoiles de la grande république Américaine, et la face tournée vers le ciel, c'est-à-dire vers l'Infini et les régions de l'Idéal !

Quel pays splendide, n'est-ce pas ? Et pourquoi donc les deux races qui l'habitent ne pourraient-elles pas vivre dans l'harmonie ? Est-ce qu'il n'est pas assez vaste pour les contenir toutes les deux ? Est-ce qu'il ne produit pas assez pour les nourrir ?

Dira-t-on qu'il manque de soleil ? — Mais lorsque les habitants de Vancouver voient se coucher le soleil dans la belle saison de juin où nous sommes, celui de la Nouvelle-Écosse est bien près de voir briller l'aurore !

Sans doute, notre soleil manque de chaleur en certaines saisons, et il ne fait guère mûrir le raisin, ni fleurir l'oranger, mais il est assez chaud pour mûrir les blés, et il ne l'est pas assez pour amollir le courage et les cœurs.

Sans doute, notre pays n'a pas la variété de richesses et de ressources des contrées du midi ; mais il a de vastes régions qui produisent les céréales ; il a des forêts immenses, des houillères inépuisables, des richesses minières abondantes, des rivières et des lacs remplis de poissons, des voies d'eau incomparables, des chemins de fer qui relient les extrémités au centre, des communications directes avec l'Europe d'un côté, avec l'Asie, de l'autre.

Que faut-il de plus pour que nous devenions une grande nation ?

Je sais que nous avons contre nous les rudesses, les rigueurs, et tous les désavantages des climats septentrionaux ; mais n'oublions pas ce que l'histoire nous enseigne ; que l'avenir appartient aux peuples du Nord.

Pour devenir, avec le temps, une des grandes puissances de ce continent, une seule chose nous manque quelquefois, c'est l'union, c'est l'harmonie entre les races ; c'est un patriotisme éclairé qui ne s'inspire que de justice et de fraternité, et qui sache respecter les droits et les libertés de tous.

III

Voilà la condition de nos progrès futurs et le seul élément qui puisse nous faire défaut dans la solution du grand problème de notre avenir national.

Car il ne faut pas perdre de vue la situation toute particulière que la Providence nous a faite.

Le Canada n'est pas seulement une réunion d'États possédant chacun une demi-souveraineté. C'est un dualisme national, c'est-à-dire une réunion de deux peuples également jeunes et vigoureux, fils de deux races nobles et glorieuses, différents par le type, par le caractère, par la langue et par la religion.

Lequel des deux est supérieur à l'autre ? — Ni vous, ni moi, ne serions des juges impartiaux en pareille matière ; et il y a autant de justice que de générosité à reconnaître que chacune des deux races a ses qualités et ses défauts.

Mais s'il y a des Canadiens-Français qui n'admettent pas entre les deux races égalité de vertus, il n'y en a pas qui ne reconnaissent pas l'égalité des droits ; et je crois que sous ce rapport nous sommes généralement plus justes à l'égard des Anglais qu'un grand nombre d'eux ne le sont vis-à-vis de nous.

Une opinion généralement accréditée parmi eux nous considère et nous représente comme une race inférieure. Un grand nombre vont jusqu'à s'étonner que nous occupions

une place si importante, et que nous prétendions jouer un rôle dans la Confédération.

Qu'est-ce donc, MM., qu'être Canadiens-Français ?

Je vais vous le dire, non pas pour vous l'apprendre à vous, mes chers compatriotes ; non pas pour l'apprendre au noble représentant de Sa Majesté, dont je connais les idées larges, l'esprit éclairé et le cœur généreux ; mais pour éclairer certains esprits naturellement bienveillants que le fanatisme a pu aveugler.

Être Canadiens-Français, MM., c'est être Anglais par l'allégeance, Français par l'origine, catholique par la foi.

Or, être catholique c'est appartenir à la société la plus glorieuse de l'histoire ; c'est remonter dans le passé jusqu'aux origines mêmes de l'ère chrétienne ; c'est se rattacher à travers les siècles, par une suite merveilleuse de génies et de saints, au chef le plus illustre que les sociétés humaines aient jamais connu, puisqu'il était à la fois homme et Dieu.

Être Français, c'est être issu d'un peuple dont le nom est écrit en lettres d'or dans les annales de la civilisation, et dont les gloires impérissables se sont quelquefois voilées mais jamais éclipsées !

Être sujet anglais, c'est reconnaître comme suzeraine la Reine auguste qui fait l'étonnement et l'admiration du monde entier, et dont l'empire, semblable à l'anneau colossal qui entoure la planète Saturne, enlace notre globe de ses possessions sans limites !

Être Canadiens-Français, c'est avoir au sein du monde civilisé trois grandes capitales : Rome, Paris, et Londres. Rome, où le Canadien-Français voit son chef dans la foi. le grand pontife auquel il dit « Mon Père » et qui lui répond « Mon fils » ! Paris, qui est pour lui l'ancienne mère patrie qu'il aime toujours, et dans le rayonnement de laquelle il gravite irrésistiblement ; Londres, qui résume sa nouvelle mère patrie, qu'il sert loyalement, pour laquelle il a versé son sang plusieurs fois, et à laquelle il a juré fidélité et obéissance.

Voilà ce que vous êtes, Canadiens-Français qui m'écoutez ; et je ne vois pas ce que vous pourriez envier aux autres races.

Lors donc que vous rencontrerez un Anglais sur votre chemin, saluez-le ; car il est votre frère cadet dans la grande famille nationale. Serrez loyalement sa main ; car il a comme vous de nobles aspirations, des vertus sociales solides et de brillantes qualités.

Mais s'il vous regarde du haut de sa grandeur, s'il jette sur vous un regard de mépris ; oh ! alors relevez la tête et regardez-le bien en face. Dites-lui ce que vous êtes et ce que je viens de vous dire. Dites-lui que le Canada français existe, et qu'il a droit à l'existence en vertu des traités, et de la constitution du Canada.

Dites-lui que le Canada français est régi par des lois qui lui viennent de la France, et que la vieille France avait reçues des plus illustres empereurs de Rome : Justinien, Constantin et Théodose.

Dites-lui que le Canada français parle la langue de Corneille et de Bossuet, de Racine et de Molière, de Lamartine et de Chateaubriand, la langue des lettres et des Arts, la langue de la diplomatie, la langue de la noblesse dans tous les pays d'Europe — mais qu'il parle également dans les villes la langue anglaise qui est la langue commerciale du monde.

Dites-lui que nous avons été les premiers maîtres de ces immenses territoires, qui sont aujourd'hui le Canada, que les rives du grand fleuve et des grands-lacs gardent le souvenir de nos héros et de nos missionnaires, que l'histoire du Canada doit à nos aïeux tout son intérêt et tout son lustre, que nous nous multiplions un peu partout au Canada et aux États-Unis, depuis l'ancienne Acadie jusqu'aux bords du Mississipi et jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et enfin, que si nous disparaissions comme race, le Canada perdrait son caractère le plus pittoresque et le plus original.

IV

Grâce à Dieu, il ne manque pas parmi les Anglais d'intelligences d'élite et de nobles cœurs qui comprennent parfaitement ces choses, parce qu'ils nous connaissent mieux et parce qu'ils ont étudié notre histoire. Rien n'est plus agréable que de fraterniser avec eux.

Mais il en est qui nous méconnaissent, et qui méconnaissent en même temps les lois générales de l'ethnogénie qui se déduisent de l'histoire des peuples.

Ils s'imaginent qu'il est impossible de former une seule nation avec deux éléments qui ne sont pas entièrement homogènes. C'est une erreur, et pour s'en convaincre, il suffit d'étudier un instant les lois de l'histoire et celles de la nature.

Est-ce que la Belgique n'est pas une nation formée de deux races différentes parlant la langue française et la langue flamande ?

Est-ce que la Suisse n'est pas une union politique de trois groupes, français, allemand et italien, parlant trois langues différentes, appartenant les uns au catholicisme et les autres au protestantisme ?

Est-ce que l'Autriche-Hongrie n'est pas un dualisme national réunissant sous un même sceptre dix ou douze races différentes, parlant diverses langues et professant les croyances les plus variées ?

Et que d'autres je pourrais vous citer ! Mais toute l'histoire atteste que la plupart des nations ont été formées d'éléments hétérogènes, comme leurs drapeaux sont formés de lambeaux de soie ou de laine de différentes couleurs, cousus ensemble.

La pierre et la brique ne sont pas homogènes, et toutes deux sont employées dans les constructions les plus monumentales et les plus solides. Que faut-il pour les unir ? — Un peu de ciment, voilà tout.

Eh ! bien, le ciment ne doit pas manquer entre les deux races qui se partagent le Canada. Car il y a d'abord entre

elles un but commun d'activité, une aspiration commune à former dans le Nord de l'Amérique une grande nation, sous le protectorat plus ou moins prolongé de l'Angleterre.

Il y a de plus entre les deux races une multitude d'intérêts communs, et des croyances religieuses communes, vraiment fondamentales. Car tous deux croient à la Bible, le Livre des livres, et à la divinité de Jésus-Christ, le Roi suprême des nations. Toutes deux ont reçu de l'Homme-Dieu les grands principes de charité. de fraternité, de tolérance et de justice, qui ont régénéré toute l'humanité et qui peuvent produire l'unité où il y a diversité, le calme où il y a trouble, l'harmonie où il y a discorde. Enfin, la Constitution a établi pour les deux races un *modus vivendi* qui est bien approprié à notre situation et qui devrait assurer l'union ; car elle consacre l'autonomie des provinces, et elle reconnaît aux minorités certains droits et privilèges.

Si cette constitution était toujours respectée, si elle était interprétée avec droiture à la lumière de la justice et de la vraie liberté, nous ne verrions jamais se produire ces chocs douloureux qui ébranlent les assises mêmes de la Confédération, et mettent son existence en danger.

Oui, Messieurs, tout le secret du développement harmonieux et pacifique de notre pays est là : il faut d'une part, que l'autonomie des provinces soit respectée, et d'autre part que chaque province respecte les droits et privilèges des minorités.

Je ne veux pas et je ne dois pas descendre dans l'arène politique. Vous me pardonnerez donc de ne pas faire l'application de ces principes aux événements qui agitent les esprits depuis quelques années. Mais j'ai bien le droit de vous dire que toutes les tentatives de fusion et d'assimilation forcées sont, dans une certaine mesure, des violations du pacte fédéral, et ne produiront pas du tout l'effet qu'on en attend.

Elles retardent notre marche progressive parce que nous perdons en luttes stériles un temps précieux ; mais bien loin de nous fusionner, elles nous divisent, elles raniment

en nous le sentiment national, et tendraient plutôt à nous désaffectionner de l'allégeance britannique.

L'assimilation est, du reste, impossible ; et ceux qui en font le rêve n'ont évidemment pas lu notre histoire. Car notre passé leur aurait appris les insuccès de leurs devanciers, à des époques où nous comptions à peine quelques milliers d'individus, sans puissance, sans richesses, sans influence, disséminés sur des terres à peine défrichées. Non, Messieurs, la fusion n'est pas possible et elle n'est pas nécessaire. L'union seule est possible et nécessaire pour faire des deux races une grande nation.

V

Quel est maintenant le devoir des Canadiens-Français, et quelle attitude convient-il de prendre dans les circonstances difficiles que nous traversons ?

Est-ce une attitude d'agression et de combat ?

— Non certes. Est-ce une attitude de chien couchant ? Non plus.

Il ne faut ni attaquer, ni menacer ; mais il ne faut plier l'échine qu'autant que l'exige un salut loyal. Il faut réclamer avec fermeté, mais avec patience, frapper aux portes et non les enfoncer, protester toujours et savoir attendre, sans ligue et sans autre devise que celle de la couronne britannique elle-même : « *Dieu et mon Droit* ».

C'est le seul motto qu'il convient d'opposer aux irritantes déclamations du fanatisme, parce que ce sont probablement les seuls mots français que les fanatiques comprennent. Et si les protestations et les réclamations persistantes de ceux qui souffrent étaient considérées par les persécuteurs comme des provocations, il faudrait répliquer par cette autre devise française qu'ils doivent comprendre puisqu'elle est inscrite sur les armes d'Angleterre : « Honni soit qui mal y pense » !

Il va sans dire que ce n'est pas aux hommes politiques que je m'adresse en ce moment. Eux seuls sont les juges

de l'attitude que la situation et les circonstances leur permettent de prendre, et je n'ai pas la prétention de leur donner des conseils, moins encore de leur faire des leçons. C'est notre attitude comme race que j'ai voulu indiquer et définir.

Et maintenant quel devoir la situation impose-t-elle à chacun de nous ? — C'est de raviver, de développer, d'exalter dans tous les cœurs le sentiment patriotique et national.

Mais ici, Mesdames, c'est à vous surtout que je fais appel, à vous qui êtes les vraies éducatrices de la première enfance. C'est à vos sentiments de mères, de Canadiennes-Françaises et de chrétiennes que je m'adresse :

N'oubliez pas d'apprendre à vos enfants dès leur plus tendre enfance à aimer leur race et leur patrie. Parlez-leur souvent de leur nationalité, de ses origines, de ses grandeurs et de ses gloires. Racontez-leur ses malheurs, ses luttes chevaleresques, ses victoires et ses défaites, ses rêves d'avenir et les hautes destinées que la Providence lui réserve.

Dites-leur comment le petit peuple dont ils descendent est né au bord du St-Laurent, et comment, nouveau Moïse, il y a été sauvé par deux filles d'un Roi plus grand que tous les pharaons, l'Église, fille de Dieu, et la France, fille aînée de l'Église !

Dites-leur comment il a traversé la mer Rouge de la conquête, comment son corps ensanglanté laissé pour mort sur le dernier champ de bataille a été ramassé dans un drapeau blanc fleurdelisé, et placé dans un tombeau sur lequel la fière Albion écrivit : ci-gît la Nouvelle-France, 1763 !

Dites-leur que l'Angleterre plaça des gardes autour du sépulcre, et que ces gardes ne dormirent pas puisque cette période de notre histoire est celle du despotisme militaire ; mais qu'un jour, en présence des gardes étonnés, la pierre du tombeau se leva, le mort ressuscita, et sortit du sépulcre revêtu de ses armures. Il avait entendu résonner le clairon des batailles, et il allait combattre !

Mais pour qui donc, grand Dieu ? — Ah ! Messieurs, les

siècles futurs refuseront de le croire : il allait combattre pour cette Angleterre qui le persécutait, mais à laquelle il avait juré fidélité.

Esclave de son serment, fidèle à l'honneur jusqu'à la mort, il a combattu deux fois pour l'Angleterre contre le peuple jeune et prospère qui lui présentait le drapeau étoilé, et qui lui promettait la liberté et l'indépendance !

Messieurs, les Anglais qui peuvent oublier ces deux dates — 1775 et 1812 — sont des ingrats qui, par bonheur, sont rares.

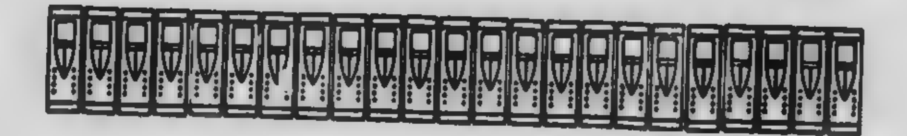
Un quart de siècle passa ; et les représentants d'Albion, se défiant de la loyauté du ressuscité, songèrent à lui tisser de nouveaux liens. Un jour, ils l'attachèrent au lion britannique avec une chaîne que l'on appela l'*Union des deux Canadas* — en se disant tout bas : « quand le lion aura faim, il mangera son compagnon de chaîne » !

Mais le lion britannique n'eut pas les insticts de fauve qu'on lui supposait ; et, après quelques années, il fraternisa avec sa victime.

Eh ! bien, Mesdames et Messieurs, je soutiens que cette fraternité doit continuer, dans l'intérêt des Anglais comme dans le nôtre. Car si ceux qui excitent aujourd'hui le lion britannique réussissaient à prévaloir, et si le noble animal allongeait les griffes, voici ce qui arriverait : la victime pousserait des cris, et, en entendant ces cris, l'aigle Américain fondrait sur le Canada et le lion britannique serait mangé !

Ce serait, à mon avis, un grand malheur ; et nous devons nous conduire de telle façon que si jamais ce malheur arrive ce soit la faute des Anglais et non la nôtre (1).

(1) Quand ce discours fut prononcé l'agitation soulevée par la question des Écoles au Manitoba était très vive. C'est ce qui en explique le ton, et les allusions à peine voilées.



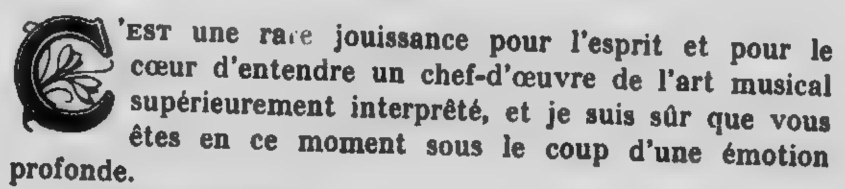
LES JÉSUITES

DISCOURS DE CIRCONSTANCE (1)

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

I

MESDAMES, MESSIEURS,



C'EST une rare jouissance pour l'esprit et pour le cœur d'entendre un chef-d'œuvre de l'art musical supérieurement interprêté, et je suis sûr que vous êtes en ce moment sous le coup d'une émotion profonde.

Le génie artistique ne s'élève pas souvent à de pareilles hauteurs.

Aussi nous semble-t-il — quand nous écoutons religieusement cette composition sublime — que nous sommes emportés par les ondes sonores comme par des ailes merveilleuses jusque dans ce monde idéal qui est le portique du ciel, et que de ces hauteurs nous voyons repasser sous nos yeux le grand drame dont l'artiste a si puissamment évoqué le souvenir.

Il semble que nous assistons aux bouleversements de la nature qui en sont l'accompagnement, et que les bruits mêlés

(1) Pour venir en aide à la Compagnie de Jésus dans l'érection de « *Manrèse* », et de la jolie église de « *Notre-Dame-du-chemin* », les citoyens de Québec avaient organisé une grande soirée musicale et littéraire à l'Académie de musique. On y exécuta avec une grande perfection le *Stabat Mater* de Rossini, et M. le juge Routhier y porta la parole.

de la terre, de l'enfer et des cieux arrivent à nos oreilles. Au milieu des imprécations de la foule et des outrages des bourreaux, nous croyons entendre les cris de douleur de Jean, les sanglots étouffés de Madeleine, et les soupirs navrants de Marie, debout au pied de la croix.

C'est grand et lugubre, empoignant et majestueux, plein d'angoisse et d'élévation, de douleur et de puissance. C'est l'art atteignant une perfection telle que nous sommes tentés de dire : c'est digne du sujet traité.

Mais gardons-nous-en bien ; ce serait un blasphème.

Non, mesdames et messieurs, ni le génie humain, avec toute sa puissance, ni les Sciences, ni les Lettres, ni les Arts, avec tous leurs progrès, ne pourront jamais nous représenter dignement la merveilleuse tragédie du Calvaire.

C'est au-dessus des forces humaines, parce que c'est la tragédie d'un Dieu.

Mais autour du héros divin, l'humanité s'agite ; et ce sera la gloire éternelle de votre sexe, mesdames, d'y avoir été bien mieux représenté que le nôtre, et d'y avoir joué un rôle vraiment touchant.

Tous les apôtres, excepté Jean, ont abandonné Jésus ; mais les femmes qui n'ont pas peur de souffrir comme les hommes, l'ont suivi jusqu'à la mort. Il fallait bien qu'elles fussent au Calvaire, puisqu'elles ont leur place marquée dans tous les drames de la douleur et de l'amour.

Oui, mesdames, votre sexe tout entier était représenté là dans ses types les plus variés et les plus caractéristiques, depuis la pécheresse jusqu'à la femme bénie entre toutes, à la fois vierge et mère ; idéal tellement parfait qu'elle semble avoir reçu de son Fils une parcelle de divinité en échange de l'humanité qu'elle lui a donnée !

Elle était là cette Marie-Madeleine à laquelle il fut beaucoup pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé. Type de ces femmes qui ont perdu l'honneur, mais qui l'ont retrouvé dans la foi, et qui, recouvrant leur pureté première, remontent

l'échelle de l'amour, qu'elles avaient descendue jusqu'au dernier échelon.

Elles étaient là, Marie-Cléophas et Salomé, ces deux types de la femme de foyer, dont l'Évangile fait déjà la glorification en disant que la première était la mère des apôtres Jacques le Mineur et Simon, et que Jacques le Majeur et Jean étaient les fils de la seconde. Ce ne sont pas des femmes ordinaires celles qui enfantent de pareils hommes.

Elle était là, enfin, la femme incomparable, le parfait idéal, le miracle vivant, l'immortel modèle des vierges, des épouses et des mères.

Elle était là celle qu'on a appelée la seconde Ève, par contraste avec la première, dont elle fut l'antithèse, et parce qu'elle a été vraiment la mère d'un nouveau genre humain.

Elle était plongée dans une douleur inexprimable et incommensurable ; et cependant, elle se tenait debout !

Comment donc n'était-elle pas écrasée, anéantie au pied de la croix ?

Ah ! c'est que son amour était plus fort encore que sa douleur. Elle se tenait debout, afin d'être plus près de la victime suspendue dans l'air ! Debout, afin de pouvoir jusqu'à la fin murmurer à son oreille les dernières paroles d'amour que l'Homme-Dieu ait entendues sur la terre !

Debout, comme un sacrificateur, afin d'offrir son fils bien-aimé à Dieu le Père, pour le salut du genre humain.

Quis est homo qui non fleret, quel est l'homme qui peut rester insensible à la vue d'un pareil spectacle ?

II

Mesdames et messieurs, je voudrais pouvoir offrir maintenant à vos regards un spectacle moins affligeant. Mais les circonstances particulières qui nous réunissent ce soir, et le but de cette réunion qui est d'aider les Jésuites dans leur fondation de Manrèse, me suggèrent et m'imposent en quel-

que sorte l'évocation d'un autre drame sanglant tiré de notre histoire.

Le sacrifice du sang se retrouve partout, hélas ! et tous les pays du monde ont leur calvaire !

C'est en 1649, sur les bords d'un grand lac, au sein des forêts du nouveau monde, que vous allez revoir la scène du Golgotha.

Au milieu d'une foule de monstres à face humaine qui poussent des hurlements de rage et des imprécations, deux gibets sont dressés ; et deux apôtres du Christ y sont attachés, sanglants, défigurés, couverts de plaies hideuses, agonisant dans des tortures indescriptibles !

Le monde les nomme Jean de Brebeuf et Gabriel Lallemant. Mais leur vrai nom dérive de celui de Jésus, car ils sont Jésuites.

Or c'est un nom difficile à porter que celui du Christ. Sans doute, il ne manque pas de gens qui accompagnent Jésus jusqu'à la fraction du pain ; mais il en est peu qui le suivent jusqu'au Calvaire !

Et cependant, en voici deux qui l'ont suivi jusque-là. Que dis-je ? C'est là surtout, sur ces hauteurs sublimes qu'ils brûlaient du désir de l'accompagner. Le Calvaire, pour les privilégiés de l'apostolat, c'est la montagne sacrée dont la cime est le seuil des portes éternelles ! Et cette montagne de la perfection complète, ils venaient de la gravir !

Quand les Jésuites sont dignes du nom qu'ils portent, la réponse qu'ils font à ceux qui les interrogent est la contrepartie du reniement de Pierre.

N'êtes-vous pas de la compagnie de Jésus ? demandaient à Pierre les domestiques de la maison du Grand-Prêtre. Et Pierre, ayant honte de son maître et peur de la souffrance, répondait :

— Non, je ne suis pas de sa compagnie, je ne le connais pas.

Aux païens, aux sectaires aux impies, à l'univers entier, les Jésuites interrogés répondent :

» — Nous sommes de la compagnie de Jésus. Non seulement, nous connaissons cet homme ; mais nous ne connaissons que lui, et c'est pour le faire connaître que nous parcourons le monde ».

Et voilà pourquoi Jean de Brebeuf et Gabriel Lallemant vont mourir comme leur maître.

Comme lui, ils ont le côté ouvert ; mais leurs cœurs n'ont pas été seulement transpercés comme le sien ; leurs bourreaux les ont arrachés et mangés.

Ah ! mesdames, à ce nouveau Calvaire, perdu dans une solitude lointaine, sur les confins du monde, aucun accès n'était possible pour votre sexe, et il n'y fut pas représenté.

Mais il ne faut pas un grand effort d'imagination pour apercevoir, des yeux de l'esprit, au pied de ces gibets, trois mères qui pleurent, comme les saintes femmes du Calvaire.

L'une se tient debout parce qu'elle a les promesses de l'immortalité : c'est l'Église ! L'autre pousse un cri de douleur, mais frémit en même temps d'indignation : c'est la Nouvelle-France ! La troisième pleure en silence, résignée à l'épreuve, mais remerciant Dieu d'avoir accepté son sang en holocauste ; c'est la Compagnie de Jésus !

III

Mais pourquoi donc, demanderez-vous peut-être, faut-il que ces hommes-là meurent ?

Mesdames et messieurs, élevez-vous un peu au-dessus de la nature, et vous allez comprendre la raison de ces douloureux sacrifices.

Pour l'individu, qu'est-ce que le martyre ? Ce n'est qu'un moment d'arrêt dans le développement de son être, ou plutôt, c'est un renouvellement glorieux de la nature humaine.

La dissolution de son corps n'est qu'une transition de la forme temporaire à la forme définitive.

Mais pour la société c'est bien plus encore : c'est l'expia-

tion des fautes, la purification du corps social, la rançon de la liberté, la semence nécessaire de son immortalité !

Il fallait ce baptême de sang pour laver le sol de la Nouvelle-France de la tache d'idolâtrie qui l'avait souillé pendant des siècles ; et les restes sanglants qu'on allait enfouir dans la terre bien-aimée de la patrie, c'étaient des germes de vie !

Jésus-Christ lui-même l'a dit : « Le grain ne porte point d'épi, s'il ne meurt en terre ».

Toute récolte est soumise à cette loi générale, dans l'ordre surnaturel comme dans celui de la nature : c'est par la mort que toute génération commence ; c'est de la mort que naît la vie.

Ignace de Loyola l'avait compris ; et c'est pourquoi il demandait souvent à Dieu que sa Compagnie fût persécutée, afin de lui assurer cette vie surnaturelle qui naît de la souffrance.

Certes, sa prière, a été largement exaucée.

Car, à toutes les époques et dans tous les pays, la Société de Jésus a été persécutée, par les gouvernements, par les tribunaux, par la presse, par le théâtre, par la littérature et par l'art sous toutes leurs formes, quelquefois même par une partie du clergé !

Devons-nous en être étonnés, nous surtout, gens du monde ?

Non certes. Car, nous pouvons bien l'avouer, nous les trouvons souvent incommodes, les Jésuites. Et nous avons joliment raison à notre point de vue ; car, il n'y a pas à dire, ils sont gênants.

Ils nous gênent, comme la police gêne les malfaiteurs.

C'est qu'ils sont en effet une police, ou plutôt une milice — la milice qui garde la morale publique. C'est pourquoi leur chef s'appelle général.

Dans la grande armée, commandée par ce Jésus dont ils portent le nom, ils sont la garde royale. Mais ce sont des soldats d'un genre nouveau : ils ne versent pas d'autre sang

que le leur ! Ils ne tuent personne, ils se laissent tuer ; et cependant, ils finissent toujours par triompher de leurs ennemis.

Laissez-moi vous dire quelques mots de celui qui eut l'idée d'enrôler et de discipliner cette vaillante milice.

IV

Ignace de Loyola, issu d'une des plus nobles familles de l'Espagne, était d'abord entré dans la carrière militaire ; et il fit sa première éducation à Tolède, où se fabriquaient, comme vous savez, les meilleures épées de l'Europe.

A cette époque, c'était la carrière que toute la noblesse embrassait et qui la menait à la gloire.

Mais ce n'était pas dans cette armée-là que Dieu le voulait. Or, quand Dieu veut une chose, il la veut fortement, et il a quelquefois recours à des moyens violents, quand ce sont des violents qu'il veut ramener dans le droit chemin.

Vous savez tous comment il a jeté Saul à bas de son cheval, sur la route de Damas ? Voici comment il a arrêté Ignace de Loyola sur le chemin de la gloire militaire :

Un jour, le vice-roi de Navarre, qui était son parent, l'avait chargé de défendre Pampelune, assiégée par une armée française. Le gouverneur de la ville ne voulait pas résister. Mais Ignace — entêté dès avant d'être Jésuite — se renferma dans la citadelle avec la garnison, et refusa de se rendre aux Français.

Il luttait vaillamment sur un bastion, lorsqu'il fut soudainement renversé par un boulet. Le projectile, en ricochant, lui avait fracassé l'os de la jambe droite, et un éclat de pierre l'avait blessé à la jambe gauche.

Il semble que ce divin procédé était assez éloquent pour convaincre l'ambitieux officier que c'était dans une autre milice que Dieu le voulait, puisqu'il le rendait impropre au métier des armes ! Mais il ne comprit pas, et il se livra aux médecins, convaincu que leur science — aussi infaillible alors

qu'aujourd'hui — allait guérir ses jambes et le rendre propre à la carrière militaire.

Chose qui vous étonnera peut-être, la science médicale échoua complètement. Elle ne put ni le guérir, ni le tuer. Elle le conduisit jusqu'à la porte du tombeau ; mais fort heureusement, cette fois, elle fut incapable de l'ouvrir, cette porte.

Convaincu dorénavant de l'impuissance de la science, Ignace eut recours à l'intercession de saint Pierre, et il fut miraculeusement guéri par le prince des apôtres.

Mais pour qu'il ne fût pas tenté de reprendre la carrière des armes, saint Pierre lui avait laissé une infirmité. Un os de la jambe droite s'était mis en travers de son ambition. Il en résultait une difformité, qui l'empêchait de chausser la botte militaire et qui, suivant un vieil historien de son temps, lui serait *trop incommode à la guerre et trop messéant devant les dames.*

Eh ! bien l'opiniâtre futur Jésuite ne comprit pas encore ; et il demanda que les chirurgiens le remissent sur leurs chevalets de torture pour corriger cette difformité.

Ils n'y réussirent pas. Mais ces nouvelles opérations et les soins qu'elles exigèrent le conduisirent à une longue réclusion dans le château de sa famille ; et pour passer le temps, il voulut lire des livres de chevalerie.

Heureusement, on n'en trouva pas, et on lui donna la *Vie des Saints.*

Au fond, les Saints sont aussi des chevaliers, et des meilleurs. Il ne fut pas longtemps sans y réfléchir, et il comprit enfin qu'il trouverait dans la sainteté la vraie chevalerie et la vraie grandeur.

Ce fut la fin de ses rêves de gloire militaire et de ses ambitions mondaines. Il ne rêva plus que guerre sainte, et ce fut une milice sacrée qu'il organisa.

Ignace de Loyola et ses fils ne seront pas guerriers de l'épée, mais de la parole, et ce sont les combats de la vérité et de la charité qu'ils soutiendront.

Il y a de par le monde des millions d'âmes qui n'ont jamais connu le vrai Dieu, et d'autres qui s'en éloignent après l'avoir connu. Il y a sur toutes les plages des multitudes d'enfants qui croupissent dans l'ignorance.

A tous ces déshérités du ciel, les fils de Loyola iront porter la science et le salut.

L'école, la chaire et le confessionnal seront leurs champs de batailles.

Ils donneront aux peuples de grands écrivains, de merveilleux orateurs, des professeurs éminents, des philosophes et des théologiens illustres ; et vers les contrées lointaines où règne l'idolâtrie, ils enverront des apôtres.

Ils se nommeront Suarez, Canisius, François de Borgia, Bourdaloue, Bellarmin, François Xavier, Stanislas de Kostka, Louis de Gonzague, Jean de Britto, Laynez, etc.

Ah ! mesdames et messieurs, il faudrait avoir, non les ailes de l'aigle, mais celles des anges, pour les suivre dans leurs courses apostoliques, au sein des grandes villes et des solitudes, par delà les déserts et les mers, aux bords du Gange et de l'Indus, chez les Noirs de l'Afrique et parmi les Peaux-Rouges du nouveau monde !

Arrêtons-nous aux bords du Saint-Laurent, et réjouissons-nous de « moissonner aujourd'hui dans l'allégresse ce qu'ils ont semé pour nous dans les pleurs ».

Car, ici comme ailleurs, vous le savez, la persécution les atteignit un jour ; et il n'y a guère plus d'un siècle, les hommes à courte vue disaient : « C'est bien fini, cette fois ; les Jésuites sont morts » !

Chassés, dépouillés, supprimés, ils ressemblaient, en effet, à des ombres errantes venues du pays des morts ; si bien qu'un impie célèbre, parlant de leur général, s'exprimait ainsi : « C'est un despote assis sur des cadavres » !

Singuliers cadavres, en vérité, que ceux qu'on ne peut pas achever de tuer, et qui une fois morts ressuscitent !

Car enfin, ils sont bien vivants, puisqu'on leur reproche précisément de l'être trop !

Quel est donc le secret de leur vitalité ?

C'est qu'ils sont toujours en communion d'idées et de sentiments avec cette institution immortelle qu'on appele l'Église. C'est qu'ils entretiennent fidèlement en eux le feu sacré de la charité, qui est l'élément vital par excellence des institutions catholiques.

V

On lit au livre des Machabées une histoire merveilleuse et bien étrange.

Après les grands événements du Sinaï, les Hébreux avaient reçu l'ordre d'entretenir toujours le feu sacré devant la face de Jéhovah.

Mais, un jour, vaincus et réduits en esclavage, ils durent s'acheminer vers l'exil.

Avant de partir, ils enfouirent le feu sacré dans une vallée, au fond d'un puits profond et desséché.

La captivité de Babylone dura longtemps, et deux générations y moururent.

Or, quand les petits-fils des exilés, libres enfin, revinrent dans leur bien-aimée Terre Promise, ils ne retrouvèrent plus au fond de leur citerne qu'une eau boueuse qui avait étouffé le feu sacré.

On vit alors un grand et merveilleux spectacle. Le Grand Prêtre prit cette boue, où le feu sacré avait été noyé, et il l'éleva vers le ciel, pendant que le peuple agenouillé priait.

Tout à coup, sous un rayon de soleil qui déchira la nue, la boue s'enflamma, et le feu sacré brilla de nouveau.

Depuis dix-neuf siècles, ce n'est plus le peuple d'Israël, mais l'Église, qui a la mission d'entretenir le feu sacré devant la face de Jéhovah, et bien des fois le prodige raconté au livre des Machabées, s'est renouvelé.

Bien des fois, les successeurs du Christ et des apôtres,

évêques, prêtres, religieux, ont été proscrits du coin de terre qu'ils avaient comblé de leurs bienfaits et agrandi de leurs œuvres.

Bien des fois, leur exil sur la terre étrangère a duré longtemps, et quand ils revenaient au pays de leurs pères, ils y trouvaient le feu sacré à demi éteint sous la boue de l'impiété et de l'immoralité.

Mais la flamme de la charité embrasait toujours leurs âmes, et le rayonnement de cette flamme, se communiquant à la boue, y ranimait peu à peu le feu sacré.

C'est que les âmes vraiment apostoliques ressemblent à ces lentilles de verre qui font converger les rayons du soleil vers un centre avec une intensité telle qu'elle arrache, pour ainsi dire, au grand astre une étincelle du feu qui le consume, et brûlent les matières inflammables qui sont leur objectif.

De même, en traversant ces âmes, l'amour de Dieu se concentre, et devient un feu si ardent qu'il embrase celles qui les entourent, et fait tomber en poussière la fange qui les enveloppait.

Messieurs, quand notre pays rouvrit ses portes aux fils de Loyola, ils n'y trouvèrent pas le feu éteint ; car notre clergé national l'y avait soigneusement entretenu. Mais des œuvres particulières qu'ils avaient fondées, il ne restait plus que des ruines.

L'arbre planté par eux au centre de la vieille cité de Champlain, à l'ombre de la vénérable cathédrale des évêques de Québec, avait été renversé par la tempête. Que dis-je ? Le tronc en avait été coupé, et la souche même en avait été arrachée.

Mais quelque racine vivace était sans doute restée dans le sous-sol. Elle avait échappé à la hache des démolisseurs, et elle se mit à croître lentement sous terre, traversant la ville, franchissant les remparts, cherchant la terre sacrée du champ de bataille que les héros français avaient arrosée de leur sang.

Et quand, après des années, le sang des martyrs eut rejoint le sang des héros, une sève nouvelle pénétra les fibres toujours vivaces de la vieille racine, et sous l'impulsion de cette force elle sortit de terre, et forma ce bel arbre à l'ombre duquel iront se reposer les âmes fatiguées, et qu'en souvenir de leur fondateur, les fils de Loyola ont appelé Manrèse.

Saluons ici, mesdames et messieurs, le jardinier modeste qui a si bien soigné cette belle plante nouvelle, et dont le nom seul, Désy, est tout un éloge.

Saluons également ce laïque généreux qui est resté célibataire parce qu'il devait épouser la charité, et qui sait ouvrir à la fois ses oreilles et sa bourse à l'appel des bonnes œuvres (1).

Messieurs, je ne sais si je me fais illusion; mais il me semble que depuis quelques années, nous nous ressouvenons mieux de nos pères, et que nous sommes résolus à perpétuer ce souvenir dans le bronze et dans la pierre.

C'est un mouvement patriotique qui ne fera que grandir, je l'espère.

Champlain aura bientôt son monument qui promet d'être digne de l'œuvre qu'il a fondée (2).

Jacques Cartier a son mémorial en fer et en pierre. Frontenac a sa statue de bronze et son château.

Laval a son temple, la nouvelle chapelle du Séminaire, que je voudrais voir finir par quelque riche citoyen de Québec, et dans laquelle je voudrais voir ériger, en l'honneur du grand évêque, un tombeau de marbre et d'or.

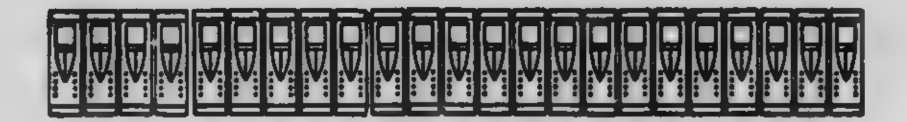
Or, il est juste que les fils de Loyola aient aussi leur monument dans ce berceau de la colonie qu'ils ont fécondée de leurs sueurs et de leur sang.

Naguère encore, les étrangers qui visitaient notre ville, nous demandaient souvent : Que sont donc devenus le collège des Jésuites et leur chapelle ? Et leur montrant quelques

(1) M. le chevalier G. Baillargé, maintenant décédé.
(2) Ce monument a été érigé depuis.

pierres éparpillées sur le sol, nous répondions tristement : Voilà tout ce qui reste de cette fondation des premiers âges de la Nouvelle-France.

Dorénavant nous pourrons leur montrer Manrèse, et nous considérerons comme un devoir de reconnaissance et de patriotisme d'embellir ce temple, et d'y faire revivre le souvenir de nos premiers martyrs, les Jogues, les de Brebeuf et les Lallemant.

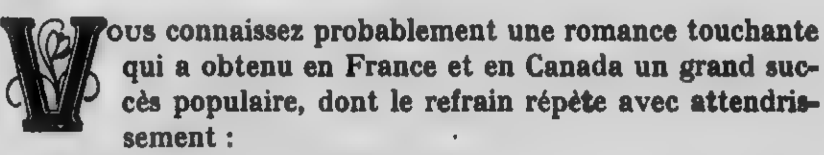


DIEU DANS L'ENSEIGNEMENT

DISCOURS PRONONCÉ, AU COLLÈGE DE SAINT-BONIFACE, MANITOBA, DANS L'ÉTÉ DE 1896

I

Mesdames, Messieurs,



Vous connaissez probablement une romance touchante qui a obtenu en France et en Canada un grand succès populaire, dont le refrain répète avec attendrissement :

« C'est un oiseau qui vient de France ».

Comme poésie, cette romance n'a rien de remarquable ; mais elle exprime d'une façon pathétique le sentiment patriotique d'une famille exilée de France, qui chérit le souvenir de la patrie absente, et qui croit la revoir même dans les hirondelles voyageuses qui viennent du pays natal.

Mesdames et Messieurs, c'est à ce même sentiment que vous avez obéi, je présume, en venant m'entendre ce soir, et vous reconnaissez en moi une voix qui vient de votre pays natal, nommé jadis : la Nouvelle-France.

C'est mon meilleur titre à l'accueil chaleureux que vous venez de me faire, et votre sentiment a d'ailleurs en moi son écho. Pendant que vous pensez : c'est un frère que nous allons entendre, je me dis : c'est à des frères éloignés du foyer paternel que je vais parler.

Elle est douce à mon cœur la mutuelle sympathie que ce

double sentiment établit entre nous. Et je m'estime heureux d'avoir cette occasion de vous exprimer l'attachement profond que votre pays d'origine garde pour vous.

Oui, Mesdames et Messieurs, s'il est vrai de dire que vous conservez précieusement au fond de vos cœurs le souvenir de la terre natale, rappelez-vous que la Province de Québec a pour devise « *Je me souviens* ».

Et de qui donc se souvient-elle ? Sans doute, elle se souvient de la France, sa mère, qui lui a donné le jour à l'époque la plus glorieuse de son histoire. Elle se souvient de l'église catholique qui l'a protégée et défendue dans les jours sombres de l'adversité, et de l'éclipse nationale. Elle se souvient de ses enfants que les revers de fortune et les accidents de la vie ont entraînés dans la Fédération Américaine, et qu'elle voudrait bien repatrier. Mais elle se souvient surtout de vous qui n'avez pas voulu sortir de ce beau Canada qui nous est si cher à tous, et qui travaillez généreusement à perpétuer au centre de notre immense territoire la race, la langue et les croyances religieuses de nos ancêtres.

N'en doutez pas, Mesdames et Messieurs, la province de Québec vous aime. Elle vous veut grands et prospères, et c'est avec ardeur et dévoûment qu'elle prend sa part de vos joies et de vos douleurs.

Elle est heureuse quand le télégraphe lui annonce que vos récoltes sont abondantes et que les blés encombrent vos greniers. Elle souffre quand vous poussez vers elle des gémissements et des plaintes.

II

Mesdames et Messieurs, toute vie nationale a ses mauvais jours comme toute vie individuelle. Les races ont leurs temps d'épreuves comme les familles, et comme l'Église, dont elles sont pour la plupart les filles. Bien souvent, les commencements de leur existence s'écoulent dans les catacombes, parce qu'on leur refuse leur place au soleil. Elles en

souffrent d'autant plus que les races ont besoin de lumière, comme les plantes, pour se développer et grandir. C'est une des lois les plus admirables de la nature que la lumière est la grande génératrice des êtres ; et c'est pourquoi la première parole de Dieu au premier jour de la Création, a été : « *Que la lumière soit* ».

Tous les éléments qui devaient composer l'univers étaient alors créés. Dieu les avait tirés du néant par un simple acte de sa volonté. Mais ils existaient à l'état de chaos, mêlés et confondus dans l'immensité d'une nébuleuse inerte et sans vie. Des milliards de germes y sommeillaient dans l'ombre attendant qu'un rayon divin les fécondât.

Tout à coup, le Créateur fit entendre au milieu des espaces infinis cette mystérieuse parole : « *Que la lumière soit* ». Et ce fluide merveilleux, dont la nature est encore un mystère pour la science, s'enflamma soudainement ; et sur la masse illimitée de la matière en travail l'on vit germer la fleur de Vie. La lumière se révéla comme une chaleur et comme une force, et sous son action toute-puissante, s'organisèrent dans l'ordre et l'harmonie, au milieu de l'espace émerveillé, des milliards de mondes qui marchaient et vivaient.

Mais qu'ai-je besoin de vous démontrer la puissance de la lumière à vous, habitants du Manitoba et travailleurs du sol ? Vous savez cela mieux que moi, vous qui observez jour par jour le progrès de vos récoltes ; vous qui pourriez me dire peut-être combien il entre de rayons de soleil dans la formation d'un grain de blé.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, la lumière est encore plus nécessaire à l'homme qu'à la plante ; et comme il est à la fois esprit et matière, il lui faut une double lumière : lumière matérielle pour son corps, et lumière spirituelle pour son esprit. Cette lumière spirituelle, il la trouve dans l'instruction. C'est pourquoi vous dites d'un homme très instruit qu'il est très éclairé.

Si donc on veut qu'une race soit éclairée, et grandisse

à la lumière, il faut qu'elle ait sa place au soleil de la science ; je dis sa place, c'est-à-dire pas une place quelconque, mais celle qui convient à sa nature, à son caractère, à son langage, à ses croyances.

III

Mais la lumière suffit-elle à la croissance des plantes ? — Non, il faut que vous preniez le soin de les arroser, ou que le ciel leur envoie ses pluies bienfaisantes. Eh ! bien, l'homme ne peut vivre non plus sans eau, et son âme a soif de vérité, non seulement de vérité naturelle, mais aussi de vérité surnaturelle. Elle a besoin de s'abreuver aux ondes sacrées de la religion ; et c'est pourquoi l'Église lui verse au cours de sa vie terrestre les eaux du Baptême et celles de la Pénitence.

L'eau, si nécessaire à l'alimentation du corps, est ainsi le symbole des besoins surnaturels de l'âme et elle représente tout spécialement l'éducation religieuse, complément nécessaire à l'instruction profane.

Quand le peuple d'Israël, en route pour la terre Promise, poursuivait son voyage de quarante années à travers les déserts d'Arabie, c'était un homme de Dieu, Moïse, qui devait lui procurer les eaux vives nécessaires à son alimentation ; et quand les ruisseaux et les lacs faisaient défaut, l'homme de Dieu frappait les rochers et en faisait jaillir des sources d'eau pure. Or, un soir, les Hébreux campèrent aux bords d'un lac dont les eaux transparentes les invitaient à étancher leur soif ; mais quand ils en goutèrent, ils découvrirent qu'elles étaient amères, et ils s'en plaignirent à Moïse.

L'homme de Dieu coupa alors une branche d'un certain arbre que la Bible ne nomme pas, mais qui était peut-être un rejeton de l'arbre de vie que Dieu avait planté au milieu de l'Éden. Il jeta cette branche dans les eaux du lac, et elles devinrent immédiatement douces et agréables à boire.

Mesdames et Messieurs, nous avons tous à traverser un désert qui nous sépare de la véritable terre Promise, et

c'est la mission spéciale des hommes de Dieu de veiller à ce que nos intelligences assoiffées du vrai savoir n'aillent pas se désaltérer à des sources impures.

Naguère encore, catholiques du Manitoba, vous étiez campés auprès d'une fontaine peu abondante mais limpide, où vos enfants pouvaient boire sans danger pour leur foi. Mais des compatriotes mal inspirés ont commis l'erreur de jeter dans cette fontaine des plantes amères.

Quel Moïse viendra maintenant corriger cette amertume et redonner à votre fontaine ses ondes douces et salutaires ? Je l'ignore, et je suis prêt à reconnaître que les Moïse sont rares dans le monde politique ; mais il ne faut pas désespérer. Ayons confiance et attendons le jour où justice sera faite, et où les ondes amères redeviendront douces (1).

IV

Élargissons maintenant la question, et demandons-nous s'il est bien nécessaire de faire une place à Dieu dans l'éducation de l'homme.

Vous le savez, Mesdames et Messieurs, il ne manque pas aujourd'hui de savants qui enseignent les doctrines matérialistes, et qui ont réussi à faire beaucoup d'adeptes. Ils ont chassé Dieu de l'enseignement officiel, et ils ont inauguré en France « l'école sans Dieu ».

Heureusement pour notre ancienne mère-patrie l'enseignement libre est resté religieux à côté de celui de l'État ; mais il n'a pu remédier complètement au mal que déplorent aujourd'hui tous les esprits sans préjugés.

L'école sans Dieu a produit une génération de névrosés, d'anarchistes, de dynamitards, et de décadents, qui est loin de faire honneur à la France.

Non seulement les catholiques en sont affligés ; mais les

(1) N. B. — Les espérances que j'avais alors n'ont été qu'en partie réalisées, et les catholiques de Winnipeg cherchent encore en vain dans l'arène politique l'homme ou le parti qui pourra leur rendre justice complète.

indifférents en matière de religion en sont sérieusement alarmés pour peu qu'ils aiment leur pays et la vérité.

C'est à ce point que chaque jour on entend un homme d'État, un philosophe, un écrivain s'écrier : Avouons-le, notre science tant vantée est en pleine faillite. Notre Société est bien malade et il va falloir revenir à la religion.

C'est ainsi que parlait tout récemment Monsieur Brunetière, dans la *Revue des deux Mondes.* C'est ainsi que Monsieur Jules Simon, qui a été si longtemps un ennemi du christianisme, a fini par confesser qu'il faut en revenir à Dieu.

C'est à ce point enfin qu'il s'est formé en France toute une école qu'on appelle les Pessimistes, et qui renferme les plus beaux talents et les plus brillants esprits.

Cette école ne croit pas. Elle ne peut plus croire ; mais elle s'en afflige et elle en souffre si cruellement qu'elle voit tout en noir, qu'elle a perdu l'espérance, et qu'elle demande avec larmes qu'on lui rende les croyances d'autrefois.

Il en résulte une véritable réaction spiritualiste et religieuse qui met en échec les progrès du matérialisme.

D'où viennent ces tendances nouvelles ? Elles viennent, Mesdames et Messieurs, de ces besoins surnaturels de l'âme que je vous signalais il y a un instant, et que les doctrines matérialistes ne peuvent pas satisfaire. Elles viennent de la conscience humaine qui finit toujours par surnager sur l'océan des utopies et des rêves.

Car l'homme a beau faire, il ne peut réussir à momifier son âme ; et il a beau s'approprier toutes les conquêtes de la science, il finit toujours par crier aux savants avec Alfred de Musset :

« Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air ».

C'est une chose remarquable que ni la poésie, ni l'art, n'ont jamais été matérialistes. Le matérialisme, en effet, coupe les ailes à l'imagination, et supprime violemment l'idéal.

Comment voulez-vous que l'on croie encore à l'idéal quand on est convaincu que l'homme n'est qu'un assemblage d'atomes que le hasard, ou certaine sélection naturelle a groupés et organisés, et qu'un autre hasard désorganisera et jettera dans le néant ? Pourquoi voulez-vous que l'homme lève les regards vers les cieux, s'il n'a rien qui le distingue des bêtes courbées vers la terre ?

Non seulement, le matérialisme dessèche le cœur, éteint l'imagination, ruine l'idéal ; mais il anéantit la vertu, et il détruit la morale.

Il fait de l'existence humaine une énigme impossible à résoudre, un rêve douloureux et sombre. Car si Dieu n'existe pas, qui donc vengera la justice si souvent outragée dans cette vie ?

Et toute cette Création dont nous ne pouvons trop admirer les merveilles, qui nous donnera la clef de ses mystères si l'on supprime Dieu ?

Ah ! si, au-delà de toutes les choses visibles et invisibles, au sommet de toutes les grandeurs mystérieuses que la Création nous révèle, au centre de tous les mondes en mouvement, vous placez la personne auguste d'un Dieu ; si, dans cet amoncellement illimité de matières en travail, vous mettez l'Esprit infini, c'est comme si vous allumiez un soleil au milieu de la nuit.

Mais si vous niez Dieu ou si vous l'ignorez, dans quel abîme insondable d'ombre vous plonzez l'humanité ! Quelle chute sans fin dans une nuit sans astres !

La Création n'est plus alors qu'un infini ténébreux qui n'a pas une lueur : et l'homme n'est qu'un atome obscur emporté vers le néant, dans un noir tourbillon.

Sa vie ne signifie plus rien. Elle n'a plus de raison d'être, et dans la fourmillère des organismes vivants la parole humaine est un cri qui n'a pas plus de sens que celui de l'aigle dans la nue, ou celui du hibou dans la nuit.

Moïse, Homère, Platon, Eschyle, Démosthène, Cicéron,

saint Thomas d'Aquin, Dante, Shakespeare, Pascal, Bossuet ne sont plus que des voix harmonieuses qui ont parlé pour ne rien dire, et dont les accents n'ont pas plus d'importance en vérité que les aboiements de l'animal sans raison.

Car toute parole humaine est alors vide de sens, et tout œil est aveugle, et toute oreille est fermée. Il n'y a plus de fous ni de sages, plus de bons ni de méchants, plus de vertus ni de vices.

Il n'y a ni bien ni mal. Caïn est aussi innocent qu'Abel.

Néron est égal à saint Pierre.

Judas semblable à Jésus.

Un positiviste, plus sincère et plus logique que les autres, l'a déclaré : « Les vertus et les crimes ne sont plus alors que des produits chimiques ». Et dans l'innombrable multitude des atomes que le tourbillon emporte à travers l'infini, l'homme n'est pas même un chiffre, un numéro.

La vie, la mort ; mots vides de sens. Les êtres, des formes sans nom, des apparences. Le droit, la justice, la vérité, la liberté : des mots, rien que des mots.

Le héros et le traître, le martyr et le bourreau, des monades qu'un hasard a fait rencontrer.

L'amour, rien. La conscience, une illusion. L'autre vie, un rêve d'enfant.

Mais comment donc pourrait-on expliquer cette vie, s'il n'y en avait pas une autre ?

Victor Hugo, qui fut un trop grand poète pour devenir matérialiste, a dit un jour : « le lieu qu'on a le plus besoin d'aimer sur terre et de sentir vivant, c'est le tombeau ».

Voulez-vous bien comprendre toute la vérité de cette parole ? Écoutez les accents de ceux qui vont accompagner jusqu'au cimetière un être qui leur est cher : Au revoir ! A bientôt ! Attends-moi, dans peu de jours j'irai te rejoindre.

Voilà les cris que pousse alors l'amour. Est-ce que ces sentiments de la nature sont des mensonges ? Est-ce à la mort, ou à la vie, que l'on parle ainsi ?

L'être aimé qu'on veut rejoindre, est-ce ce corps qui tombe en pourriture et qui ne sera bientôt plus qu'un peu de poussière ?

Non, certes, c'est à l'âme que ces salutations pleines d'espoir s'adressent, et bien loin de tomber sans écho dans la fosse où le mort est descendu, elles s'élèvent vers les demeures inconnues où l'âme s'est envolée.

Osez dire à l'amour en deuil qu'il a tort, et que sa foi n'est qu'une illusion.

Ah ! vous ne le direz pas, vous êtes croyants ; mais ceux qui ne veulent pas de Dieu, sont bien forcés d'en venir aux conséquences extrêmes que j'ai tirées de leur incrédulité ; et vous comprenez dès lors combien leurs doctrines sont désastreuses.

Vous comprenez dans quelles ruines et quelles ténèbres l'enseignement sans Dieu plongerait les peuples.

La conclusion qui s'impose c'est que l'enseignement religieux est indispensable dans l'intérêt de l'humanité toute entière.

V

Allons plus loin. — Considérons la question au point de vue individuel, et demandons-nous d'où peut venir à l'individu cet enseignement religieux nécessaire.

Dans le siècle où nous vivons plus qu'à aucune autre époque, l'homme fait de grands efforts pour se débarrasser de ce qu'il appelle « l'Au-delà ». Mais c'est en vain : il arrive toujours une époque dans son existence où l'étude de ce mystérieux inconnu devient pour lui un tourment.

Plus il en détourne sa pensée plus elle y revient ; et ce qu'il demande avant tout à la science moderne, c'est de lui démontrer qu'il n'y a pas d'autre vie.

Certes, la science moderne fait de son mieux pour arriver à cette démonstration ; mais pour peu qu'elle soit de bonne foi, elle est bien forcée d'avouer de temps en temps qu'elle n'en sait rien.

Et le tourment subsiste. Il grandit à mesure que les années s'accumulent et que le terme de la vie approche.

Que ses espérances soient comblées ou qu'elles soient déçues, qu'il se dégoûte de l'existence ou qu'il s'y cramponne, l'homme voit inévitablement approcher le jour fatal du dernier départ pour le dernier voyage.

Tout lui dit que ce monde est un lieu d'exil, et que cette vie n'est qu'un commencement.

Mais où donc est la Patrie, si la terre est un exil ? Et quel est ce voyage qui commence à la tombe, et dont le terme est enveloppé d'insondables mystères ?

C'est la grande question, non pas du jour mais de tous les jours et de tous les âges. C'est la question qui absorbe toutes les autres, qui intéresse tous les hommes et qui est pour eux tous le grand mystère, s'ils n'ont pas recours à l'enseignement religieux pour le résoudre.

Car ceux qui sortent de ce monde n'y reviennent jamais pour nous apprendre ce qu'il y a par delà le tombeau ; et l'esprit humain a beau se vanter de ses conquêtes ; il n'a jamais pu arracher son secret à la mort. Il y a là des ténèbres que ses yeux et ses instruments d'optique sont impuissants à pénétrer.

Quand vous allez à la gare du chemin de fer accompagner un ami qui part pour l'Europe, vous lui dites adieu sans grande émotion, tout en songeant qu'une immense distance vous séparera bientôt.

Car s'il disparaît à vos yeux, il n'en est pas moins vivant, et vous pouvez l'accompagner par la pensée, pendant les jours qui suivent. Vous pouvez même indiquer sur votre carte avec plus ou moins de précision l'endroit où il se trouve.

Mais au jour du grand départ pour « l'au-delà », il n'en est plus de même. Vous ne le reverrez jamais celui auquel auquel vous dites « adieu ». L'océan qu'il va franchir est totalement inconnu aux géographes. Jamais âme qui vive

n'a pu en dessiner la carte ; et des millions d'hommes qui l'ont traversé, aucun n'est jamais revenu nous raconter ses aventures.

« Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
» Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
» Quels flots de questions coulent avec nos larmes !
» Mais toujours à travers ses plaintes, ses remords,
» Ses prières, ses deuils, ses pleurs, et ses alarmes,
» L'homme attend vainement la réponse des morts ».

Interrogez les savants qui prétendent tout savoir, et demandez-leur ce que devient l'homme après sa mort. Tous les vrais savants, ceux qui ont le respect de la vérité et le souci de leur réputation, vous répondront : « Nous n'en savons rien ».

Ils l'ont pourtant bien étudiée cette nature humaine à laquelle ils appartiennent. Ils l'ont bien des fois disséqué, analysé, dissout ce corps matériel qui vivait hier, et qui est mort tout à coup.

Pendant qu'il vivait, ils en ont compté les pulsations et les souffles, les nerfs et les muscles, les cellules et les atomes ; et maintenant qu'il est mort, ils en ont défait pièce à pièce toute l'admirable mécanique, espérant toujours y découvrir le principe qui le faisait vivre, le verbe qui le faisait parler, l'esprit qui pensait en lui.

Vains efforts. La matière transformée, volatilisée, débris, atôme, gaz, est restée muette. Ni le scalpel, ni la cornue n'ont pu lui arracher son secret, et le livre de vie est resté scellé.

Sans doute, les savants pourront vous décrire le travail de décomposition du corps. Ils vous diront que les éléments qui le composent entrent en fermentation, se dissolvent et se volatilisent selon les lois chimiques. Ils vous diront que les gaz, les acides et les sels qui s'en dégagent rentrent dans le tourbillon vital, et vont former d'autres corps, bruts ou organisés.

Mais l'âme, que devient-elle ? Aucun d'eux ne pourra vous le dire.

Et pourquoi la science est-elle impuissante à résoudre ce grand problème ? Parce que la science humaine ne connaît que la nature, et que ce problème est en dehors et au-dessus de la nature.

N'y a-t-il donc absolument personne qui puisse nous apprendre les mystères de « l'au-delà » ? N'y a-t-il vraiment aucun Christophe Colomb qui ait traversé l'immensurable océan, qui sépare la terre du ciel, et qui en soit revenu pour nous apprendre la route ?

Oui, Mesdames et Messieurs, ce Colomb a existé. Il est un homme qui est descendu du ciel en terre, qui a vécu parmi les hommes, qui a traversé la nuit du tombeau, qui en est sorti vivant, et qui est remonté au ciel après nous avoir enseigné par quel chemin nous pouvons le suivre.

Mais cet homme était Dieu, et c'est de lui que nous est venue la science de « l'au-delà », qu'un Dieu seul pouvait enseigner à l'humanité.

Non seulement, il s'est fait personnellement le professeur du genre humain, mais il s'est choisi des successeurs, et il a fondé une chaire qui transmettra ses enseignements à la terre, pendant les siècles des siècles.

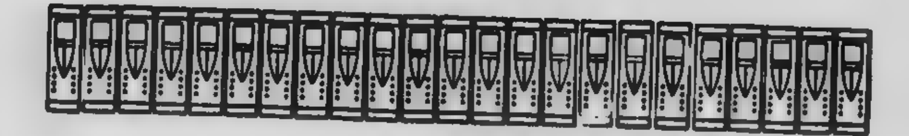
C'est là qu'il faut aller chercher cet enseignement religieux sans lequel l'homme ne peut rien connaître de ses immortelles destinées.

Toutes les autres chaires, si savantes et si brillantes que vous puissiez les supposer, ne peuvent suppléer à celle-là, et ne pourront jamais lui être comparées, ni en gloire, ni en durée.

Il y a, Mesdames et Messieurs, parmi les grands bois de la Chine un arbre gigantesque qu'on appelle « l'arbre de l'Empereur », et dont le principal caractère est de s'élever toujours au-dessus des hautes futaies qui l'entourent. Et quand il les domine, son feuillage prend la forme d'une couronne

pour affirmer son empire, et pour les abriter en même temps de son ombre.

L'enseignement de Jésus-Christ ressemble à cet arbre impérial. Vainement les autres chaires dressent à ses côtés leurs têtes orgueilleuses et s'efforcent de le jeter dans l'ombre, il poursuit sans cesse sa croissance merveilleuse et dominatrice; il s'élève, il s'illumine, il grandit avec les siècles, et toujours sa cime victorieuse transformée en couronne répand autour de lui son influence bienfaisante.



DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT CHAMPLAIN

I

M. le Président,

Mesdames, Messieurs,

C'est un cri d'admiration qui monte spontanément de mon cœur à mes lèvres, en présence du spectacle qui se déroule sous mes yeux.

Qu'elle est grande et qu'elle est belle cette manifestation patriotique et nationale !

C'est vraiment l'âme de tout un peuple que je sens frémir et vibrer dans cet auditoire exceptionnel qui m'entoure, et le difficile pour moi n'est pas de trouver dans mon cœur des sentiments qui soient en harmonie avec les circonstances, c'est de leur donner une expression qui puisse rendre toute la vivacité et toute la profondeur de l'émotion de tous.

Messieurs, s'il y a dans cette fin de siècle des spectacles affligeants pour les âmes d'élite, si les merveilles du progrès matériel nous dérobent trop souvent les glorieuses perspectives du monde idéal, il est d'autres spectacles qui nous consolent et nous relèvent ; et celui dont nous sommes aujourd'hui les témoins est bien de nature à réjouir notre fierté d'homme et notre orgueil patriotique.

Je regarde autour de moi, et mes yeux sont ravis du tableau pittoresque où se fondent dans un harmonieux con-

traste les hommes et les choses du présent et du passé, les beautés de la terre et les clartés du ciel.

J'écoute, et j'entends un concert de voix éloquentes parlant des langues différentes, mais partageant les mêmes émotions, exprimant les mêmes sentiments, et célébrant la même gloire.

Angleterre, France, Canada, est-ce bien vous qui venez aujourd'hui acclamer à l'envi la gloire d'un passé qui semblait oublié ?

Oui, messieurs, ce ne sont pas seulement des individus mais des nations qui se joignent à nous en ce jour, et qui mêlent leurs voix aux nôtres. L'Angleterre est ici représentée par son vice-roi, et ce sont les hommages d'un grand peuple qu'il est venu déposer aux pieds d'un de nos grands hommes.

La France est ici, tressaillant comme nous au souffle magnétique du patriotisme ; et, non seulement, son représentant officiel s'est fait l'écho des sentiments français dans le langage vivant et charmeur de sa race ; non seulement, ses artistes ont exprimé dans le marbre et le bronze l'admiration de leur patrie pour notre héros : mais les pierres elles-mêmes — les pierres de France — se sont mises en mouvement, elles ont traversé les mers, et elles chantent maintenant sur le rocher de Québec la gloire impérissable de Samuel de Champlain.

II

Ne nous étonnons pas, messieurs des proportions exceptionnelles de cette manifestation. Elle a un caractère quasi surnaturel que je vais vous montrer, et elle reproduit l'un des phénomènes les plus merveilleux de la vie des peuples.

Sans doute, nous sommes tous de ceux qui croient que l'homme ne meurt pas tout entier, et que la résurrection et l'immortalité sont promises à tous.

Mais il est des hommes d'élite auxquels l'humanité décerne une autre immortalité, même sur cette terre, et qu'elle ressuscite pour les combler d'honneurs.

Voilà l'étrange phénomène de la vie des nations auquel nous assistons, et que j'ai appelé quasi surnaturel.

C'est une résurrection, la résurrection de notre grand ancêtre, père de notre nationalité ! C'est sa victoire définitive sur la mort. C'est la glorification de son œuvre. C'est l'apothéose d'un homme personnifiant toute une race, et recevant de la patrie la couronne de l'immortalité !

Messieurs, la vie et la gloire humaines sont deux manifestations de Dieu sur la terre. Elles sont les deux grandes visiteuses qui en font sans cesse le tour, et dont les appels font sortir les uns du néant, et les autres de l'oubli. Mais les appels de la gloire s'adressent plutôt aux morts qu'aux vivants, et il y a souvent des siècles que ceux-là dorment oubliés au fond de leurs tombeaux, devenus introuvables, quand la gloire les réveille et leur communique une vie nouvelle qui n'aura plus de fin.

On s'étonne que l'on n'ait pu trouver ni le tombeau ni les cendres de Champlain. C'est que ce tombeau a dû voler en éclats aux appels de la gloire, et que le mort en est sorti glorieux.

Pendant plus de deux siècles, il a dormi dans cette terre qu'il a tant aimée ; mais ce long sommeil n'était pas le travail de la destruction et de l'anéantissement. C'était l'incubation de la gloire. C'était la germination de cette semence d'immortalité qui fait les morts si grands que les tombes ne peuvent plus les contenir, et qui les fait surgir tout rayonnants de l'ombre, dans des attitudes d'apothéose.

III

Et maintenant c'est lui qui nous apparaît ressuscité sur ce rocher, témoin de ses travaux et de ses épreuves à l'endroit même où il bâtit le premier fort Saint-Louis, symbole de la puissance française en Amérique, sur cette montagne où il a peiné vingt-cinq ans, où il a souffert, où il est mort, qui a été son Calvaire, et qui devient aujourd'hui son Thabor !

Ne le reconnaissez-vous pas dans l'attitude que l'artiste lui a donnée ? Regardez-le. Ce n'est pas l'homme qui se repose, c'est l'homme qui marche en avant ; il pose solidement son pied droit sur le rocher dont il prend possession et qui sera le siège de sa vice-royauté. Il ne regarde pas en bas, ni auprès de lui ; il regarde au loin, la tête perdue dans les étoiles, et comme jadis, il voit l'avenir quand la plupart des hommes qui l'entouraient ne voyaient que le présent. D'un geste à la fois large et modeste, il se découvre et salue. Mais à qui donc s'adresse ce salut ? Ce n'est pas à la vieille France tant aimée, car il lui a dit un éternel adieu. C'est à la terre dont il prend possession et qu'il regarde comme une terre Promise. C'est à la Nouvelle-France dont il aperçoit déjà les grandeurs et les beautés futures dans l'étendue de ses vastes horizons. C'est à la postérité, c'est à nous tous, messieurs, que ce noble salut s'adresse. Et si ce bronze prenait la parole en ce moment, il s'écrierait sans doute : O Québec ! ma fille, que je retrouve si grande et si belle, je te salue et je te remercie ; car c'est toi qui fais ma gloire ; c'est l'éclat de la fille qui rejaillit sur le père !

O postérité ! O mon peuple ! c'est à toi de me juger ; me voici devant ton tribunal et je me découvre en attendant ton jugement. Dis, si j'ai bien mérité de la patrie et si je suis digne des honneurs qu'on me décerne.

IV

Messieurs, la sentence que Champlain sollicite, elle est prononcée aujourd'hui dans les assises les plus solennelles que puisse tenir un peuple. Vous venez de l'entendre tomber des lèvres de ses juges les plus autorisés, et ce sera le verdict de tous que Champlain a été vraiment un grand homme.

L'attribut caractéristique de la grandeur est de créer, c'est-à-dire de tirer l'être du néant. Or, celui qui fonde est

un créateur. Mais sa grandeur dépend de la mission qu'il a remplie et des proportions de sa fondation.

L'œuvre de Champlain nous reporte à l'une des époques les plus glorieuses de l'histoire des races latines, et surtout de la France.

Le 17e siècle commençait. Henri IV le Grand régnait, et le Roi-Soleil allait bientôt paraître. Corneille était né, Bossuet, Pascal, Racine, Molière allaient bientôt faire entendre des paroles que le monde ne se lasserait pas d'applaudir, et qui feraient de la langue française le verbe du monde civilisé !

L'heure était venue pour la France d'obéir à la force d'expansion de son génie, et de porter en Amérique le flambeau de la civilisation, et, c'est Samuel de Champlain qu'elle appela définitivement à remplir cette mission.

C'était la plus grande que la Providence des nations pût confier à un homme. Il allait être l'ambassadeur des nations civilisées auprès de la sauvagerie, et le continuateur en Amérique des *gesta Dei per Francos*. Que dis-je, il allait être l'ambassadeur du ciel dans une terre payenne, pour lui faire connaître l'Évangile et la convertir au Christianisme. Les écrits de Champlain témoignent qu'il comprenait ainsi sa mission.

Mais ce n'est pas tout d'avoir une haute mission. L'Histoire est remplie de ces grandes vocations incomprises ou trahies.

Champlain ne fut pas de ces élus infidèles ; il accepta son rôle, et il en accomplit les obscurs et pénibles travaux. Il comprit que toute grande œuvre ne réussit que par le sacrifice, et il se sacrifia tout entier.

Ses légitimes aspirations d'avenir en France, son bonheur domestique, ses biens de famille, les affections, les joies, les douceurs du pays natal, il abandonna tout. Il donna sa vie ; il se donna lui-même avec le désintéressement d'un apôtre, avec la générosité et la patience d'un martyr.

Il voua à sa patrie d'adoption un véritable culte. Elle devint en quelque sorte son épouse, remplaçant celle qu'il avait dû quitter en France, et il lui garda jusqu'à la mort un attachement et une fidélité inébranlables.

C'est ainsi qu'il est vraiment devenu notre père, et que nous sommes bien sa postérité.

V

Champlain n'était pas un soldat de fortune, un aventurier, un rêveur. C'était un homme d'action.

Pas de discours à grand effet, pas de phrases ; mais des actes. Pas de ces actions d'éclat qui impriment une secousse à l'opinion publique, qui l'absorbent, et dont l'auteur se fait un piédestal pour briller aux yeux de tous. Non, mais des actes simples, obscurs, sur un théâtre ignoré. Des gestes sans attitude, sans pose, héroïques au fond, mais sans témoins, qui produiront de grandes choses, sans bruit.

Et quel était le mobile de ses actes ? Était-ce le désir de s'enrichir, et de faire un brillant avenir à sa famille ? Évidemment non, il n'y avait pas de mines d'or au confluent du St-Laurent et de la rivière St-Charles, et le premier sacrifice que sa mission lui imposait était celui de sa fortune et de son bonheur domestique.

Rêvait-il de renouveler ici les exploits et les conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, et de Pizarre au Pérou ? Non, il ne nourrissait pas de telles ambitions ; il ne recherchait ni la gloire des armes ni les satisfactions du pouvoir. Son rêve était plus modeste. Que dis-je, modeste ? Ah ! non, messieurs, il n'était pas modeste, si nous considérons la fin suprême de ses aspirations. Car ce qu'il rêvait de fonder sur les bords du Saint-Laurent, ce n'était rien de moins qu'une France nouvelle.

Faire une France, et lui donner les dimensions de l'Europe entière ! Y songez-vous, messieurs ? Quel rêve de géant ! Quelle entreprise de demi-dieu ! Faire en Amérique un

double de cette merveille qui était alors la nation reine de l'Europe ! Reproduire au bord de notre grand fleuve ce chef-d'œuvre que les races franque et celtique avaient pris des siècles à édifier !

Donner une fille à cette reine-mère, dans ce 17e siècle qui marquait l'apogée de sa gloire et de sa puissance ! N'était-ce pas une œuvre surhumaine ?

Oui, certes, et cependant si le rêve sublime du grand homme n'a pas été complètement réalisé, ce ne fut pas sa faute, mais celle de la France des deux derniers siècles qui ne comprit pas la grandeur de l'œuvre, qui ne devina pas l'avenir, et qui négligea de remplir, vis-à-vis de sa fille d'Amérique, les grands devoirs de sa glorieuse maternité. Mais la faute de la mère ne doit rejaillir ni sur le père ni sur la fille. Elle ne doit pas rabaisser l'œuvre de Champlain, ni obscurcir la gloire de sa conception grandiose. Telle qu'elle est d'ailleurs, son humble fille n'est pas, il me semble, sans grandeur ni beauté, et ce n'est pas dans un jour comme celui-ci qu'on osera dire qu'elle n'est pas digne d'admiration.

VI

Sans doute, tout le mérite n'en revient pas à Champlain. Mais il en a jeté les fondations avec la conscience et la détermination de bâtir pour l'avenir.

Un foyer, une église, une forteresse, sont les grains de sénevé qui produisent les patries, et ce fut lui qui les sema aux bords de notre grand fleuve.

Voilà le fondement de sa grandeur ; et elle a reçu son complément obligé dans les épreuves qui ont assailli sa vie — un homme n'étant pas vraiment grand sans avoir souffert.

Champlain a connu, en effet, tous les genres d'épreuves, — les contradictions dans ses projets — le dénûment et les privations — les dénigrements de l'envie, les amertumes de la défaite et de l'abandon — l'immense douleur de voir sa fondation pendant deux années au pouvoir de l'étranger —

et enfin la suprême affliction de mourir sans pouvoir compléter son œuvre et en assurer l'avenir.

Voilà surtout le glaive qui dut percer son cœur à ses derniers moments.

On était arrivé aux derniers jours de décembre 1635, les jours les plus courts de l'année. Sur le promontoire alors couvert de neige, le soleil se montrait à peine rasant l'horizon et ne jetant qu'une lueur pâle et fugitive aux fenêtres de la pauvre habitation où le fondateur de Québec agonisait. Hélas ! sur l'ombre grandissante des soirs d'hiver, l'ombre éternelle descendait lentement.

Champlain vit venir la mort, et ce fut le grand déchirement de son cœur de rompre tous les liens qui l'attachaient à la terre, et de dire adieu à la vie et à ceux qui lui étaient chers, à la vieille France qu'il ne reverrait plus, et surtout à sa chère Nouvelle-France dont les futures destinées lui causaient tant d'anxiété.

Mais il était un grand chrétien ; et le joyeux carillon des cloches de Noël annonçant la venue du Messie lui apporta de douces consolations. C'était le jour où le Ciel promet la paix aux hommes de bonne volonté, et toute sa vie n'avait-elle pas prouvé sa bonne volonté ? C'était le jour où son Dieu qu'il avait aimé et servi fidèlement, descendait sur terre : ne venait-il pas recevoir son œuvre comme un patron reçoit l'ouvrage de son ouvrier, et lui payer son salaire ?

Tels furent vraisemblablement les sentiments dans lesquels Champlain quitta la terre, le jour de Noël 1635.

Messieurs, parmi les astres qui brillent sur nos têtes, il en est peu qui soient sans taches et les astronomes n'en exemptent pas même le soleil.

Or, il en est de même au firmament de la gloire, et les grands hommes immaculés sont bien rares.

Mais Champlain est un de ces rarissimes diamants dont la pureté est entière. Dans sa vie privée comme dans sa vie publique il brille de toutes les vertus.

Il a écrit qu'il venait au Canada pour y faire fleurir le lis ; or il était lui-même un lis immaculé qu'on a vu fleurir sous tous les climats. C'est cette pureté du fondateur qui a mérité à son œuvre la vitalité au milieu de toutes les tempêtes qui l'ont assaillie, et qui nous la montrent encore pleine de force et de promesses.

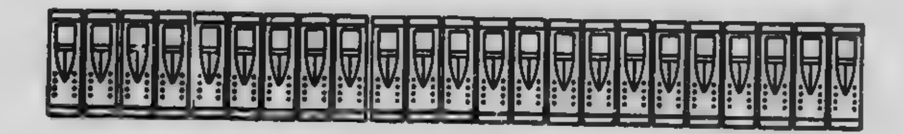
O Fondateur de Québec, sois fier de ton œuvre, et contemple ta ville avec admiration. Elle est la plus belle du continent américain ! Elle est la bien-aimée, la glorieuse, l'inoubliable ! Et lorsque, saluant l'étranger du haut de ton piédestal : tu lui crieras : Vive Québec ! la vieille cité te répondra : Vive Champlain !

Impassible désormais sous le manteau de bronze que l'art français a jeté sur tes épaules, affranchi des morsures du temps et de la mort, tu vivras aussi longtemps que cette terre, contemplant, dans les jours de soleil et les nuits étoilées, le merveilleux paysage que tu aimais tant jadis, et regardant circuler à tes pieds les nombreuses générations qui t'appelleront leur père.

Ici dans les grands jours de fête nationale, les foules viendront déployer leurs bannières, et pousser vers toi cette universelle acclamation : Gloire à Samuel de Champlain !

Quant à nous, Messieurs, restons fidèles à la mémoire des ancêtres, et attachons-nous toujours davantage à ce sol sacré qui a été le berceau de nos vertus primitives et de nos gloires, qui a été arrosé du sang de nos héros et de nos martyrs, et dans les plis duquel dorment tant d'illustres aïeux.

Rappelons-nous l'antique légende d'Antée qui, terrassé par Hercule, recouvrait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait le sol, et qu'Hercule ne put vaincre qu'en le tenant suspendu dans l'air. Ne nous laissons jamais détacher du sol de la patrie par le colosse Hercule qui nous avoisine et nous y puiserons, comme les grands chênes de nos forêts, un élixir de vie et d'immortalité.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE MONSIEUR L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN
LU DEVANT LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

UNE institution comme la nôtre, qui se renouvelle sans cesse, peut avoir l'illusion qu'elle est immortelle. Mais ce n'est qu'une illusion, et elle peut dire avec vérité comme chacun de nous : « *quotidie morior* » « je meurs tous les jours ».

Car tous les jours, ou tous les ans, pour parler plus exactement, notre société voit mourir quelqu'un de ses membres.

Les Académiciens de France, vous le savez, se décernent le titre d'immortels. Mais ce n'est qu'un vain mot, et ils savent très bien eux-mêmes que leurs œuvres seules peuvent leur assurer l'immortalité. Aussi l'immortalité académique prend-elle fin souvent du vivant de l'académicien, et quelquefois même n'a jamais existé.

Les membres de la Société Royale ne voudraient jamais s'affubler d'un titre que la postérité seule a droit de décerner. Mais s'il est parmi nous des prédestinés que la postérité honorera, ne pensez-vous pas qu'elle placera celui dont je viens de vous faire l'éloge, parmi les plus illustres et les meilleurs ?

C'est ma conviction profonde, et j'ai l'espoir qu'en vous rappelant la mémoire de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, j'aurai peu d'efforts à faire pour mériter votre attention.

Disons quelques mots de l'homme avant d'apprécier l'écrivain.

I

La vie de l'abbé Casgrain n'a été ni complexe, ni mouvementée. Elle s'est formée des événements ordinaires qui composent toute existence humaine, et je vais la résumer aussi brièvement que possible.

Il est né le 16 décembre, 1831, à la Rivière-Ouelle, dans le comté de Kamouraska.

Son père était l'honorable M. Charles-Eusèbe Casgrain, qui fut Commissaire des Travaux Publics pour le Bas-Canada, et qui mourut jeune encore, en 1848. C'était un citoyen irréprochable, un père de famille modèle, un homme public honnête et éclairé, un chrétien d'une grande vertu.

Sa mère se nommait Eliza-Anne Baby. Elle était la fille de l'honorable M. Jacques Duperron Baby, chef de l'une des plus anciennes familles du Canada, établie à Détroit, quand cette ville faisait partie de notre pays.

C'était une femme d'une intelligence très remarquable et d'une éducation supérieure. Elle a publié des « MÉMOIRES DE FAMILLE » qui contiennent une biographie de son mari. Rien n'est plus édifiant que ce petit volume, qu'on pourrait ranger parmi les œuvres de l'hagiographie contemporaine.

La paroisse natale de notre regretté collègue porte le nom de la petite rivière qui l'arrose, et aux bords de laquelle sont bâties l'église paroissiale et les rares maisons qui forment le village.

Sur la rive droite, à quelques pas d'un large pont qui la relie à la rive gauche, s'étend un long manoir faisant face à la rivière, et flanqué de jardins et de bouquets d'arbres.

C'est la maison paternelle où sont nés notre ami, et ses douzes frères et sœurs. Une suite de chambres en forme l'unique étage ; mais au-dessus s'ouvrent un grand nombre

de mansardes — ce qui permettait d'exercer une large hospitalité.

En face du manoir, un long quai borde la rivière, et sert à la fois d'abord pour les goëlettes et les petits bateaux à voiles, et de terrasse pour les promeneurs.

C'est un paysage charmant, calme, riant et poétique, mais sans horizons, sans pittoresque et sans grandeur.

Là se sont écoulés les années d'enfance de notre ami. Il y a goûté la vie de famille avec ses charmes reposés, sa douce gaîté et son heureuse insouciance du lendemain. Il y a grandi dans le bonheur que donne la vertu, dans les joies sereines qu'apporte la piété, entre un père et une mère qui étaient des saints.

Ce milieu et cette origine sont en harmonie avec la carrière qu'il a fournie, et avec l'uniforme élégance de son style, sans élans transcendants, et sans envolées vers les régions supérieures que fréquentent les aigles. La chaude atmosphère du foyer domestique explique en même temps son tempérament méridional.

Quand on causait avec lui, on le croyait volontiers du Midi, et même un peu de Tarascon.

Des fenêtres de sa chambre, l'enfant apercevait le dôme du collège de Sainte-Anne de la Pocatière, et c'est dans cette excellente institution qu'il fit ses études classiques. Il en fut l'un des plus brillants élèves.

Enclin par nature à se dévouer au bien de ses semblables, il se crut appelé d'abord à soigner les corps, et il étudia la médecine. Mais après deux années d'étude, il comprit que Dieu le destinait plutôt à prendre soin des âmes ; et le 5 octobre 1856, il était ordonné prêtre.

Dans les années qui suivirent, il fut successivement professeur au collège de Sainte-Anne, vicaire à Beauport, puis vicaire à la Basilique de Québec.

En 1872, une maladie des yeux qui alla toujours s'aggravant, et qui fut la grande épreuve de sa vie, le força d'abandonner

le ministère, et il consacra dorénavant tous ses loisirs aux travaux littéraires et historiques. Mais il n'avait pas attendu cette époque-là pour prendre sa place dans le monde des lettres.

Dès 1860, s'était produit à Québec, parmi la jeunesse des écoles, un mouvement littéraire bien prononcé.

Garneau, Chauveau, Crémazie et Taché, avaient auparavant ouvert la voie dans la conquête du domaine intellectuel. La semence jetée par eux dans le sol avait germé, et, sans les chercher ni les appeler, ils avaient formé des disciples.

Toute une pléïade de jeunes talents s'était élancée sur leurs traces, sous la double impulsion de l'amour des lettres et du patriotisme, sans autre ambition que de se faire un nom, et d'ajouter quelques rayons à la gloire nationale.

La carrière littéraire alors ne promettait absolument rien au point de vue pécuniaire ; et ceux qui y entraient devaient s'attendre à se coucher souvent sans souper. Mais qu'avait-on besoin de souper alors ? On vivait d'idéal, et cela nous paraissait une nourriture substantielle.

J'en parle en connaissance de cause, car je faisais partie de la jeunesse d'alors, et j'affirme que c'était le beau temps, au risque de passer pour un « *laudator temporis acti* ».

Notre dernier souci était la question d'argent, et négligeant l'étude des professions dans lesquelles nous étions entrés, nous consacrions nos veilles à construire de belles phrases, à arrondir des périodes, et à scander des vers.

Hubert Larue, Louis Fréchette, Pamphile Lemay, Louis-P. Turcotte, Ernest Gagnon, Joseph Marmette, A. Decelles, Buies, Faucher de St-Maurice, Nap. Legendre, Benjamin Sulte, Oscar Dunn rêvaient tous de lauriers littéraires. J'en oublie sans doute, mais je ne puis pas oublier celui qui marchait en tête de ce groupe, l'abbé Casgrain.

Avouons qu'il n'était pas encore, à cette époque, entré dans sa vraie vocation. En parlant ainsi, nous ne voulons pas rappeler qu'il a étudié la médecine avant d'embrasser

l'état ecclésiastique. Nous voulons dire que, même dans la carrière des lettres, il ne s'est pas livré immédiatement à l'étude de l'histoire, qui devait pourtant donner à sa vie plus d'utilité, plus d'intérêt, plus de charme, et plus de renommée.

Son premier ouvrage publié en 1861 avait pour titre : « Légendes Canadiennes ». C'était une œuvre d'imagination, et un exercice littéraire. Le jeune auteur semblait y faire l'essai de ses facultés poétiques, et vouloir démontrer, qu'entre son genre de prose et la poésie, il n'y avait pas d'autre différence que la rime.

Mais les « Légendes » prouvaient surtout que le débutant avait une imagination qui manquait de mesure, et un goût exagéré pour les figures de rhétorique. Il y révélait des dons précieux et de remarquables aptitudes. Mais la maturité et la formation littéraire que donne l'expérience faisaient défaut. Le style exubérant de jeunesse était trop recherché, maniéré, chargé de couleurs, ennemi du naturel, de la simplicité et de la précision.

A cette époque, il manifestait des tendances aggressives et militantes. Or il se trouva que mes dispositions étaient semblables, et nous croisâmes le fer, je veux dire la plume.

Je viens de relire mes polémiques d'alors, surtout celles que j'ai signées « Jean Piquefort », et j'en regrette sincèrement les sévérités d'un caractère personnel ; mais quant à ce qui était critique littéraire proprement dite, je ne crois pas avoir beaucoup dépassé les limites permises à la satire.

C'est mon impression sincère, après avoir relu les « Légendes ».

Vers ce temps-là furent fondées à Québec les « Soirées Canadiennes », et l'abbé Casgrain en fut l'un des principaux collaborateurs. Puis il publia successivement quelques biographies dont il avait bien connu les personnages. C'étaient le chevalier Falardeau, F.-X. Garneau, notre historien national, G.-B. Faribault, et P. de Sales Laterrière.

C'est par là qu'il sortit du domaine de la fiction pour entrer dans celui de l'histoire.

Mais c'était l'histoire de ses contemporains, et c'est vers le passé qu'il ne tarda pas à se sentir attiré. Les vrais historiens font leurs délices de vivre avec les morts illustres.

Et, comme prêtre, il se tourna tout d'abord vers les saintes fondatrices de nos principales institutions de femmes. Il publia alors successivement l'histoire de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, et l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Entretemps, il s'était essayé dans la poésie, et il avait publié un petit volume de vers intitulé « Les Miettes ». Mais la versification gênait son allure prince-sautière, et il revint à la prose, ce « mâle outil » que vante Louis Veuillot.

Après les « Soirées Canadiennes », le « Foyer Canadien », et, plus tard, le « Canada-français » ont tour à tour bénéficié de sa collaboration.

Travailleur infatigable et chercheur éclairé, notre illustre ami entassait les matériaux et les documents, et quand il avait épuisé nos archives, il allait en Europe y poursuivre ses recherches. Épris de la gloire de sa race et confiant dans ses destinées, il avait assigné comme but à sa vie de la faire mieux connaître et de la glorifier.

C'est dans ce but qu'il allait passer les hivers à Paris, et qu'il bouquinait dans les bibliothèques publiques et les archives de l'État.

En même temps, il y nouait des relations avec toutes les célébrités contemporaines, et il s'en faisait des amis. — Dans mes propres voyages en France, j'ai rencontré je ne sais combien d'hommes qui l'avaient connu, et qui me parlaient de lui avec admiration et amitié.

Ses recherches ne se bornaient pas aux bibliothèques publiques. Elles s'étendaient aux archives privées et aux papiers domestiques des descendants des anciennes familles du Canada, retournés en France à l'époque de la conquête.

Il y fit des découvertes précieuses, et le gouvernement

de Québec a publié une volumineuse collection de documents, qui se composent uniquement des manuscrits trouvés par lui, en la possession des descendants du chevalier de Lévis.

Il a tiré grand parti de cette collection, dans son bel ouvrage en deux volumes in 8° intitulé : « Montcalm et Lévis ».

C'est la dernière et la plus remarquable de ses œuvres ; mais elle avait été précédée d'un autre ouvrage historique de grand mérite, couronné par l'Académie Française : « Un Pèlerinage au Pays d'Évangéline ».

A part tous ces travaux littéraires que je n'ai fait qu'indiquer, il y a de nombreux écrits de l'abbé Casgrain qui sont disséminés un peu partout, dans les journaux et les revues. Ce sont des monographies, des critiques littéraires, études archéologiques, et des lettres.

Enfin, il a consacré les dernières années de sa vie à rédiger ses « Mémoires », qui doivent avoir beaucoup d'intérêt, mais dont nous n'avons pu prendre connaissance.

Cette brève esquisse historique doit suffire à vous convaincre, messieurs, que la vie de notre regretté collègue a été bien remplie. Ce n'était pas un oisif, et il n'a jamais voulu se reposer sur les lauriers qu'il avait moissonnés çà et là.

Le travail était pourtant pénible à ses pauvres yeux malades, mais il avait le zèle de l'apôtre, et la passion du patriote. Il croyait à sa mission littéraire, et il eut l'énergie de la remplir jusqu'au bout.

Examinons maintenant de plus près le mérite de son œuvre.

II

Celui qui croit écrire l'histoire en reproduisant, analysant, ou résumant des documents et des archives, en racontant les faits par ordre de date, sans en montrer l'enchaînement ni les leçons, celui-là commet une grave erreur, car il ne fait pas œuvre d'historien.

La vraie histoire n'est pas seulement une œuvre d'érudition,

mais une œuvre d'art ; et ce que l'art doit y mettre, c'est le mouvement et la vie.

Le passé est une chose morte. Mais il fut un temps où cette chose vivait, marchait, parlait, agissait. En la remettant sous nos yeux, l'historien doit lui rendre la vie, et son tableau ne peut être fidèle que s'il est animé.

Dans le véritable historien, il doit donc y avoir deux hommes — l'érudit et l'artiste. L'érudit apporte les matériaux, et l'artiste les choisit, les ordonne, les dispose, et leur donne le relief et le mouvement qu'ils avaient jadis.

Dans une histoire bien faite, il faut que tout soit rangé avec ordre et mis en pleine lumière. — Les événements doivent défiler comme des troupes qui passent en revue.

Les simples soldats, c'est-à-dire les menus faits, sont nécessaires pour former les cadres, mais ils n'absorbent pas le regard ni la pensée. L'attention va aux officiers-généraux, et aux manœuvres des régiments, c'est-à-dire aux événements importants qui font époque et qui en sont les traits distinctifs.

Est-ce à dire que l'historien doit négliger les détails ? Non ; car il y a des détails dont la signification est importante, tantôt parce qu'ils dessinent les caractères et les physionomies, tantôt parce qu'ils donnent aux faits leur couleur locale, tantôt enfin, parce qu'ils éclairent les points obscurs.

Est-ce tout ce que doit faire l'historien ? — Pas encore. Il faut qu'il sache faire revivre non seulement les actions, mais les acteurs.

Or, c'est un grand art de savoir mettre ses personnages en scène, d'en tracer les portraits, et de faire connaître leurs idées, leurs sentiments et leurs passions.

Enfin, l'historien doit être doublé d'un philosophe qui puisse comprendre la leçon des événements et mettre en relief les enseignements, qui forment la philosophie de l'histoire.

L'abbé Casgrain n'atteignit pas du premier coup ces sommets de l'art historique.

Nous l'avons dit, sa première œuvre, les « Légendes », révélait des dons précieux. Il avait le culte de la forme. Il aimait choisir ses mots, construire sa phrase avec soin afin de mettre sa pensée dans son meilleur jour. Et il avait raison ; car c'est ainsi qu'il faut écrire. Il en est des idées comme des femmes, le goût et l'élégance de leurs vêtements ajoutent beaucoup à leur beauté.

Mais il y faut du goût et même de la simplicité. Le choix des mots devient un défaut s'il est poussé jusqu'à la recherche. Et puis, il ne faut pas préférer les mots rares aux mots justes, ni viser constamment à l'effet que le choc des mots peut produire. Les formules pédantes choquent encore plus que les formules banales, et les images ne plaisent qu'autant qu'elles sont prises dans la nature.

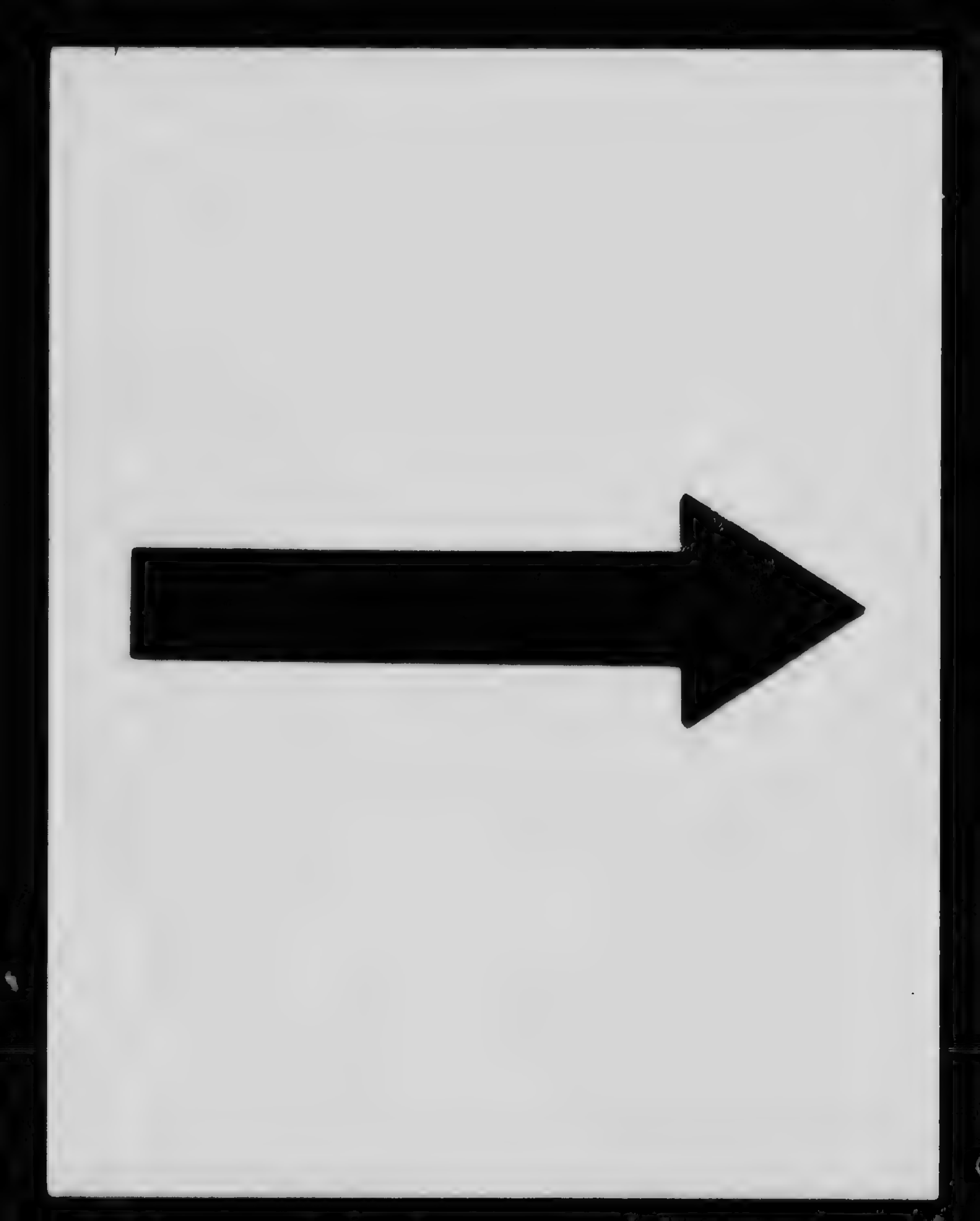
L'auteur des « Légendes » avait méconnu ces préceptes, et les défauts de cette œuvre, que nous avons indiqués déjà, se retrouvèrent en quelques endroits de son « Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation ».

Certes, il y avait, entre les deux ouvrages, un contraste frappant, et le progrès de l'écrivain était considérable. Mais certaines pages trahissaient encore un culte exagéré de la phrase pour la phrase, et semblaient avoir été faites, moins pour exprimer des idées que pour l'harmonie des sons et le plaisir des yeux.

Ces fautes devinrent de plus en plus rares dans les ouvrages subséquents,et bientôt l'écrivain fut en pleine maturité.

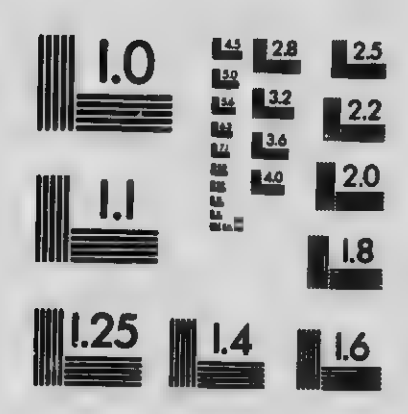
En même temps que son goût d'artiste s'épurait, son trésor d'érudition s'enrichissait, sa pensée s'élargissait et s'élevait, son jugement se rectifiait, et l'historien modifiait sa méthode de manière à se rapprocher davantage des modèles.

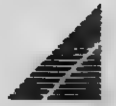
Ces perfectionnements sont sensibles dans le « Pèlerinage au pays d'Évangéline ». — Mais on attendait mieux encore de cet historien dont la formation littéraire était maintenant complète ; et le public canadien ne fut pas déçu dans son attente.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Quelques années après, parut en effet son œuvre capitale, consacrée à nos deux grandes gloires militaires, « Montcalm et Lévis ».

Dans l'histoire de tous les peuples il y a des époques qui en marquent les grandes étapes, ou ce qu'on pourrait mieux nommer les évolutions.

Elles signalent des changements de route, des départs pour de nouvelles destinées, des acheminements vers un but nouveau.

Presque toujours alors la nation a ses grands jours de triomphes et de victoires, ou bien de grandes infortunes, et quelques fois les deux, un mélange de gloire et de malheur.

Ce sont ces époques de l'histoire qui attirent les historiens, et que les poètes aiment à chanter. Et toujours elles se personnifient dans quelques hommes, qui en deviennent les héros.

Pour les Canadiens-Français, cette époque d'évolution a été celle de la conquête, et elle s'est incarnée dans deux hommes qui ont été nos plus grandes illustrations militaires : Montcalm et Lévis.

C'est autour de cette époque et de ces noms illustres que nos historiens et nos poètes ont gravité tour à tour ; et c'est à eux que notre ami a consacré ses derniers travaux historiques.

L'ouvrage, qui contient près de onze cents pages in-8°, est du plus puissant intérêt, et très documenté. L'auteur a fermé la porte à son imagination et il a laissé parler les documents.

La narration est remarquable de précision et de clarté, et elle emprunte aux événements eux-mêmes leur éloquence et leur intérêt dramatique. — Mais quel courage et quelle patience il a fallu pour feuilleter et déchiffrer toute cette bibliothèque de manuscrits dans lesquels l'auteur a cherché la vérité historique.

Comme exécution, nous croyons que c'est son œuvre la

meilleure. Le style en est grave et mesuré en même temps qu'élégant. Le récit est vrai, plein d'ampleur et de souplesse : mais il n'est pas sec, et l'on y sent l'émotion et le sentiment.

Le sujet était le plus beau et le plus grand que notre histoire pût offrir au talent de notre ami, et il en a été digne. Aussi semble-t-il qu'après l'avoir traité il se soit dit : « *exegi monumentum,* j'ai élevé mon monument, ma carrière est finie ». —

III

L'abbé Casgrain a passé les dernières années de sa vie au couvent du Bon Pasteur, à Québec, et malgré la perte graduelle de sa vue, il y vivait très heureux.

A côté de son appartement, la chapelle du couvent lui offrait une retraite paisible où il pouvait faire à loisir les méditations qui élèvent l'âme et les prières qui la consolent.

Dans sa chambre de travail étaient entassés ses chers livres, ses souvenirs de famille et de voyages, sa correspondance, quelques objets d'art, et ses nombreux manuscrits.

Au rez-de-chaussée, sa salle à manger, trop étroite pour son grand cœur, était bien l'une des plus joyeuses que j'aie connues dans ma vie. — Ses dîners étaient bons, mais ce qui en faisait le charme, c'était sa gaîté, son entrain, sa verve, son amabilité et son esprit plus pétillant que le champagne. — Quelles histoires désopilantes il nous racontait ! Quelles charges spirituelles il accumulait sur la tête de ceux qui avaient eu l'heur de lui déplaire, ou qui publiaient des œuvres ridicules.

Son naturel tout entier s'épanchait alors sans contrainte. Il donnait libre cours à son humeur vive et prompte à la saillie. Son esprit prime-sautier, alerte et toujours en éveil, se révélait alors dans tout son éclat, dès qu'on le harcelait un peu ; et sa verve avait des envolées, des fugues, des dé-

charges électriques, qui partaient comme des fusées, et qui nous jetaient dans des convulsions de franc rire.

Mgr Laflamme, Mgr Mathieu, le Consul-Général de France, M. Kleczkowski, M. Siméon Lesage, et plusieurs autres amis en garderont longtemps le souvenir.

Rien ne ressemble plus à une aurore qu'un beau coucher de soleil. — Ce sont les mêmes rayons du même astre, les mêmes teintes de feu, les mêmes variétés de reflets et de couleurs. — Seulement le décor a changé de théâtre, et il se développe à l'extrémité opposée de l'horizon.

L'aube et le couchant de l'existence humaine ont quelquefois, par exception, les mêmes ressemblances ; et notre ami, l'abbé Casgrain, a été une de ces exceptions qui conservent jusque dans un âge très avancé la vivaçité d'esprit, la verve, la gaîté, l'entrain des jeunes années.

Au fond de ses prunelles éteintes, il faisait nuit ; mais dans son esprit et dans son cœur non seulement il faisait jour encore, mais c'était encore le matin et la pleine lumière. Sa parole était restée chaude, animée, vibrante.

Il avait hérité de ses parents le goût des vieilles choses et des idées nouvelles, l'enthousiasme chevaleresque et l'ardeur des fortes convictions.

Quand la cécité devint complète, elle le détacha forcément des choses extérieures. Privé de contempler les beautés de la nature, il se tourna de plus en plus vers la beauté idéale.

Quand le soleil disparaît à l'horizon et que la nuit se fait, involontairement nous nous sentons envahis par une vague tristesse. Et cependant nous savons que demain le soleil reparaîtra. Quelle douleur ce doit donc être de se sentir envahir graduellement par les ténèbres d'une nuit qui ne finira plus !

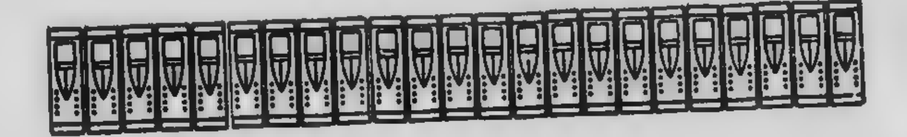
Mais l'abbé Casgrain était prêtre, et il croyait que le vrai flambeau qui éclaire le cachot de cette vie est la foi ; aussi l'épreuve terrible que Dieu lui envoyait n'altéra pas sa séré-

nité, ni même sa gaîté naturelle. Le flambeau de la foi remplaça pour lui la lumière du jour, et il poursuivit son chemin vers les hauteurs, « *per angusta ad augusta* ».

A mesure que ses forces physiques diminuaient, la vie surnaturelle grandissait en lui.

Son testament, qu'il rédigea lui-même, très soigné au point de vue littéraire, est surtout imprégné de sentiments religieux et de mysticisme.

Convaincu que la mort est la concierge des demeures éternelles, il la salua amicalement quand elle se présenta, et il la suivit sans résistance dans le sombre tunnel qui conduit à la vraie vie.



CONFÉRENCE

OCTAVE CRÉMAZIE

MESDAMES, MESSIEURS,

LE sujet de cette conférence n'aura pas pour vous l'attrait de la nouveauté. Il y a longtemps que vous connaissez notre poète national et son œuvre.

J'ai pourtant l'espoir de vous intéresser, mais je n'ai pas celui de vous amuser. Car c'est presque un discours funèbre que le nom de Crémazie m'impose ; et s'il n'est jamais gai de parler d'un mort, la chose est triste surtout quand la vie de ce mort a été profondément douloureuse et sombre.

Mais il ne doit pas déplaire à des esprits élevés, comme il y en a beaucoup dans cet auditoire, de considérer quelquefois le côté sérieux et dramatique de cette vie. Sur le vaste théâtre de l'existence humaine, vous le savez, on ne joue pas toujours la comédie. La tragédie s'y trouve forcément mêlée ; et si elle est généralement moins agréable à entendre, elle est souvent plus salutaire.

Ce soir donc, c'est un drame intime, enveloppé d'un certain mystère, que nous allons étudier ensemble. Il est en deux actes, ou deux tableaux, et il pourrait avoir pour titre : « La vie et l'œuvre de Crémazie ».

Dans le premier tableau, je vous montrerai l'homme, et dans le second je vous ferai connaître l'œuvre.

I

Et tout d'abord, Mesdames et Messieurs, admirez avec moi l'étonnante vitalité des œuvres de l'homme, quand il consacre son génie aux choses impérissables, comme le sont, par exemple, le culte de l'idéal, et l'amour de la patrie.

Voyez cet homme. Sa vie plus que modeste s'est écoulée dans la souffrance et l'isolement, sans prestige, sans fortune, presque sans amis. Elle s'est terminée dans une obscurité profonde, sur une rive étrangère ; et sa mort a été ignorée de la plupart de ses compatriotes, qui le croyaient mort depuis longtemps.

Un quart de siècle a passé sur ce deuil lointain, resté sans écho — un quart de siècle de silence et d'oubli — et voilà qu'aujourd'hui, dans les deux villes principales de son pays, des foules se réunissent pour acclamer le grand oublié, pour célébrer son œuvre, et pour le faire revivre à jamais dans la mémoire de la postérité !

Qu'a-t-il donc fait cet homme ? — Il a simplement mais ardemment aimé son pays. Il a voué sa vie au culte de l'idéal, au point de négliger complètement le réel, et d'en mourir ! Et ces deux grands amours que j'ai appelés impérissables, il les a manifestés dans quelques pages de poésie. Rien de plus, mais rien de moins !

Et voilà pourquoi son pays se ressouvient de lui maintenant, et ne l'oubliera plus.

Les hommes sont partagés pendant cette vie en vainqueurs et en vaincus : Crémazie fut parmi les vaincus, parmi les déshérités, les méconnus, les oubliés, les méprisés, les sans succès et sans gloire.

Mais parmi ces vaincus de la vie présente, il y a les vainqueurs d'outre-tombe, et c'est parmi eux que Crémazie prend aujourd'hui sa place, celle que la postérité lui donne et qui ne pourra pas lui être enlevée.

Quand il habitait sa demeure de chair, on pouvait dire de lui avec Victor Hugo :

« Il va semant la gloire, il recueille l'affront ».

Mais le jour est venu de moissonner la gloire qu'il a semée, et cette plante vivace se reproduira d'elle-même sans semence nouvelle dans la suite des âges.

II

Toute vie humaine ressemble plus ou moins à celle du premier homme. Alors même que ses commencements ne sont pas heureux, elle a l'espérance et l'illusion qui lui font croire au bonheur et à l'Éden. Elle a ses rayons d'aurore, ses jours de soleil et toutes les fleurs du printemps. Puis un jour tout ce bonheur, plus ou moins réel, s'effondre dans un revers, dans une catastrophe, trop souvent dans une faute. Et la chute plus ou moins profonde entraîne de longues années d'expiation !

Telle a été la vie de nos premiers parents. Telle a été celle de beaucoup de grands hommes. Telle a été l'existence de notre poète, avec cette différence que s'il a eu des jours de bonheur, ils ont été bien courts. Car il paraît être sorti de l'Éden dès le moment qu'il s'est heurté aux réalités de la vie.

Plusieurs pages de ses poésies en témoignent.

J'en veux citer une qui remonte à 1859, alors qu'il avait 32 ans ; elle est dédiée à la mémoire de M. de Fenouillet, son vieil ami français qui venait de mourir, à Québec. Il s'adressait dans ces vers au cher défunt ; il lui demandait quelle « douleur secrète avait brisé son âme », et pourquoi pendant sa vie il paraissait toujours « plein de sombres pensées ».

Puis il lui disait :

« Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
» Ou plutôt trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes

» Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
» Aviez-vous donc appris que l'existence avide
» Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide
» De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur » ?

A cette strophe amère, il ajoutait :

« Venu bien après vous dans cette sombre arène,
» Où partout la douleur domine en souveraine,
» Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert :
» Déjà l'illusion à notre espoir ravie
» A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
» Plus aride que le désert... »

Comme vous le voyez, il avait dès lors perdu l'illusion, et il identifiait son sort à celui de son vieil ami qui « portait l'empreinte du malheur et dont une douleur secrète avait brisé l'âme ».

Quelle était cette douleur secrète ? Et Crémazie l'avait-il éprouvée ? Nous n'en savons rien.

Notre poète vivait très concentré en lui-même ; et nous avons vainement cherché dans ses œuvres en prose, ou en vers, la moindre trace d'une confidence.

Nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas là-dessous quelque amour malheureux ; mais Crémazie a-t-il jamais aimé ? Nous ne le croyons pas. Il semble qu'un poète sans amour est un phénomène. Car le grand inspirateur de la poésie c'est l'amour ; c'est l'aliment pour ainsi dire indispensable du feu sacré.

Mais le poète qui aime chante ses amours, il les chante même trop. Il ne peut pas s'en taire, jusqu'à lasser le public qui finit par le lui faire comprendre.

Les poètes les plus austères et les plus sombres, comme Dante, ont immortalisé une Béatrix quelconque dans leurs vers.

Or Crémazie n'a pas un poème, pas une ode, pas une idylle, pas un sonnet, pas un vers d'amour — sauf peut-être la « Fiancée du Marin ». Mais cette légende ne contient

que quelques mots d'amour. Ce sentiment n'y est qu'ébauché, et vous le devinez peut-être, étant donnée la nature sombre du poète, c'est un amour que le malheur poursuit, et qui finit le plus tragiquement du monde.

Rien de plus innocent, pourtant, que l'attachement fidèle de la fiancée du marin ; rien qui fût plus digne de bénédiction et de bonheur ; rien dans le présent, ni dans le passé qui appelât le châtiment ou l'expiation.

Écoutez ces trois strophes exquises qui peignent son héroïne:

« Quand elle allait dans les prairies
» A l'heure où des roses fleuries
» Luit la splendeur,
» Devant cette pure auréole
» Le lis inclinant sa corolle
» Disait : ma sœur » !

« Quand elle allait au champ agreste
» Seule avec son gardien céleste,
» Divin appui,
» Du ciel l'immortelle phalange
» Se demandait, quel était l'ange,
» D'elle ou de lui ».

« La vertu dans ce cœur candide
» Brillait comme le flot limpide
» D'un lac d'azur ;
» Et le mal qui partout s'attache,
» Ne put jamais mettre une tache
» Sur son front pur... »

Ne vous semble-t-il pas que sur le chemin de cette créature angélique le bonheur va fleurir ? N'a-t-on pas le droit d'espérer que, par un beau soir d'automne, on verra le brave marin, rentrer au port, et conduire à l'autel sa promise bien-aimée ? Eh bien ! non, le dénouement que le poète a préféré est lugubre. Le marin ne revient pas ; il va dormir au fond des mers où repose déjà son frère aîné ; sa mère meurt de douleur, sa fiancée devient folle ; et un soir, du haut d'un

rocher, après avoir vainement appelé son bien-aimé, elle se précipite dans les flots !

Est-il possible d'imaginer rien de plus lamentable pour la fin d'un amour idéalement pur et légitime ?

On comprend dès lors que, dans sa « Promenade des Trois Morts », il ait appelé l'amour « un mot sonore aussi trompeur qu'un songe ».

Ce sentiment est donc absent et de la vie et des œuvres de Crémazie. C'est pour combler cette lacune sans doute que le charmant chroniqueur montréalais, qui signe « Madeleine », a imaginé pour le poète un amour *in articulo mortis*, comme si l'homme ne pouvait pas mourir sans y être aidé par une femme !

Mais « l'Adieu du Poète » n'est qu'une jolie fiction, que toute la vie de Crémazie rend invraisemblable.

Ce fut sans doute un malheur pour lui de n'avoir pas rencontré sur sa route un amour digne de lui ; car un tel amour l'eut réconcilié avec la vie. Mais il n'a connu qu'un seul amour, un seul auquel il ait cru : C'est celui de la mère pour son fils, et du fils pour sa mère. Toute la vie il est resté fidèle à ce sentiment unique et absolu.

Sa correspondance en témoigne. Et c'est l'amour maternel qui lui a inspiré la plus belle page de son poème macabre, « *La Promenade des Trois Morts* ».

En proie aux plus sombres pressentiments, il se voyait déjà, à l'époque de cette composition, mort et oublié de tous ; mais il était convaincu que sa mère ne l'oublierait pas, et quand il se représente lui-même dans son tombeau, il tressaille tout à coup, parce qu'une goutte d'eau est tombée sur sa tête, il est sûr que c'est une larme de sa mère, et il entonne alors ce chant qui est d'une grande suavité :

« O larme de ma mère,
» Petite goutte d'eau,
» Qui tombe sur ma bière,
» Comme sur mon berceau.

» Larme sainte et pieuse,
» Fille du souvenir,
» Perle plus précieuse
» Que les trésors d'Ophir ;

» Larme douce et bénie,
» Toi, que ma mère en deuil
» Des hauteurs de la vie
» Verse sur mon cercueil ;

» Ah ! coule, coule encore
» Sur mon front pâle et nu,
» Dure jusqu'à l'aurore
» Bonheur inattendu !

» Ma tombe solitaire
» Où le ver accomplit
» Le terrible mystère
» De l'éternelle nuit,

» Maintenant arrosée
» Par ces larmes du cœur
» Comme sous la rosée
» S'épanouit en fleur... »

Il serait trop long de citer en entier cette espèce de berceuse funèbre — que l'enfant mort se chante à lui-même.

Quand on a connu Crémazie, on se demande pourquoi il n'est pas entré dans un monastère. Avec ses goûts pour la retraite et l'étude, avec son mépris du monde, ses idées sombres et son incroyance au bonheur d'ici-bas, il aurait fait, il me semble, un excellent moine. Il en avait du reste le type physique, et je me dis qu'il aurait été plus à l'aise dans un couvent de bénédictins que dans cette arrière-boutique où je l'ai vu quelquefois, entouré de bouquins en désordre, et de livres de comptes plus en désordre encore, absorbé par la lecture de quelque poème pendant que les clients attendaient qu'il vînt leur offrir sa marchandise.

L'idéal monastique a dû le hanter, et il le regrettait sans doute quand il a écrit ces lignes :

« Les moines, n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques, et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain : l'étude et la prière ».

Au lieu de cet idéal qu'il a bien sûr rêvé et qui aurait convenu à sa nature, il était condamné à faire un petit commerce de librairie, qu'il négligeait quand il voulait faire de l'art, et qui éteignait son art quand il vaquait aux affaires.

Passer ses jours auprès d'un comptoir à vendre de la papeterie, tenir des livres de compte, courir aux banques escompter des billets pour faire face aux exigences de son commerce, négocier des emprunts usuraires, tels étaient les labeurs déprimants de cet idéaliste qui se sentait du génie, et qui ne savait parler que la langue des dieux.

« Dans de pareilles conditions, a-t-il écrit, c'est un malheur d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré... Si je n'avais pas reçu en naissant sinon le talent du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries, et j'aurais pu regarder le commerce comme un but sérieux de la vie. Je me serais brisé tout entier aux affaires, et j'aurais aujourd'hui l'avenir assuré. Au lieu de cela, qu'est-il arrivé ? J'ai été un mauvais marchand, et un médiocre poète » ?

En plusieurs endroits de sa correspondance, il se plaint de ce métier qui lui est imposé, qui coupe les ailes à son imagination, et qui refroidit comme une gelée (c'est son expression) le feu de son intelligence. Mais ce malheur n'était rien, comparé à la catastrophe qui allait en être l'aboutissement fatal. L'insuccès dans les affaires allait sans cesse grandissant. Les expédients auxquels il avait recours pour sortir de ses embarras financiers devenaient de plus en plus difficiles.

On sait que la *res angusta domi* d'Horace, tourment et tyran de tant d'existences, est une conseillère funeste. Que

se passa-t-il alors dans cette âme fière et droite qui n'avait jamais, jusque-là, méconnu les lois de la justice ? Dans quel réseau inextricable d'affaires malheureuses se trouva-t-il un jour enlacé ? Et comment vint enfin pour lui cette heure mauvaise, cette heure fatale qui perdit tant d'hommes admirablement doués, et qui lui fit commettre la grande faute de sa vie ?

C'est un de ces mystères de la fragilité humaine qu'on ne s'explique pas, mais que l'histoire universelle relève dans la vie de bien des grands hommes, et qu'il faut savoir oublier, quand toute trace en a été effacée par les larmes du repentir et par les tourments de toute une vie d'expiation.

Ce fut un événement bien douloureux dans le petit cercle d'amis qui admiraient le poète, et qui attendaient de lui de grandes choses, lorsqu'ils apprirent soudainement qu'il avait disparu.

Qu'était-il devenu ? ce fut un mystère pendant longtemps; ses parents seuls connurent sa retraite et toute l'immensité de son malheur.

Mirages de gloire, rêves de fortune, projets d'avenir, tout s'était effondré. Plus d'espérances, plus d'amis, plus de famille, plus de patrie, tout avait sombré dans un naufrage effroyable. Il avait tout perdu, jusqu'à son nom ! car sur la terre étrangère il portait un nom étranger. Et dans l'écrasement moral que la douleur avait opéré sur tout son être, il sentait qu'un mal inconnu hantait son cerveau, et menaçait d'éteindre jusqu'à la flamme de son génie.

Ne pénétrons pas plus avant dans les profondeurs de cet abîme, où il avait été précipité soudainement, en pleine force, en pleine jeunesse, d'où il ne pouvait plus remonter, et dans lequel il ne réussissait pas même à mourir !

Mais alors, me demanderez-vous, comment ce martyre a-t-il pu durer seize ans ? C'est lui-même qui va vous répondre : « Bien des fois, écrit-il, si je n'avais eu la foi canadienne, je serais allé me pendre au réverbère du coin comme Gérard

de Nerval, ou je me serais abandonné comme Henri Murger ; mais quand le noir m'enveloppait de trop près, quand je sentais le désespoir me saisir à la gorge, et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame des Victoires, j'y disais une bonne prière, et je me relevais plus fort contre moi-même ».

Pendant que son tourment se prolongeait dans son exil, l'oubli se faisait plus profond au pays natal ; un grand nombre croyaient même qu'il était mort, lorsqu'on apprit un jour qu'un nommé Jules Fontaine venait d'être enterré au Hâvre.

Jules Fontaine, c'était lui. C'était le poète que toute une race avait acclamé un jour comme son verbe national, c'était le chantre aimé de toutes nos gloires patriotiques.

III

Tel fut l'homme que j'ai cru nécessaire de vous montrer pour vous faire mieux comprendre son œuvre. Car elle porte la marque de sa vie ; et quoiqu'elles soient toutes les deux sombres et dramatiques, on peut dire qu'elles s'éclairent l'une par l'autre.

Dieu crée de rien. Mais il n'en est pas de même de l'homme. Il lui faut une matière première, et quand son génie a donné à cette matière une vie nouvelle sous une forme perfectionnée, on appelle cela une création.

Tantôt il prend cette matière première en dehors de lui, et son œuvre est alors ce qu'on appelle *impersonnelle*. Tantôt il la prend en lui-même ; mais dans l'un et l'autre cas, le véritable artiste ne crée vraiment qu'à la condition de donner une grande part de sa substance.

L'œuvre de Crémazie est plutôt *personnelle*. Sa poésie, c'est lui, c'est-à-dire la manifestation de sa nature et de sa vie, toutes deux sombres et tragiques.

C'est ce qui en fait l'originalité ; mais c'est aussi la cause de ses imperfections.

S'il avait pu sortir de lui-même, son œuvre y aurait gagné en lumière, en chaleur, et en beauté. Mais jamais il n'a pu échapper aux tristes réalités de son existence, ni trouver en lui-même ces clartés d'aurore et ces rayons de soleil qui auraient illuminé ses créations.

Dans Chateaubriand la désespérance est souvent une attitude, une pose. Dans Crémazie, elle est un tourment intérieur, profond, incurable. Comme Dante et comme Pascal, il regarde les profondeurs de la misère humaine et son pessimisme est empoignant.

Il a cherché quelquefois à exprimer la sensation du bonheur, mais il n'y a pas réussi. J'en trouve la preuve 1° dans cette « Fiancée du Marin » dont je vous ai dit le dénoûment tragique jusqu'à l'invraisemblance ; et 2° dans une lettre qu'il écrivait de Paris à l'abbé Casgrain. Pressé par ce dernier d'avoir à terminer sa « Promenade des Trois Morts », il lui écrit qu'il y travaille, mais que l'exécution de son plan est bien difficile. Il lui faudrait décrire le bonheur des élus et c'est là ce qui l'embarrasse. « Le chant des maudits éternels va assez bien, dit-il, mais celui des élus offre bien des obstacles ».

Reconnaissez-vous l'incurable blessé ?

C'est vers le même temps qu'il écrit à ses frères : « Mon feu de cheminée est le seul ami que je possède en France ».

Avec une pareille nature, vous ne serez pas étonnés qu'il ait plusieurs fois choisi la mort comme sujet de composition. Le plus beau de ses poèmes peut-être est intitulé : « Les Morts » ; et je veux vous en citer quelques vers :

« O morts, dans vos tombeaux vous dormez solitaires.
. . . .
» Vous ne demandez rien à la foule qui passe
» Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
» Une larme, un soupir ;
» Vous ne demandez rien à la brise qui jette
» Son haleine embaumée à la tombe muette,
» Rien, rien qu'un souvenir.

» Toutes les voluptés où notre âme se mêle
» Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
» Cette aumône du cœur
» Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
» Et porte votre nom, gardé par la prière,
»Au trône du Seigneur.

. . . .

» Notre cœur égoïste au présent seul se livre
» Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
» Que l'on a déjà lus ;
» Car il ne sait aimer, dans sa joie ou sa peine
» Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine ;
» Les morts ne servent plus... »

Vous avez sans doute remarqué qu'il ne se rencontre dans ces vers aucune cheville, aucun mot sonore visant à l'effet, aucune image cherchée. Chaque phrase exprime une idée, un sentiment, et cette expression est naturelle et simple.

Permettez-moi de vous signaler en même temps certains traits acérés qui le font bien connaître, et tout spécialement son mépris pour la foule dont le cœur oublie les morts et dont les pas effacent les tombeaux ; ses sarcasmes pour l'égoïsme humain qui regarde les morts comme les feuillets d'un livre qu'il a déjà lus, et dont il n'a pas raison de se souvenir puisqu'ils ne servent plus !

Une des dernières strophes de cette pièce est une étrange prophétie.

A cette époque (1856) rien ne pouvait faire prévoir la catastrophe, qui devait atteindre le poète six ans plus tard, et cependant on dirait qu'il avait le pressentiment de l'exil qui l'attendait. Écoutez bien :

« Priez pour l'exilé qui loin de sa patrie
» Expira sans entendre une parole amie ;
» Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
» Personne ne viendra donner une prière,
» L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
» Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort » ?

Quand on relit aujourd'hui ces vers, ne semble-t-il pas que le poète ait eu les attributs d'un *voyant* et qu'il eut la vision des malheurs que l'avenir lui réservait ?

Il y aurait beaucoup à dire sur « *La Promenade des Trois Morts* » qui est plus lugubre encore, et qui est une énigme ténébreuse dont personne n'a jamais trouvé la clef. Mais la critique de cet étrange poème m'entraînerait trop loin. C'est une composition de longue haleine qui a de grandes beautés et de grands défauts.

Ceux qui ont le goût du macabre et de l'horrible l'admirent ; mais nous croyons sincèrement que Crémazie ne l'a jamais terminée parce qu'il a fini par s'en dégoûter luimême.

Par bonheur, il y avait en lui autre chose et mieux qu'un René ou un Werther. Il y avait un patriote, un Canadien-Français profondément épris d'amour pour son pays et pour notre première mère-patrie, la France, et il s'est mis tout entier dans une série de poèmes patriotiques.

A l'époque de leur publication, ils répondaient à un besoin national. Les Canadiens-Français avaient conquis sous le régime de l'Union, après de glorieuses luttes, toutes les libertés publiques nécessaires. Ils s'affirmaient en face de l'élément anglais, réclamant leur place au soleil sur tous les terrains de l'activité humaine. Papineau, Lafontaine, Cartier, avaient exercé leur part légitime d'influence dans le domaine politique. Étienne Parent s'était fait un nom dans le journalisme français ; Garneau venait de publier sa grande histoire du Canada ; l'heure était donc venue pour le Canada-Français de prendre aussi sa place dans le champ de la poésie française.

Crémazie parut alors dans son rôle d'évocateur de la France, et de barde national. Ce rôle tel qu'il le comprend s'harmonise avec sa nature pleine de tristesse et de regrets. La patrie, qu'il chante, est un idéal qui a vécu, mais qui est mort, et qu'il espère à peine voir revivre. Québec est pour lui

une Jérusalem conquise, qui ne sera jamais délivrée, et il est le Jérémie de cette nouvelle Solyme. Ses strophes sont des *lamentations*, et, quand il va promener sa rêverie mélancolique sur le rempart, il ressemble à ces juifs qu'on voit encore à Jérusalem, pleurant sur les ruines du Temple détruit.

Rien ne l'intéresse plus des temps qu'il traverse excepté ce qui lui rappelle le passé glorieux évanoui. Crémazie n'est pas de son siècle, mais du siècle précédent ; et quand il élève la voix, c'est pour célébrer les douleurs d'autrefois, les gloires d'autrefois, les héros d'autrefois.

Dans chaque poème reviennent des vers qui commencent ainsi :

« Regrettez-vous encore les jours de Carillon ?
....
» Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux ?
....
» Qui nous rendra cette époque héroïque ?
....
» Qu'ils étaient grands ces jours ....
....
» Vous souvient-il, vieillards de ma patrie ?...

Tous ces poèmes se suivent et se ressemblent. On dirait les chants successifs d'une même épopée nationale, ou une collection de sonneries militaires. Tous, ils sonnent le rappel d'un passé glorieux dont le poète espère je ne sais quel retour impossible.

Et ce passé, il veut qu'on l'admire et qu'on s'en souvienne toujours. Il est lui-même l'incarnation de la patriotique devise de notre Province, « je me souviens », et toute son œuvre en est la paraphrase.

Vous me direz peut-être que ces poésies sont tout de même un peu monotones et qu'elles ont toujours le même refrain. Oui, mais elles ressemblent à ces chansons populaires et à ces berceuses de l'enfance que l'oreille aime entendre même quand l'esprit est ailleurs.

Il est un de ces poèmes dont on ne se lasse jamais et qui suffirait à immortaliser Crémazie : c'est le « Drapeau de Carillon ».

S'il faut en croire sa correspondance, le poète n'en avait pas une très haute opinion. Mais c'était modestie de sa part, ou bien c'est une preuve de plus que l'on est mauvais juge dans sa propre cause. Car le « Drapeau de Carillon », sauf quelques vers un peu faibles, est une inspiration de grande envolée, dont l'émotion grandit à chaque strophe, et qui s'élève jusqu'à la haute éloquence.

J'ai vu l'autre jour, à Montréal, la maquette du monument Crémazie, et j'ai félicité chaleureusement M. Hubert de s'être inspiré de cette belle légende du « Drapeau de Carillon », et de l'avoir reproduite en bronze dans le bas relief du monument Crémazie.

Il ne pouvait mieux faire connaître à la postérité l'œuvre nationale de notre poète.

Que vous dirai-je maintenant du côté purement littéraire de l'œuvre de Crémazie ? Il est bien entendu qu'il ne parlait pas la langue poétique de nos jours. Il appartient à la première moitié du 19e siècle, et son style tient à la fois du classique et du romantique.

Crémazie n'était pas d'ailleurs de ces poètes, dont parle Boileau, qui n'ont pas à chercher la rime, mais que la rime cherche, et qu'elle trouve naturellement. Les premiers disciples de Crémazie, Fréchette et Lemay, sont de ces heureux-là, et, s'ils fuyaient la rime, elle courait après eux. Mais Crémazie la cherchait péniblement, et il ne la trouvait pas toujours. Pauvre Crémazie ! Tous les biens de ce monde le fuyaient, même la rime riche.

Il n'avait pas non plus une grande richesse d'images, ni d'ornements, et son vocabulaire manquait de variété et d'étendue. Aussi l'expression est-elle rarement neuve ; mais elle est toujours correcte et juste.

Ce qu'il possédait surtout, c'étaient les grandes et fortes

pensées, et les sentiments qui émeuvent le cœur et qui remuent l'âme humaine.

Son vers sent le travail, mais il n'est jamais vide. La rime est souvent à peine suffisante, mais le rythme est abondant, et sa période harmonieuse se déroule comme les vagues du grand fleuve qu'il a souvent chanté.

Enfin, sa sensibilité est excessive et surtout trop sombre, mais elle alimente en lui le plus pur patriotisme ; et elle devient ainsi la source de ces belles inspirations qui en font un poète éminemment national.

Encore un mot, et j'ai fini. Le principal titre de Crémazie au souvenir de la postérité, ce n'est pas seulement d'avoir aimé et chanté son pays : c'est d'avoir inspiré cet amour à ses contemporains, et de l'inspirer encore à tous les cœurs jeunes qui se sentent la moindre vocation littéraire.

C'est un fait incontestable qu'il a fait école, et que toute une pleïade de jeunes écrivains a marché sur ses traces. Ses principaux disciples, qui ont continué l'épopée nationale commencée par lui, peuvent certainement dire :

« Nos chants naquirent de ses chants ».

Oui, le vrai titre de Crémazie à notre reconnaissance est là. Il a donné une impulsion puissante au mouvement littéraire, et cette impulsion est toute idéale et patriotique.

En exaltant et glorifiant la patrie à chaque page de son œuvre, il nous apprend nos devoirs envers elle et envers les grands hommes qui l'ont illustrée.

A nous maintenant de lui accorder à lui-même une place éminente au panthéon de notre histoire.

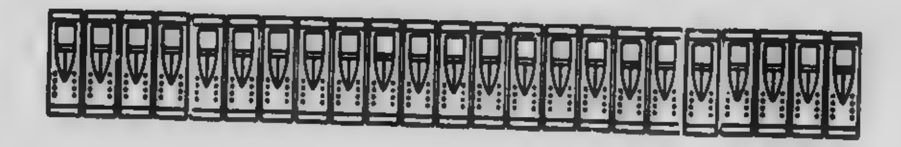
Nous sommes plus obligés que nos compatriotes anglais de glorifier les nôtres, quand ils sont morts. Et, savez-vous pourquoi ? — Parce que, règle générale, nous leur rendons moins justice de leur vivant.

Nous ne nous souvenons pas assez que nous appartenons à une Église qui a plus que toute autre le respect des vivants et le culte des morts.

Aussi bien est-elle la grande école de justice, qui enseigne aux hommes et met elle-même en pratique le pardon au repentir, et la rédemption par l'expiation.

Les années d'exil de Crémazie ont été celles d'un chrétien, et il est mort dans les bras du prêtre. Sa dure expiation s'est prolongée au-delà de la tombe, dans le long oubli qui s'est fait autour d'elle. Elle doit être aujourd'hui bien finie.

Et je suis heureux, pour ma part, de songer qu'il va revivre enfin glorieux dans le bronze impérissable qui va symboliser son œuvre, sur ce sol natal qu'il a tant aimé et pleuré, et qui devient enfin le lieu de son apothéose.

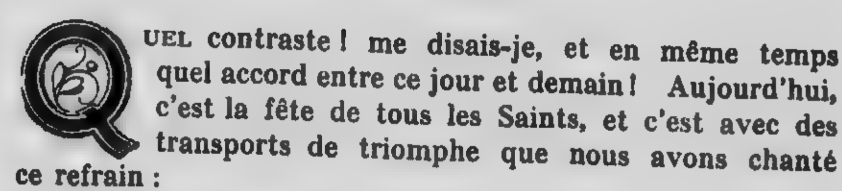


Sur mes tablettes

(Feuilles détachées)

LES GRANDS REVENANTS

VISION



QUEL contraste ! me disais-je, et en même temps quel accord entre ce jour et demain ! Aujourd'hui, c'est la fête de tous les Saints, et c'est avec des transports de triomphe que nous avons chanté ce refrain :

> Ils moissonnent dans l'allégresse
> Ce qu'ils ont semé dans les pleurs.

Demain, c'est le jour des Morts, et dans l'église toute tendue de noir retentira, après le glas funèbre, l'hymne entrecoupée de sanglots du *Dies Iræ*.

Et je me sentais envahir par une angoisse immense à cette pensée : Tous les saints sont parmi les morts ; mais tous les morts ne sont pas parmi les saints !

La nuit était calme et sereine. La cité dormait dans le silence et la paix. Et je songeais à ces autres cités, qui sont aux portes de la ville, et qui sont plus silencieuses encore, quoiqu'elles renferment une population plus nombreuse et plus dense — le peuple des morts.

Tout oppressé par le souvenir des nombreux habitants que je connais dans ces villes funèbres, je fermai mon livre, et je sortis, dans l'espoir que l'air frais de la nuit soulagerait ma tête brûlante de fièvre.

Je longeais le mur du Château-Frontenac lorsque minuit sonna aux horloges du Parlement et de l'Hôtel-de-Ville. Les sons arrivèrent lentement, à des intervalles égaux, comme des glas funèbres ; et ils avaient à peine cessé lorsque la trompette de la Gloire du monument Champlain retentit. Son appel fut court mais éclatant, *tuba mirum spargens sonum !*

Alors, je vis un grand fantôme se lever de terre en arrière du Bureau de Poste, et monter lentement la colline de la Terrasse.

Il n'avait rien des apparences décharnées et rigides de la mort, rien de la nudité horrible et des os blanchis du squelette.

Son corps était glorieux, transparent, et semblait revêtu d'une chair vivante et lumineuse. Il était enveloppé d'amples vêtements blancs comme les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse ; mais les lignes de sa personne étaient indécises, car un brouillard léger, irisé par les rayons de la lune, flottait autour de lui.

Il s'approcha du monument Champlain, et le considéra longtemps, en en faisant le tour ; puis il s'éleva de terre jusqu'à la statue du grand homme et sembla se confondre en elle en la revêtant d'une enveloppe lumineuse.

Quelques instants après, je l'aperçus accoudé à la balustrade de la terrasse regardant dans la direction de Notre-Dame-des-Victoires.

Tout absorbé dans sa contemplation il se mit à parler à voix haute, et voici ce que j'entendis :

« Quel bonheur j'éprouve toujours à revoir ces lieux ! Mais c'est à peine si je les reconnais tant ils sont changés...

» Comme tout ce qu'il y a de matériel dans nos œuvres se défait et tombe en poussière ! Que sont devenus « mon

habitation », ma chapelle, mon fort ? Il n'en reste plus que des atomes perdus dans le sol.

» Mais tout ce qu'il y avait d'idéal et de surnaturel dans mon œuvre a survécu à toutes les puissances de destruction. L'immatériel seul subsiste et se perpétue, au milieu des ruines que les siècles entassent !

» Que j'ai donc eu raison de m'attacher au surnaturel des choses, et d'asseoir ma fondation sur un principe qui défie les ravages du temps !

» Non seulement ce principe de vie a fécondé l'humble semence que j'ai jetée dans ce sol, et lui a assuré l'avenir. Non seulement il m'a donné la félicité dans le monde des âmes ; mais par un retour imprévu des choses humaines, il m'attire aujourd'hui la gloire sur terre et les applaudissements des hommes !

» Cela n'importe guère dans le monde où je vis ; mais je m'en réjouis parce que cela sert à la glorification de Dieu »...

En poursuivant son soliloque. Champlain — car le revenant, c'était lui — se dirigea vers le château-Frontenac.

Quand il arriva à la grande poterne arquée qui s'ouvre entre les deux ailes du château, il se trouva en face d'un autre fantôme glorieux qui en sortait.

« — Frontenac ! s'écria-t-il, et tous deux s'étreignirent dans une accolade chaleureuse.

— Je t'attendais, père, dit Frontenac. Cet admirable petit coin de notre chère Nouvelle-France devait irrésistiblement nous réunir cette nuit !

— Nouvelle-France ! c'est bien de ce nom que j'avais baptisé en effet cette terre choisie, où je voulais imprimer l'image de la mère-patrie. Et quand j'en dessinais la carte, j'étais loin de penser que je travaillais pour l'Angleterre !

— Hélas !

— Il ne faut pas dire « hélas » ! mon cher ami, puisque Dieu l'a voulu. Ses décrets sont encore bien mystérieux pour nous, parce que nous ignorons l'avenir ; mais Lui sait ce

qu'il fait et ce qui est mieux. Remarque bien, d'ailleurs, qu'il n'a pas détruit notre œuvre ; il l'a seulement modifiée. L'édifice est debout, et le nom inscrit sur la façade est seul changé !

— C'est égal, je me glorifie toujours d'avoir repoussé l'amiral Phipps !

— Tu as raison, et quand tu lui as fait ta fière réponse, j'en ai tressailli au fond de mon tombeau.

» C'était ton devoir, et quand j'ai moi-même répondu aux sommations de David Kertk, j'obéissais à la même impulsion patriotique et au même devoir. Je fus moins heureux que toi, et je me souviens encore de mon poignant chagrin quand il me fallut capituler.

» Mais la Providence, qui m'avait tout enlevé, me rendit tout, trois ans après.

« Soumis désormais à sa volonté sainte, attendons avec confiance l'accomplissement de ses impénétrables desseins. Qui sait ce que l'avenir réserve à nos descendants !...

En causant ainsi, les deux fantômes se promenaient sur la Terrasse, admirant la beauté des paysages qui les défendaient jadis contre la nostalgie, et se réjouissant des développements de leur œuvre.

» — Tiens, disait Frontenac, c'est là-bas que les vaisseaux de Phipps avaient jeté l'ancre, et c'est ici que je reçus son parlementaire.

— Voici l'endroit, reprenait Champlain, en l'indiquant de la main, où j'avais bâti mon fort, et c'est au versant de cette colline que s'élevait à l'ombre de grands arbres la chapelle où je fus enterré.

— Et maintenant, tu dois te sentir grandir en voyant le splendide monument qui a remplacé ton vieux fort.

— Mon cher Frontenac, ce sont nos œuvres qui, en grandissant, nous font grandir avec elles.

» Qu'était Romulus quand il entoura d'un fossé sur la colline du Palatin l'humble habitation qui allait devenir

Rome ? — Un obscur aventurier. Mais une grande cité s'est élevée sur son tombeau, et ses habitants ont mis Romulus au rang des Dieux !

» Qu'étais-je moi-même quand je bâtissais *« l'Habitation de Québec » ?* Un simple marin, inconnu du grand monde. Mais une illustre et belle ville a surgi des cendres de ma demeure ; tout un peuple s'est formé autour d'elle et ce peuple vient de me faire une apothéose !

— Allons donc voir l'obélisque de pierre qui s'élève au milieu des arbres du Jardin du Fort.

— Allons, répondit Champlain. Et les deux anciens gouverneurs se dirigèrent de ce côté.

Ils allaient monter l'escalier du jardin lorsqu'ils aperçurent le glorieux vainqueur de Carillon descendre à leur rencontre.

Tour-à-tour ils l'étreignirent dans leurs bras ; et leur transport fut tel qu'ils ne virent pas un quatrième personnage, debout derrière Montcalm.

» — Quel est donc celui-ci ? — demanda Frontenac, en l'apercevant.

— C'est mon vainqueur et mon ami, Wolfe, dit Montcalm. Ennemis dans la vie, nous sommes devenus des frères dans la mort, le même jour, dans la même bataille ; et maintenant le même monument redit à la postérité notre gloire commune. Et sur la terre arrosée de son sang et du mien, sa race et la nôtre fraternisent !

WOLFE

— Oui, et les deux races sont destinées à ne former qu'un seul peuple.

CHAMPLAIN

— Ah ! général, votre vaillante épée n'est pas de force à trancher cette question, qui est encore un des secrets de l'avenir.

WOLFE

— Cependant, mes amis, il me semble que l'histoire me

donne raison : la Providence a voulu et elle veut que Français et Anglais vivent ensemble et ne forment sur la terre canadienne qu'une seule nation. Vous vous êtes vainement défendus contre ses décrets : elle vous a fait entrer forcément dans la grande famille d'Albion, et nous devons nous traiter mutuellement comme des frères.

MONTCALM

— Oui, sans doute. Mais cette union voulue par la Providence n'a pas assimilé les deux races, et leurs différences de caractères rendent quelquefois leurs frottements un peu rudes.

FRONTENAC

— Voilà. Les Anglais s'appelaient autrefois les Angles, et ils sont restés un peu anguleux ; mais par le frottement les angles s'useront, et les chocs finiront par disparaître.

MONTCALM

— Il est certain, mon cher Wolfe, que vos compatriotes ont beaucoup appris sous ce rapport. Ils savent maintenant que la liberté est le vrai fondement des États et la vraie sauvegarde des institutions.

» Les tyrans se trompent toujours lourdement. Ils croient bâtir, et ils démolissent. Ils croient assurer l'avenir, et ils le perdent. En tuant, ils font des immortels.

» Les croix qu'ils dressent deviennent des trônes ; les pierres qu'ils jettent aux lapidés forment des monuments de gloire.

WOLFE

— Ton éloquence, mon cher ami, prêche un converti. C'est en lui refusant la liberté que ma patrie a perdu la Nouvelle-Angleterre ; et c'est en l'accordant au Canada qu'elle a conservé cette incomparable colonie.

CHAMPLAIN

— Très bien dit. Mais cet exemple, Wolfe, ne démontre pas seulement les bienfaits de la liberté ; il prouve aussi combien nos vues sont courtes quand nous plongeons nos regards dans l'avenir.

» Quand, au prix de ta vie, tu faisais la conquête de la Nouvelle-France, tu croyais bien que toute l'Amérique du Nord allait faire à jamais partie du royaume britannique. Ta conquête paraissait bien être l'agrandissement de la Nouvelle-Angleterre. Et cependant, ce fut quelques années après seulement que la Nouvelle-Angleterre se sépara violemment de la mère-patrie, et fut à jamais perdue pour la couronne britannique.

WOLFE

— Hélas ! Oui, j'en conviens, la formation de la République Américaine et sa longue inimitié contre l'Angleterre étaient bien loin d'entrer dans mes prévisions. Mais c'est précisément pour empêcher la même éventualité de se reproduire en Canada que je plaide la cause de la liberté en faveur des deux races.

» Ceux qui veulent absolument les fusionner ont tort. La fusion n'est pas nécessaire. Il suffit qu'elles vivent en harmonie ; et leurs dissemblances produiront alors entre elles une noble émulation — ce qui est un élément de progrès dans l'ethnogénie des peuples.

» Si jamais l'assimilation se fait, elle sera l'œuvre du temps, et non des hommes. Ceux qui entreprendront d'en hâter l'accomplissement et la retarderont ou la rendront impossible.

» Mais, dis-moi, Champlain, père de la nationalité canadienne-française, qu'espères-tu pour ta fille ? Crois-tu donc à un retour possible de la France en Canada ?

CHAMPLAIN

— Oh ! non. La France a dit son dernier mot dans le traité

de 1763. Mais je crois que ce n'est pas pour finir par l'absorption que cette nationalité a survécu à toutes les causes de mort.

» Je crois qu'elle est appelée à jouer un rôle important dans les destinées futures de l'Amérique du Nord.

» Quel sera ce rôle ? Je n'en sais pas plus long que toi-même sur ce problème intéressant.

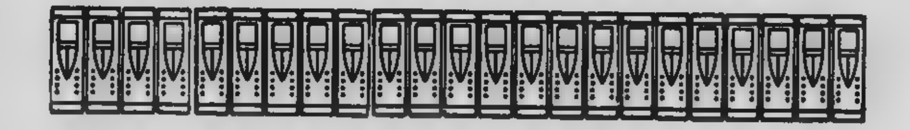
* * *

Ici, Montcalm rappela à Wolfe qu'ils avaient projeté d'aller revoir les Plaines d'Abraham, et qu'ils en avaient juste le temps avant l'aurore.

» — Et moi, dit Frontenac, je m'en vais à la Basilique, où j'espère rencontrer Laval à qui j'ai depuis longtemps confessé mes torts, et qui est maintenant mon meilleur ami ».

Les quatre grands Revenants se séparèrent donc, et Champlain resta seul à se promener sur la Terrasse jusqu'aux premières lueurs de l'aube naissante.

Québec, 1 *novembre* 1898.



ENTRE DEUX TABLEAUX

MÉDITATION RELIGIEUSE

QUAND mon cœur endolori par les inévitables épreuves de cette vie sent le besoin d'une assistance surnaturelle, je dirige mes pas vers notre vénérable basilique. Je choisis l'heure où ses grandes nefs, presque désertes, sont plongées dans le silence et la demi-obscurité du crépuscule.

En entrant, je salue saint Joseph, le grand Silencieux, et je lui demande pardon d'être un parleur, et un solliciteur. Comme il occupe dans notre cathédrale la place d'un concierge dans un palais, je le prie de vouloir bien m'annoncer au Maître de la maison. Gardien du Fils de Dieu pendant sa vie, il est le gardien de sa demeure, dont la porte est toujours ouverte ; mais il se tait encore, comme il s'est tu pendant toute sa vie, ce qui ne l'empêche pas d'entendre tout ce que le monde dit de lui depuis dix-neuf siècles.

Il ne me répond donc pas ; mais sa tête inclinée et son regard paternel me font signe d'avancer, et je m'avance lentement vers le sanctuaire.

Des ombres flottent dans l'air. Il semble que le bruit de mes pas a troublé le sommeil des illustres morts qui dorment sous les dalles, et que le temple silencieux est tout peuplé de leurs âmes bienheureuses. Ils ne m'effraient pas ; au

contraire, je les appelle, et les supplie de me révéler les mystères de l'autre vie, afin que je puisse mieux m'expliquer les phénomènes de celle-ci.

Qu'elle est imposante et belle notre vieille basilique avec ses piliers massifs, ses grands arcs romans, sa voûte élancée, d'une blancheur immaculée, et ses ornements d'or qui étincellent !

Je jette un coup d'œil aux peintures qui couvrent les piliers, et je m'arrête entre les deux tableaux que j'admire plus particulièrement : à droite, la Nativité de Jésus-Christ, à gauche, le Crucifiement. C'est là que j'aime à m'agenouiller, à méditer sur la vie de ce monde et sur ce qui doit la suivre.

Je fais des actes de foi, d'espérance et de charité. Les deux premiers sont faciles parce qu'ils sont sincères ; mais le troisième sort timidement de mes lèvres, et je le balbutie en tremblant.

Oui, c'est de tout cœur que je dis à Dieu : je crois en vous et j'espère en vous ; il fait si bon de croire, et si doux d'espérer ! Mais quand j'ose lui dire « je vous aime », je crains toujours qu'une voix de tonnerre ne me réponde : tu mens ! Car je sens bien qu'aimer ainsi n'est pas aimer.

Je demande excuse et pardon en alléguant la faiblesse humaine ; et, alors, il me semble que le Maître de la maison sainte me répond comme l'empereur Auguste au traître qu'il avait comblé de bienfaits :

« Prends un siège, Cinna » !

Je m'assieds donc, et je lève les yeux vers l'autel, qui m'apparaît plus glorieux qu'un trône ; et au-dessus, dans les hauteurs de la voûte, j'aperçois le Christ triomphant debout sur les nuages, et appuyé sur sa croix, dont il ne charge plus ses épaules, mais qu'il porte comme un étendard !

Cela me fait songer au jugement dernier et m'épouvante ; et je tourne mes regards vers le tableau de droite, qui me montre Jésus enfant. Cette vue seule me rassure ; car le

Roi des rois s'y fait tout petit, enfant d'une femme, d'une fille d'Ève comme était ma mère !

Ah ! quelle scène de famille admirable et touchante ! Quel groupe charmant où se mêlent le divin et l'humain, le terrestre et le céleste ! C'est la nuit de la terre, mais c'est la nuit éclairée par une étoile miraculeuse !

L'enfant est en pleine lumière, au centre du groupe, et il est évident qu'il en est le principal personnage. Il fait oublier qu'il est faible, impuissant, sans parole ; et il tend déjà ses petits bras comme il les étendra un jour sur la croix pour embrasser l'humanité !

Saint Joseph et la sainte Vierge sont en extase devant lui, et l'attitude de la glorieuse Mère rappelle toutes les paroles de son joyeux *magnificat !*

Quel triomphe et quelle joie ! Les prophéties sont enfin accomplies ! Le voilà, le Désiré des nations, le Rédempteur promis, que la terre attend depuis quatre mille ans.

Oui, Mère, le Tout-Puissant a fait en toi de grandes choses, et toutes les nations t'appelleront bienheureuse ! Mais ce n'est pas à la terre qu'appartiennent les bienheureux, et sur cette grotte même où le ciel resplendit, je vois se projeter l'ombre du Calvaire !

Si dans ton orgueil de mère tu demandais aux prophètes, comme on se demandait à la naissance de Jean-Baptiste : que pensez-vous que sera cet enfant ? Les prophètes te répondraient : Hélas ! pauvre Mère, un glaive de douleur va transpercer ton âme ! Vois-tu cet autre tableau sombre et sanglant, où meurt sur une croix un malheureux supplicié ? C'est ton fils bien aimé qui va mourir ainsi, et le jour viendra où sur ces genoux qui l'ont bercé avec tant d'amour son cadavre ensanglanté sera déposé !

Quel contraste entre ces deux tableaux ! Quelle naissance et quelle mort ! Quel commencement et quelle fin !

Quelle aurore radieuse et pleine de promesses ! Quel coucher de soleil lugubre et sanglant !

Et mes yeux contemplent le funèbre tableau de Van Dyck, où le Christ agonise au milieu du deuil profond et ténébreux de la nature, pendant qu'un ange — sans doute un de ceux qui chantaient au-dessus de l'étable de Bethléem — s'incline au pied de la croix, et recueille dans un calice d'or le sang précieux qui sera le salut du monde.

Et je me disais :

Toute vie humaine va de l'un à l'autre de ces deux tableaux ! Tous les berceaux ont leurs joies et leurs promesses ; et toutes les existences ont leurs croix ; et toute mort est une espèce de crucifiement !

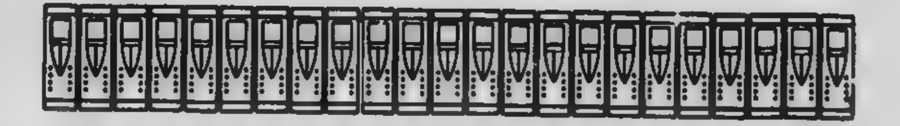
Le spectacle du monde nous offre constamment le contraste de ces deux tableaux. A côté d'une famille qui se réjouit de la naissance d'un enfant, il en est une autre qui reçoit au milieu des larmes le dernier soupir d'un être cher !

Et de prétendus savants voudraient que ce fût là toute la destinée humaine, et que l'âme après avoir ainsi vécu et souffert tombât dans le néant ?

Non, cela n'est pas possible. Et si chaque homme en naissant est condamné à mourir, chaque homme en mourant est destiné à revivre. La naissance est un commencement de mort, mais la mort est un commencement de vie !

Voilà l'évolution vraie de l'homme ; et les sombres mystères qui enveloppent son existence s'illuminent de clartés, dès que l'on voit dans la mort l'affranchissement définitif de l'âme et son entrée dans la gloire.

Aussi les vrais croyants considèrent-ils la mort comme une rédemptrice qu'ils appellent de leurs vœux ; elle ne leur apparaît pas sous la forme d'un squelette horrible armé d'une faulx vengeresse : c'est un ange au corps glorieux, qui déploie ses ailes vers les hauteurs, et qui, brisant d'une main le mur de notre prison terrestre, entr'ouvre de l'autre la porte des célestes demeures.



QUAND LE JOUR BAISSE

AUTRE MÉDITATION

I



C'ÉTAIT le jour à jamais mémorable, dont nous venons de célébrer le glorieux anniversaire, et qui vit s'accomplir l'un des plus prodigieux événements de l'histoire — la résurrection de Jésus-Christ.

Le soleil déclinait à l'horizon, et les ombres des grands édifices de Jérusalem s'allongeaient lentement, traversaient le torrent de Cédron, et gravissaient la pente du mont des Oliviers. Les rues de la grande ville étaient encore pleines de mouvement et de bruit ; mais les innombrables pèlerins, que les fêtes de Pâques y avaient attirés, en sortaient par caravanes dans toutes les directions, et regagnaient leurs foyers.

Sur la route d'Emmaüs, deux disciples de Jésus cheminaient tristement, tournant le dos à la ville déicide. Ils y étaient venus quelques jours auparavant pleins de confiance dans l'avenir et d'aspirations ambitieuses, convaincus que leur maître allait accomplir de grandes choses, triompher de ses ennemis, et rétablir le royaume de Juda.

Mais de quels tristes événements ils avaient été les témoins !

Le grand docteur, le maître merveilleux qui les avait entraînés à sa suite, celui que les prophètes avaient annoncé

et qui avait prouvé sa mission par tant et de si grands miracles, l'homme extraordinaire qui s'était proclamé lui-même le Messie, le roi des Juifs, le Fils de Dieu, avait été arrêté, traîné devant les tribunaux, condamné à mort comme un vulgaire scélérat, conduit au Calvaire et crucifié entre deux voleurs ! Depuis trois jours il gisait dans son tombeau !

Ah ! quel renversement de tous leurs rêves ! Quelle désespérance profonde ! Quel sombre avenir s'annonçait pour leur pays, pour leurs familles, pour eux-mêmes !

Tout absorbés par leur affliction, ils marchaient nonchalamment, échangeant leurs tristes impressions, lorsqu'ils furent abordés tout à coup par un voyageur inconnu.

« — Eh ! De quoi donc vous entretenez-vous ? demanda ce nouveau compagnon de route.

— Étranger, répondit Cléophas, l'un des deux disciples, êtes-vous donc seul à ignorer les grands événements qui viennent de s'accomplir à Jérusalem » !

Et il se mit à lui en faire le récit.

Mais bientôt tous deux s'aperçurent que l'inconnu en savait bien plus long qu'eux-mêmes. Car il se mit à commenter les Écritures et à leur expliquer comment toutes les prophéties s'étaient accomplies en ce Jésus dont ils déploraient la mort tragique. Bientôt il prit un ton d'autorité pour leur reprocher leur lenteur à comprendre et à croire, et sa forte parole leur rappela celle du Maître regretté.

Un charme vainqueur les gagna peu à peu. Leur cœur s'échauffa, mais leurs yeux restèrent fermés ; et quand ils arrivèrent à leur maison, ils ne voulurent pas le laisser aller.

« — Le jour baisse, lui dirent-ils, demeurez avec nous ».

Jésus entra, et quand ils furent à table il prit le pain, le rompit et le leur présenta en prononçant les paroles de la Cène.

A l'instant même, leurs yeux s'ouvrirent ; mais à peine l'eurent-ils reconnu qu'il disparut à leurs regards.

II

Ce simple récit est un des plus touchants épisodes de la vie de Jésus ; et il se retrouve dans un grand nombre de vies humaines.

Combien d'hommes, au matin de la vie, courent vers Jérusalem, c'est-à-dire vers le monde, pour prendre part à ses fêtes, pour réaliser leurs rêves et satisfaire leurs ambitions ! C'est le plaisir, c'est la gloire, c'est la puissance, ce sont les biens de ce monde qu'ils vont y chercher.

Mais bientôt le soleil décline à l'horizon, le jour baisse, et ils s'en reviennent de Jérusalem las et attristés.

Tous leurs rêves de bonheur ou de puissance se sont évanouis. Toutes leurs espérances ont été déçues. La gloire acquise n'a été elle-même qu'un vain bruit. L'or si laborieusement gagné s'est changé en un plomb vil. Les phares lumineux qui jalonnaient leur route se sont éteints, et ils sont tombés dans l'obscurité. Les hommes puissants, les génies, auxquels ils avaient lié leurs destinées sont déchus !

Et ils reviennent de Jérusalem quand le jour baisse, abattus, pliés sous le poids de leurs désillusions et de leurs misères !

C'est le soleil de la vie qui décline. Ils sont éteints les feux de l'aurore. Elles sont fanées les illusions de la jeunesse. Les forces du corps ont diminué : les facultés de l'esprit sont affaiblies. Le jour baisse.

C'est alors que le seul vrai ami de l'homme, l'ami des temps sombres, l'ami des derniers jours, s'approche d'eux, sans se faire connaître, et leur parle de Dieu.

Il leur rappelle les naïves croyances de leur enfance. Il leur explique les grands mystères de la vie et de la mort. Il leur annonce la résurrection et les bonheurs d'une vie future.

Peu à peu, le langage de ce mystérieux inconnu réchauffe leurs cœurs, et comme les bruyants amis d'autrefois les ont

abandonnés, ils se plaisent de plus en plus en sa compagnie, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Emmaüs, le pays natal, l'humble village où s'est écoulée leur enfance, et où rayonnaient les lumières de la foi.

« — Demeurez avec nous,disent-ils alors à l'aimable inconnu, le jour baisse ».

Et l'inconnu entre sous leur toit. Il s'assied à leur table ; mais ce n'est toujours qu'à la fraction du pain qu'ils reconnaissent enfin ce Jésus qu'ils croyaient mort, et qui est vivant.

III

Aux portes de Québec, comme à quelques stades de Jérusalem, s'élève un nouveau bourg d'Emmaüs, vers lequel s'acheminent, quand le jour baisse, de nombreux pèlerins de cette vie.

Tout le jour, ils courent à leurs affaires, poursuivant des rêves plus ou moins impossibles, séduits par des visions plus ou moins illusoires, se croyant toujours près d'atteindre je ne sais quel bonheur qui fuit sans cesse, ou qui s'évanouit comme un mirage.

Mais quand le soleil décline, ils sont las. Ils ont besoin d'air, de repos et de solitude. Ils s'arrachent à l'agitation, au bruit, à la fièvre des affaires et de la spéculation. Ils tournent le dos à la ville, à la foule, à leur labeur pénible et décevant, et ils gravissent lentement, en suivant la Grande Allée, les hauteurs qui dominent la cité de Champlain.

Hélas ! Combien portent sur leurs épaules, courbées avant l'âge, le poids de leurs revers et de leurs mécomptes ! Combien souffrent d'autant plus qu'ils répondent par les murmures de la révolte aux coups répétés de la fortune ! Combien voient leur vie assombrie par d'inoubliables deuils !

Et pendant qu'ils cheminent tristement, songeant comme les disciples d'Emmaüs aux chères affections que la mort a brisées, aux naufrages de fortune ou de gloire dont les épaves

flottent encore sur la mer du passé, le jour baisse, et l'ombre descend.

Mais voici qu'une cloche vient soudainement tinter à leurs oreilles, et que le profil d'un monastère et d'un temple se dessine sur l'azur du firmament.

Quelle est donc cette voix qui descend des hauteurs ? Et qui donc habite cette demeure dont les coupoles se dressent vers les cieux ?

O promeneurs absorbés par vos projets ou vos chagrins, passants distraits ou croyants, arrêtez-vous à l'entrée de ce portique grand ouvert. C'est la maison du Consolateur mystérieux qui conversait avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs ; et le son de cette cloche qui frappe vos oreilles, c'est son esprit qui parle à votre cœur !

Il vous interroge, comme il interrogeait ses compagnons de route, sortant de Jérusalem. Il vous demande le récit de vos tristesses et de vos épreuves. Mais il est aujourd'hui plus fortuné qu'alors, et c'est lui qui vous offre l'hospitalité en disant : — « Le jour baisse, et vous êtes las : entrez et reposez-vous. Venez vous asseoir à ma table toujours servie, et quand vous aurez mangé le pain que je vous donnerai vous me reconnaîtrez. Vos yeux s'ouvriront aux clartés du ciel et, disant adieu aux effections du passé, laissant les morts ensevelir leurs morts, vous vous attacherez aux choses qui ne meurent point »...

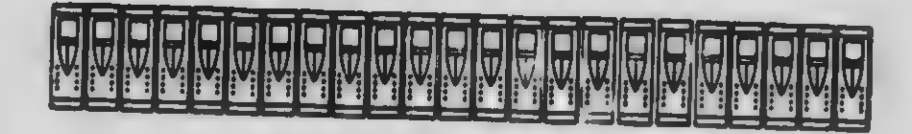
*
* *

Faut-il, mon cher lecteur, ne voir qu'une œuvre d'imagination dans les lignes qui précèdent ? — Non, certes. Les points de ressemblance ne manquent pas entre les disciples d'Emmaüs et ceux d'entre nous qui subissent tour à tour les rudes épreuves et les désenchantements de la vie.

Mais les similitudes entre la route d'Emmaüs et le chemin St-Louis sont encore plus remarquables. C'est que l'une et l'autre sont la promenade favorite des citadins lassés qui

recherchent l'isolement et le repos. C'est qu'il y eut à Emmaüs un humble toit qui fut, après le Cénacle, le premier temple du Très Saint Sacrement sur la terre. C'est qu'il y a aujourd'hui sur les hauteurs du chemin St-Louis une vaste église, où le Très Saint Sacrement est constamment adoré, et dont la porte hospitalière est toujours ouverte à toutes les âmes fatiguées des luttes de la vie.

Québec, lundi de Pâques, 1903.



NOS PARADIS TERRESTRES

ÉLÉGIE

QUAND Dieu eut chassé nos premiers parents de l'Éden, il en ferma la porte, et ce fut pour toujours.

Le Messie lui-même, en venant sur terre, ne l'a pas rouvert. Par sa mort, il a ouvert le ciel, et il y a fait entrer les saints de l'ancienne Loi, qui jusqu'alors avaient langui dans les Limbes. Mais le paradis terrestre est resté fermé à tous les hommes, même à Jésus, puisqu'il a épuisé ici-bas la coupe des douleurs humaines.

L'homme cependant poursuit toujours sur la terre son rêve de bonheur ; et partout où il dresse sa tente d'un jour, il s'efforce d'y reconquérir le paradis perdu. Ses insuccès ne le découragent pas. Échouant toujours, il recommence sans cesse, sans vouloir comprendre qu'il est plus incapable de se refaire un éden, que les Juifs ne l'ont été de rebâtir le temple de Salomon.

Cette vérité se retrouve au fond de toute existence humaine, et je viens d'en faire une nouvelle expérience toute pleine d'amertume.

Oh ! mon éden de Saint-Irénée, avec quel soin je l'avais choisi ! Avec quels travaux et quelles peines je l'avais édifié !

Le site en était vraiment enchanteur, et je n'en connaissais pas de plus beau, ni de plus complet en Amérique. Tout ce que la vue de la mer, des montagnes et des bois peut offrir

de pittoresque, de grand et de beau s'y trouvait rassemblé dans une harmonie calme et solitaire.

J'ai toujours aimé passionnément la nature, et c'était mon rêve de m'en rapprocher davantage, à mesure que je me détache des hommes. L'harmonie qui existe entre elle et moi devient plus large et plus suave, à mesure que j'avance dans la vie, et j'en éprouve des jouissances plus délicates et plus fortes. Mon imagination y puise — comme la plante dans le terroir natal — ses couleurs, sa sève et sa persistante vivacité.

Or, la plage de Saint-Irénée avait tout ce que je désirais pour la réalisation de mon rêve : les plateaux superposés des montagnes, toutes les nuances des prés verts et des grands bois, et les horizons infinis de la mer, et les clartés sans voile des hauteurs.

Sur la cime de la falaise s'allongeait la colonnade de ma véranda, et se dressait la tour crénelée de ma chapelle. Des fenêtres de ma villa, je voyais onduler la mer immense, et j'entendais chanter ses flots ; j'admirais la succession à perte de vue des promontoires, j'en comptais les échancrures, les gorges profondes et les versants où les bois sombres verdoyaient.

Toute cette belle nature n'était pas enivrante et voluptueuse comme les rives de la baie de Naples ; elle était rude et sauvage, mais plus grande et plus virile. Avec ses larges horizons, son sol bouleversé et ses hautes futaies, elle élevait mon âme et n'amollissait pas mon cœur.

Les cèdres qui dégageaient des parfums d'encens, les grands arbres conifères, qui se dressaient comme des clochers sur des chaînes de roc ressemblant à des cathédrales, me rappelaient que l'univers est un temple et que Dieu l'habite.

Mais ce Dieu qui m'apparaissait dans la nature, il était dans ma maison même. Je lui avais fait une place dans ma demeure, et son tabernacle confinait à mon appartement. Sur son autel, adossé à mon salon, le saint sacrifice de la

messe était offert tous les jours. La Sainte Famille à laquelle ma chapelle était dédiée y trônait, et saint Joseph, debout à côté de la sainte Vierge y était représenté comme nous faisant une visite et nous amenant l'Enfant-Dieu qu'il tenait par la main.

Mon paradis terrestre avait donc une supériorité sur celui du premier homme. Car Dieu l'habitait en permanence. Le véritable arbre de vie y croissait, et nous offrait son fruit divin sous les apparences eucharistiques.

Est-ce que cela n'en assurait pas la stabilité ? Dieu était « chez moi », et j'étais en quelque façon chez Dieu, « *apud Deum* », comme dit saint Jean ! Tout l'édifice de mon bonheur, ainsi appuyé sur Dieu et mis sous la protection de la Sainte Famille, ne devait-il pas être immuable ?

Je le croyais, hélas ! J'envisageais l'avenir avec une sécurité presque entière.

Aux amis qui me félicitaient sur les charmes de ma demeure, je disais : c'est un rêve que j'ai longtemps carressé ; il est réalisé.

Tous étaient ravis des beautés de la nature qui m'entouraient, et ils en louaient avec enthousiasme les admirables points de vue. Quant à ma villa elle-même, mes flatteurs disaient : c'est un château — et mes critiques : — c'est un monastère.

En réalité, ce n'était ni l'un ni l'autre. Mais c'était un « home » que je chérissais, bien complet, et d'une architecture à la fois simple, élégante et classique.

Hélas ! Comme tout cela allait bientôt changer d'aspect sous la main de Dieu qui planait sur moi ! Et comme il eut bientôt fait de métamorphoser mon éden en Gethsémani !

Dans cette large demeure que je voulais hospitalière, et dont les nombreuses portes étaient ouvertes au soleil, au grand air et aux amis, une hôtesse inattendue entra secrètement. Quel était exactement son nom ? Elle le cacha soigneusement d'abord, et les hommes de l'art, consultés,

hésitèrent longtemps à lui donner son vrai nom. Mais le jour vint où il fallut bien la reconnaître sous son masque : c'était la mort.

Tout fut tenté pour la chasser. Soins tendres et dévoués, habiletés de la science, prières, supplications, vœux et larmes, tout fut inutile.

Combien de fois, agenouillé dans ma chapelle, j'ai dit à Jésus présent sur l'autel :

« O vous qui avez vécu parmi les hommes, souvenez-vous donc de vos œuvres quand vous parcouriez la Galilée et les rivages du lac de Génézareth. Quand vous entriez alors dans une maison, c'était pour y porter la joie, la santé, la vie, la résurrection. Est-ce donc la mort qui accompagne maintenant vos pas ? Lui avez-vous donc permis de vous suivre quand vous avez daigné entrer sous mon toit » ?

Et m'adressant à la Sainte Famille, j'ajoutais :

« Famille bénie, vous avez daigné accepter l'hospitalité de la mienne, vous ne pouvez pas permettre que la mort vienne enlever l'un de nous sous vos yeux, et diminuer le nombre de ceux qui vous reçoivent du mieux qu'ils peuvent » !

Et quand j'avais ainsi répandu ma prière avec mes larmes, il me semblait que Jésus et la Sainte Famille me répondaient :

« Ne penses-tu qu'à ton bonheur ? Et mets-tu celui de ta fille en oubli ? Peux-tu lui assurer une félicité comparable à celle que nous voulons lui donner ?

» Cette hospitalité que tu nous donnes, nous voulons la reconnaître, et c'est en retour que nous offrons la nôtre à ton enfant. Nous agissons à ton égard comme les amis que tu reçois pendant la belle saison, et qui rendent pendant l'hiver à tes enfants l'hospitalité qu'ils ont reçue durant l'été.

» Nous voulons bien demeurer « chez toi » pendant quelques mois, mais nous voulons aussi qu'en retour quelqu'un de ta famille vienne vivre « chez nous », « *apud Deum* ». Ce sera un nouveau lien entre ta famille et la Nôtre »...

Je ne répondais que par mes larmes, et je recommençais le lendemain mes plaintes et mes colloques inutiles.

Pendant ce temps-là, le mal progressait rapidement, et la fièvre consumait ma fille bien aimée. Ses yeux s'agrandissaient, se creusaient et devenaient plus brillants. Des clartés célestes s'y reflétaient déjà, quand elle les tenait fixés sur les horizons lointains.

De son lit, elle apercevait la mer ; et quand elle suivait du regard les grands navires qui passaient au loin, laissant traîner sur les flots leurs longs panaches de fumée, elle disait : Ainsi les âmes s'en vont vers Dieu, laissant derrière elles cette vie qui n'est qu'une fumée, et ces corps qui ne sont que cendre.

Elle appartenait à la confrérie des Enfants de Marie, et la fête de l'Assomption approchait. Irait-elle célébrer cette fête au ciel ? Nous en avions à la fois l'appréhension et le pressentiment.

Ce fut, en effet, la veille de la solennité, un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, à l'heure où commence à proprement parler la fête liturgique, selon les règles de l'Église, que ma chère enfant rendit son âme à Dieu :

« Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
» Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
» Je regarde toujours ce moment de ma vie
» Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler.

» Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
» L'instant, pleurs superflus !
» Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
» Quoi donc ! je ne l'ai plus (1) » !

De ce jour où je crus voir le ciel ouvrir sa porte à mon enfant, mon paradis terrestre se ferma. Ma blanche colonnade prit l'aspect d'un monument funéraire. Mes balcons furent déserts et silencieux. Une ombre de deuil enveloppa

(1) Victor Hugo. — Contemplations.

toutes choses, les champs, les bois et la mer elle-même. Seule la chapelle resta lumineuse, parce que des rangées de cierges y veillaient autour d'un cercueil.

Deux longs jours de tristesse passèrent, et furent suivis d'une troisième nuit plus triste encore — celle de l'adieu définitif.

Parmi les plus tristes souvenirs de ma vie, je reverrai toujours le lugubre spectacle de ce dernier départ pour le dernier voyage : cette nuit calme sous un ciel brumeux et sans lune, ces rares étoiles perçant péniblement le brouillard de leurs regards attristés, ce convoi funèbre défilant sous les grands bouleaux de la colline au milieu d'un silence que troublaient seuls les hurlements de quelques chiens effrayés, ce quai solitaire enveloppé d'ombre, cette mer calme et se plaignant toujours, parce qu'elle est le plus vaste des cimetières, ces lumières tremblottantes annonçant l'arrivée du bateau, ces matelots emportant le cercueil, le plaçant sur une galerie latérale du steamer, et me laissant seul auprès de ce colis qui contenait celle que j'aimais tant !

Et voilà donc ce qu'était devenue ma fille ! Et c'est ainsi que nous faisions ensemble notre dernier voyage !

« Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
» Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
» Mais laissez-moi pleurer !

» Mon Dieu, laissez les pleurs couler de ma paupière,
» Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
» Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
» Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?... »

Et maintenant, à vous tous qui rêvez encore de joies humaines, de capitoles et de paradis terrestres, ne perdez pas de vue l'instabilité des choses de ce monde, et rappelez-vous toujours que la vallée de Josaphat est voisine de l'Éden, comme la Roche Tarpéienne est à deux pas du Capitole.

St-Irénée-les-Bains, septembre 1901.

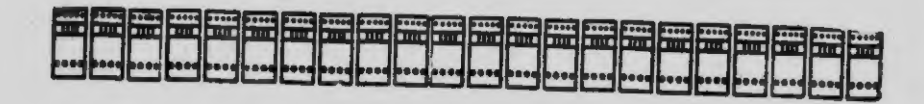


TABLE DES MATIÈRES